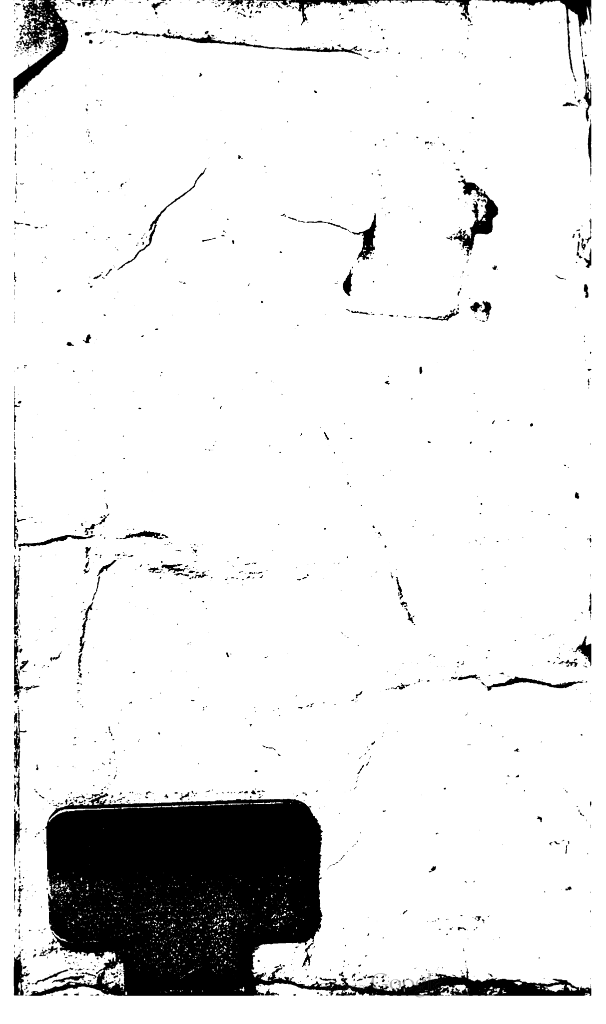
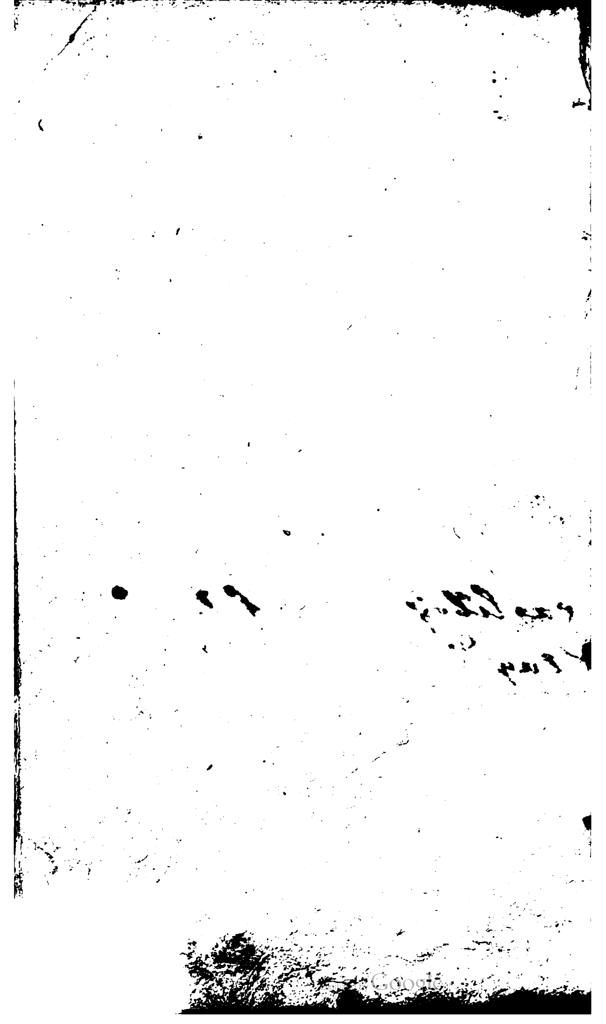




LA CONSOLATION DE PHILOSOPHIE.

Traittant du mespris de la fortune & du monde : de l'iniquité & iniustice procedente de calomnie : du moyen de resister à tous sinistres euenemens : du souuerain bien : de la felicité des bons aprés ceste vie, & de la punition des mauuais : de la diuine prudence : du destin, liberal arbitre, & plusieurs autres belles matieres deduites auec vne singuliere edification du Lecteur.

Par SEVERIN BOECE : *& mise en François par le Sieur de Malassis, de Mante.*

Auec des Sommaires prefix à chasque Prose.

A PARIS,
Chez IEAN HOVZE, au Palais, en la seconde boutique de la gallerie des prisonniers, Et pres de la Chancellerie.

AVEC PRIVILEGE.
1645



A TRES-ILLVSTRE ET TRES-BENIGNE Mademoiselle de Viuone, fille vnique de hault & puissant Seigneur, Monseigneur Ian de Viuone Marquis de Pisani, &c.

M ADEMOISELLE,

Ce traicté petit en quantité, mais graue en qualité, m'estãt tumbé entre mains, i'en ay recueilli les sommaires de chasque prose, lesquels venans maintenant en lumiere, ie me suis faict accroire que

vostre debonnaireté me feroit cet honneur de les receuoir de bon œil, & que la lecture d'iceluy ne vous seroit desagreable, à cause de la grauité du suject, contenant plusieurs solides instructions pour le cours de la vie humaine parmy les deprauations & desbauches modernes. Ie le vous apporte donc, non pas que luy ayant prefix vostre nom i'estime l'ennoblir dauantage. on conoist assez l'illustre sang de Monseigneur le Marquis, sa sagesse & accortise, son humanité & clemence, sa largesse & liberalité, sa constance & fidelité, sa grauité auec douceur, sa valeur et magnanimité, & toutes autres vertus que non seulement nostre

nation, mais les estrangeres aussi parmi lesquelles il a sous le tres-exquis tiltre d'Ambassadeur de plusieurs de nos Rois, irreprochablemẽt conuersé dés si long temps, ont tousiours admirées en luy: desquelles on vous recognoist vraiment heritiere, les ayant faict dés vostre plus ieune aage reluire en vostre personne, ainsi que toutes les plus belles parties & perfectiõs des plus accomplies vierges de la Grece paroissoient en ce tant exquis tableau de Zeuxis. bien apprise que la beauté corporelle vuide de vertu resemble à l'eau, chose tres-bonne & tres-vtile (dit Pindare) mais qui coule aisément, & que la terre hume en peu de temps.

ioint que le voisinage d'icelle est tres-dangereux, d'autãt qu'elle mine, sappe, amollit & destrempe tout ce qu'elle bat de ses ondes. C'est doncques seulement vne arre & tesmoignage du desir & de l'esperance que i'ay de vous presenter auec le temps chose de plus grand trauail, si vous faites cette faueur à cettuy-ci qu'il se serue de vostre digne nom pour voir la lumiere. Cependant

MADEMOISELLE, *ie suppliray bien-hũblement nostre Seigneur vous donner accroissement de ses sainctes graces, & accõplissement de vos souhaits.*

Vostre tres-humble & tres-obeissant seruiteur, I. D. M.

LOrsque i'entreprins ceste petite traduction, amy Lecteur, ie ne m'attẽdois point qu'elle deust iamais venir en tes mains, ny qu'elle deust estre veuë d'aucun : car le but de mon intention estoit seulement de satisfaire au commandement qui m'auoit esté faict de le mettre en François, par personne, qu'il m'estoit impossible de toute impossibilité de pouuoir desdire, ny refuser. Et biẽ que ie cogneusse ceste entreprinse trop difficile pour moy, pour n'auoir iamais esté que bien peu à l'estude, ny estre institué en la Philosophie: ie m'y hazarday pourtant, asseuré qu'il m'estoit mieux seant quitter vn peu de ma reputation, en faisant vn signalé tesmoignage de mon obeissance, que par vn refuz me faire remarquer pour peu ciuil & ignorant du tout. Voila comment ie

m'y ſuis embarqué, amy Lecteur, mais ie faiſois bien mon compte de m'en acquiter legerement, repreſentant ſeulement à peu pres le ſens du diſcours, ſans m'aheurter aux raiſons de Philoſophie, ny aux Poemes, & Vers interpoſez. Toutesfois la choſe eſt ſuccedée tout au rebours. car la meſme puiſſance qui m'auoit forcé à entreprendre, me contraignit encore à l'execution ſelon ſon intention. De ſorte que ie me mis auſſi toſt à tirer les Muſes aux cheueux, & à les haraſſer de la façon que tu pourras voir. Que ſi tu n'y trouues les termes propres, & la Loy du Poeme bien obſeruée, pren pour excuſe que i'ay fait comme i'ay peu, & nō comme i'euſſe bien voulu. encore me trouuerras tu en quelque ſorte excuſable, & ſans reprehenſion, ſi tu viens à conſiderer que l'exercice eſt beau, & que tel paſſe-temps eſt vtile & profitable.

Domino Malassisio.

FAtorum tacitis seu currunt omnia caussis,
Et torquet certa stamina Parca colo:
Siue alterna regens cæco vestigia vultu,
Subdit non stabili Diua proterua rotæ:
Heu natura homini statuit quàm fœnus auarè,
Vsurámque meret lucis, in ære graui.
Nam veluti glebas putres bos findit aratro,
Et terit æterno turgida colla iugo,
Dum stimulo fessos malè pungit villicus armos,
Cuique assueuit, opus vomere mane nouat:
Spargitur Aegeo veluti sine remige classis,
Dum Boreas gelido verberat imbre rates:
Aut nos præcipites trahimur sic tramite fati,
Aut furit, incertas sors variátque vices.
O miseri nimis, ætherea quò vescimur aura,
Damnatum nocti, nec tegit vmbra caput!
Nos, animal sæuũ, sibi spe quódque omnia spõdet
Atque deos, cœli numina, iactat auos.
Incerti ferimur rapidi ludibria casus,
Et parili fræno spésque metúsque premunt.
Pascua cùm prona carpant animalia fronte,
Nec somnos abigat publica cura leues.
Aut populi fauor, aut ventosi principis aula
Vix patitur somni lumina melle lini.
Vitáque per multos miserè iactata labores
Inuidiæ semper subiacet acta Noto.
Tot rapidæ fœlix inter contagia vitæ

Nullo mens, sensus turbine, mersa vado:
Sed velut auriga rota voluitur arte magistra,
Quæ victrix domina frontis in arce manet.
Et cui multa virens crescit post prælia palma,
Spes vulgi infra se dum videt esse leues.
Si quis in occulto pauidus non tabuit auro,
Hæc sæpè ad veras semita duxit opes,
Maiorique locum fortunæ, iniuria fecit,
Nec virtus fulget sit nisi pressa malis.
Nescit in Elea quantum pugil audet arena,
Cui nunquam tinxit liuida membra cruor.
Sed tu sola homines inuictis viribus imples,
O sophia, æterni vertice læta poli!
Vipereos fœtus curarum, dente feroci
Exarmas, mentis te sequitúrque quies.
Verùm acies oculis caligat ferrea, nube
Obducta hæc ætas ferrea, tota riget.
Nec sanguis sacri iamdudum degener æui
Vidit vbi nostro tu sine thure lates.
Primus Dædaleis radit Malasissius alis,
Audax cœlestes persequitúrque vias.
Ac offert (tu parce auso iam clara) videndam
Vt cœlo, vtq; Ioui, Cœlicolisque solis.
Ille etiam Gallo perfundit nectare pennas
Remigio, & diues laberis ipsa nouo:
Nãque illi labor & studiũ, firmo ordine, iunxit
Alas inuictæ Palladis, ille tibi.

N. Fillelius Quercetanus.



ARGVMENT

SVR LES LIVRES DE la consolation de Philosophie de S. Boece.

DEVX choses principalement ont accoustumé, par le iugement de plusieurs, rendre quelque œuure plus singulier & recommandable: dont la premiere est le nom de l'Autheur, & la seconde l'inscription du Liure: Estãt bien certain que par ces deux choses, nous sommes aucunement instruicts & infor-

mez tant de la probité & reputation de l'Autheur entre les doctes, que subiect & maniere qu'il doibt traicter: & par consequent du fruict & delectation, que nous peut apporter la lecture d'vn tel œuure. C'est pourquoy en examinãt ces deux poincts nous auõs deliberé traicter par mesme moyen de la vie de Boece nostre Autheur: & puis toucher le plus briefuement que faire se pourra, ce que cõcerne l'argument de ses liures. Mais auant qu'y entrer, il ne sera à mon aduis hors de propos, retirer le lecteur peu versé en la cognoissance de l'an-

tiquité, ſur la difficulté en laquelle de prime face il pourroit entrer, pour la diuerſité & numeroſité des Noms, dõt l'Autheur ſe trouue illuſtré en l'inſcription de ſon Liure, en ces mots, AVITICIVS, MANLIVS, TORQVATVS, SEVERINVS BOETIVS. L'Autheur à la verité a ſuiui en cela, la façon & commune maniere de faire des anciẽs Romains, qui ne ſe contentoient pas ſeulement d'vn Nom propre, mais en auoiẽt communément pluſieurs. Ce qui procedoit principalemẽt des cas fortuits & accidentaires euenemens, dõt ils eſtoiẽt

ordinairement accompagnez en leurs actiõs: cõme il aduint à cest ancien Torquatus, qui pour auoir vaincu & subiugué le Gaulois, & pour despouille & trophée de sa victoire, rẽporté le colier d'or, fut ainsi surnommé entre les siens: Si bien que tousiours depuis ce nom de Torquatus demeura comme propre & peculier à sa posterité. Ce qui nous peut donner occasion d'estimer, qu'ayant nostre Autheur retenu ce mesme nom, il peut estre descendu de ce personnage là. Au reste, ce seul exemple pourra seruir pour l'intelligence des autres noms

de l'Autheur, la pluſ-part deſquels ſont ſeulement de dignité & honneur. Quant à ſa vie, Trittenhem Abbé, qui a faict vn traicté des Autheurs Eccleſiaſtiques, en parle ainſi: Boetius, Manlius, Seuerinus, Conſul ordinaire de Rome, Philoſophe, Orateur & Poëte inſigne, homme au reſte fort docte és liures ſacrez, & des mieux verſez de ſon tẽps és lettres prophanes, eſtoit gẽdre de Symmachus Patrice. Il eſtoit auſſi fort bien verſé és lãgues Grecque & Latine, comme celuy qui auoit trãſlaté de Grec en Latin, pluſieurs volumes d'A-

riſtote, & autres bõs Autheurs Grecs, n'eſtant en ſes eſcrits moins diſert & eloquẽt q̃ Cicerõ meſme. Ce meſme Autheur pourſuyuant ſon diſcours, dit de lui, q̃ pour choſe certaine il auoit pluſieurs fois conuerſé & cõmuniqué auec ſainct Benoiſt qui eſtoit de ſon tẽps, & iuſques à eſtre paruenu en grande dilection & amitié auecques luy: meſmes que ſouuentesfois il s'eſtoit trouué à ſa table auec Tertullius le Senateur pere de Placide le religieux. Puis ayant quelque peu diſcouru ſur ſes eſcrits, & fait vne ſommaire deſcriptiõ de ſes œuures, il adiouſte: Il

mourut la mesme année que feirẽt Symmachus Patricius, & le Pape Iean, soubs le regne de l'Empereur Anastase : ayãt esté mis à mort par le commandement de Theodoric Roy des Goths en la ville de Rauenne, où il estoit prisonnier enuiron l'an de nostre salut D.xxiij. apres vn fort lõg & iniurieux exil. Et depuis fut canonizé à Rome, sous le nõ de Seuerin, & inseré au catalogue des autres saincts. Voylà ce qu'en dit cest autheur. La cause, au reste, de son exil proceda de ce que, s'estant plusieurs fois courageusement opposé aux vitieuses & tyrã-

niques entreprinſes de Theodoric, & ayant deliuré de ſes mains pluſieurs bons & vertueux perſonnages, qu'il auoit deliberé faire mourir, cet inique Roy voyant qu'il ne receuoit en ſes deſſeins & malheureuſes conſpirations, empeſchement quelconque que de Boëce, delibera de le faire mourir ou exiler à quelque pris que ce fuſt. Et pour plus facilement y paruenir, trouua moyen de le faire accuſer d'auoir ſouſtraict certaines lettres, par leſquelles le Senat Romain eſtoit accuſé enuers luy, & empeſché qu'elles ne fuſſent paruenues à ſa

cognoiſſance : & auſſi d'auoir enuoyé lettres à l'Empereur Anaſtaze , pour le prier de pourchaſſer la liberté & deliurance des Romains. Tellement que ſoubs pretexte d'vne ſi honneſte couuerture , il le banniſt & relegua en la ville de Pauie. Au moyen duquel banniſſement , ſe voyant Boece, priué & decheu de la grandeur en laquelle il auoit eſté de parauant, ſe mit à compoſer ces beaux liures de la Cōſolation de Philoſophie , tant pour en receuoir luy-meſme cōſolation & ſoulagemēt en ſes miſeres & calamitez, que pour ſeruir auſ-

ſi à meſme effect, à ceux qui comme lui, eſtoient iniquemẽt bãnis & exilez de leurs païs. imitant en cela ce grand perſonnage Ciceron, lequel (ainſi que luy-meſme en rẽd teſmoignage) ſe voyãt priué de l'adminiſtration de la choſe publique, & que l'eſtat d'icelle eſtoit reduict au poinct d'vne execrable & inſupportable Tyrannie, ſe retira en l'extremité de ſes ennuis & triſteſſes, à l'eſtude de Philoſophie, comme à vne retraicte treſaſſeurée & port infallible de conſolation. Auſſi à la verité eſt elle diuine & admirable, & qui (comme diſoit Ariſtote) nous apporte

en toutes nos actions vn singulier plaisir, estant seule, qui nous peult entieremẽt retirer d'vn iuste regret que nous pourrions conceuoir sur nos prosperitez passées : & nous faire ioindre au contẽtement d'vn estat present, quelque calamiteux & miserable qu'il soit, sãs iamais permettre que nous entriõs tant soit peu aux termes de quelque desespoir ou sinistre cogitation. Ainsi que nous en rẽd bon tesmoignage nostre Autheur, sans en aller plus loing rechercher d'autres exẽples, lequel receut vne consolation & contentement incroiable de s'estre rãgé à ce party, vray & vnique

moyen, pour tromper l'ennuy & tristesse que iustement il eust peu conceuoir à cause de son exil. Au demeurant le subiect & principal argumẽt de ses liures, est la Cõsolation, qui est fondée sur le mespris & contẽnement de la fortune & du monde: parmy laquelle il insere fort industrieusemẽt sa deffence à l'encõtre de la calõnieuse & faulse accusation contre luy proposée: mõstrant clairemẽt l'iniquité & iniustice du iugemẽt de son exil. Voulãt à son exẽple induire tous ceux qui se trouueroyẽt en aduersité de ne perdre cœur: ains virilemẽt resister aux sinistres euene-

mẽs, esquels ils se trouueroiẽt precipitez par l'iniure & impetueux orage de la fortune. Quant à sa façon d'escrire, elle est diuerse. car il a escrit en prose fort elegãment; & si biẽ que plusieurs ont creu, qu'il n'estoit en son lãgage de beaucoup inferieur à Ciceron. Il a aussi escrit en vers à l'imitation d'vn ancien Poëte appellé Martion Capella, qui auoit auparauant tenu ceste mesme forme & maniere d'escrire, en la description du mariage de Mercure & Philogia. Ses vers sont elegiaques, qui est vne maniere propre pour toutes deploratiõs, cõme de faict aussi il se plainct de son mal-

heur & desastre, auquel la Philosophie est induicte se presenter & le cõsoler, lui faisant cognoistre l'instabilité de la fortune, & q̃ les biens tẽporels sont vains & trãsitoires, disputãt fort & ferme du souuerain biẽ, & enquoy il cõsiste. Aussi de la felicité & prosperité des bõs, & du loier qui leur est deu & preparé: & au cõtraire, q̃ les mauuais ne peuuẽt à la fin euiter la punitiõ de leurs crimes. Elle dispute aussi de la diuine prudence, du destin, de la fortune, & du liberal arbitre, ensẽble de plusieurs autres belles matieres, qu'il prẽd occasiõ de traiter à la suite des precedẽtes.

LA CONSOLATION DE PHILOSOPHIE.

PAR SEVERIN BOECE.

LIVRE PREMIER.

Premier poëme du premier liure.

MOY qui iadis des parfaictes chansons
De ma ieunesse ay faict ouyr les sons,
Vieillard, ie viens lamentable me plaindre,
Et mes malheurs en tristes vers depeindre.
Vers qui me sont dictez par les neuf Sœurs,
Autant que moy tristes pour les douleurs,
Qui de vrays pleurs m'arrousent le visage.
Ny le malheur, ny crainte de l'orage,
N'ont peu forcer ce beau trouppeau diuin,
De s'escarter vn pas de mon chemin.
Ce fut iadis l'honneur de ma ieunesse,
C'est or' l'appuy de ma blanche vieillesse.
Certes, le mal mon aage a preuenu,
Faisant fleurir au chef le poil chenu,
Auant le temps, & ma peau large ride

Dessus mon corps de sang chaleureux vuyde.
On doit la mort bienheureuse appeller,
Qui ne vient point au bon heur se mesler:
Mais qui accourt lors que quelqu'vn l'appelle
Pour limiter sa fortune cruelle.
Las elle est sourde, & destourne le front
Des malheureux qui prieres luy font,
Et ne veult point leur siller la paupiere,
Des biens fuitifz ie me plongeois n'aguere
Dedans les flots, & m'assailloit alors
Que la fortune auec ses vains tresors
M'amignardoit, & que i'auois enuie
En cest estat me conseruer la vie.
Mais maintenant qu'elle a le front troublé,
Elle me fuit à grand pas redoublé,
Me prolongeant la vie miserable.
Helas pourquoy pour vn bien si muable
Vous qui m'auez fidellement aymé,
Heureux en vain m'auez vous estimé?
Qui tombe ainsi, peu sage, ne prend garde
D'asseoir ses pas qui glissent par mesgarde,

SOMMAIRE DE LA I. PROSE.

Boëce introduit icy la Philosophie le consolant en son affliction. Et faut noter que luy desolé, & elle consolant, ne representét autre chose, qu'vn esprit dolent & oppressé par la

ſenſualité; & la raiſon qui le reconforte par la rigueur de ſapience. Premierement il deſcript comme elle luy apparut, en quel temps, lieu, forme, viſage, couleur, habits & viuacité. Secondement, les ornemens & enſeignes qu'elle portoit en ſes mains. Tiercement, ce qu'elle fit alendroit de ſa perſonne. Or il luy aſſigne vne forme feminine, d'autãt que comme la femme nourrit de laict les enfans : auſſi la Philoſophie accommode aux moins parfaicts, vne doctrine aiſée à comprendre : & aux eſprits troublez, des remedes debonnaires pour raſſerener leurs eſmotions.

PROSE II.

AINSI que ie diſcourois ces choſes en moymeſmes, & que ie m'appreſtois pour deplorer mes infortunes d'vn ſtyle douloureux & lamentable, il me fut aduis que ie veis au deſſus du cheuet de mon lict, vne Dame fort venerable, ayant les yeux ardents & beaucoup plus clair-voyans, que ne ſont communément ceux des hommes. Sa couleur eſtoit fort viue, & monſtroit vne telle vigueur que l'on ne l'euſt ſceu croire eſtre de noſtre ſiecle ny de noſtre aage. Quant à ſa taille, elle eſtoit ſi variable que le iugemẽt en eſtoit doubteux. Car tantoſt il ſembloit qu'elle ne ſurpaſſaſt

point la commune grãdeur des hõmes, & ſoudain il ſembloit que de la teſte elle touchaſt au ciel : & quelquefois encor, quãd elle ſ'eſleuoit, elle paſſoit oultre, & trompoit ainſi la veuë de ceux qui la vouloient regarder. Ses habillemens eſtoient d'vne eſtoffe fort ſubtile, & tiſſus auec grand artifice, d'vne matiere indiſſoluble : qu'elle meſme (comme depuis ie peux comprendre) auoit de ſes propres mains faits & tiſſus. La beauté deſquels eſtoit voilee & obſcurcie d'vne certaine craſſe, que le temps met aux choſes dont l'on ne tient compte, cõme l'on void aux tableaux enfumez. Au bort d'embas d'iceux habillemens eſtoit tiſſu vn caractere ſemblable à ceſtuy cy, π. & au haut vn ſemblable à cet autre, θ. & de l'vne à l'autre de ces lettres, y auoit de certains degrez & eſchellons, par leſquels on pouuoit facilemẽt monter de celuy d'embas à l'autre d'enhaut. & ſi eſtoient ſes veſtemens rompus & deſchirez en pluſieurs endroicts: & chacun de ceux là qui y auoit mis les mains auec trop de violence, & ſans reſpect, en auoit emporté la piece qu'il

L'vn ſignifie praticque, & l'autre theorique.

auoit peu. Elle tenoit en sa main droicte aucuns liures, & en l'autre vn sceptre. Soudain qu'elle eut apperceu autour de mon lict les Muses poëtiques, qui donnoient force & suiet à mes plaintes & lamentations, s'esmeut vn peu, & les regardant de trauers: Qui (dit elle) a permis à ces eshontées & fascheuses femmes d'entrer en la chambre de ce malade? qui ne sçauent pas seulement remedier à son mal, mais encore de leur doulx venin l'y nourrissent & entretiennent. C'est vous autres qui auec les espines infructueuses de vos affections, faictes mourir les fruicts delicieux de la raison: & au lieu de rendre l'entendement libre de toutes passions, vous le rendez serf & l'assuiettissez à icelles. Et dea, si vos flateries & mignardises m'auoient enleué quelque homme commun & de peu, à l'auẽture m'en soucieroi-ie moins: Pource que perdant vn tel personnage, ie ne m'en sentirois point offencée: Mais vous m'ostez cestuy-cy auec vos mignardises & belles caresses, qui a esté nourry & esleué en la Grece, en l'Academie & eschole des Stoiques. Sortez d'ici

Serenes vaines & folles, qui ne cessez point,& ne mettez iamais fin à vos allechemens & flateries, que vous n'ayez donné la mort, & me laissez, & à mes Muses, auoir soing de cestuy-cy, & de le guerir. Ceste compaignie toute troublée de telle reprimende, baissant la teste tesmoigna sa honte par la rougeur de son visage, & sortit de la chambre. Et moy, qui pour la grande abondance de pleurs & larmes auois les yeux tout troublez,& enfoncez en la teste, ne peuz iamais comprendre qui estoit ceste Dame de si grande authorité, & qui parloit si brauement. Ie demeuray tout estonné, & ayant la veuë basse, & les yeux fichez en terre, i'attendois ce qu'elle voudroit faire de là en auant:& elle s'approchant de moy, s'assit sur le bord de mon lict, & me regardãt au visage que i'auois chargé de larmes, & panché vers la terre, pour la douleur que ie sentois : commença à se plaindre des passions qui affligent & tourmentent noz ames en ceste sorte.

POEME II.

LOrs helas que la raison cede
A la volupté, qui conduit
L'homme leger qu'elle possede,
Il se noye nageant de nuict
Dans la mer des affections
Qui ondoye de paßions.
Luy qui le ciel auparauant
Tournoyoit d'vne course isnelle,
D'vn pol à l'autre mesurant
Des astres la course eternelle,
Voyant celuy qui le iour luyt,
Et l'autre qui pare la nuict:
Voyant des estoilles brillantes,
Le cours fidelle & arresté,
Et de celles qui sont errantes
La variable fermeté,
Ce qu'ils ont de bon ou peruers,
En leurs contournemens diuers:
Sçauoit ce qui conçoit le vent
Qui bruit dessous l'ombre marine,
Quel esprit meult le firmament,
Et qui d'autre cours achemine
L'astre des Indes qui doit choir
Aux riues de l'Espaigne au soir.

Quel vent l'horreur des cieux tempere
Esmaillant la terre de fleurs,
Quand nous auons la primeuere,
Ce qui dore les espics meurs,
Durant le temps chaud de l'Esté,
Et qui fait la fertilité.
Qui les grappes au pampre attache,
Que l'Automne vient conseruer,
Dont le vin qui le soing relasche,
Ou foulle afin de le cuuer,
Et a les secrets recherchez
Que la nature auoit cachez.
Ore sans cœur il gist à terre,
N'estant guide de sa clarté,
Et va sous le ioug qui le serre
Et le tient aux pieds arresté,
Et courbe son chef affligé
Soubs le faix dont il est chargé.

SOMMAIRE DE LA II. PROSE.

La Philosophie ayant par certains signes descouuert le mal de Boëce, s'employe plustost à luy donner remede, qu'à le plaindre beaucoup. Et de faict elle fournit de tressuffisantes armes pour combatre les algarades de fortune, & chasser de l'entendement le voile qui luy bande les yeux, & l'empesche d'apprehender les choses celestes.

PROSE I.

MAIS il est plustost temps de luy donner remede, que de s'amuser à se plaindre. Lors ayãt la veuë sur moy arrestée, me parla ainsi: Estes vous celuy qui autrefois nourry de nostre laict, & esleué de nos viandes, estiez arriué à ceste force d'esprit, que l'on desire aux hommes perfects? Certainement nous vous auiõs pourueu de telles armes, que si vous ne les eussiez point desdaignées ny reiettées, vous auriez à ceste heure dequoy vous deffendre auec vne inuincible fermeté contre toute infortune. Ne me cognoissez vous point? vous ne dites mot, vous tenez vous de parler, ou de honte, ou pour estre estõné? Que pleust à Dieu que ce fust honte. Mais (las!) ie m'apperçoy, que vous estes de quelque trouble fort affligé. Et me voyant non seulement coy, mais sans langue, & du tout muet, elle mit tout doucement sa main sur mon estomac. Le danger en est dehors (dit elle) il est en lethargie, mal assez commun à ceux qui ont l'esprit trompé de quelque illusion: Il est vn peu hors de soy, mais

on le remettra facilemẽt, s'il nous peut vne fois cognoistre. Et afin que cela soit, nettoyons luy les yeux, qu'il a offusquez & voilez d'vne nuee des choses mortelles. Soudain d'vn des coings de sa robbe, elle m'essuya les yeux, que i'auois troublez & tout chargez de larmes.

POEME III.

Qvand le moëtte vent assemble
Tant d'espais broüillas ensemble,
Qu'vn obscur & gros nuage
Tesmoing certain de l'orage,
S'estend en l'air soubs les cieux,
Le soleil fuyt de noz yeux,
Et caché plus ne nous luyt
Non plus que s'il estoit nuit,
Combien qu'à demy du iour
Il n'ayt acheué son tour.
Mais ceste nuee obscure
Rend la face claire & pure
Du ciel, & le grand flambeau
Alors se monstre plus beau,
Si par le vuyde de l'air
Aquilon s'en vient soufler.

Ainsi à son doux langage
Des yeux i'ay receu l'vsage
Que i'auois desia noyez
Des pleurs qu'elle a nettoyez.

SOMMAIRE DE LA III. PROSE.

Voici Boëce esueillé cõme d'vne lethargie: lequel premieremẽt discourt comme il reconut auec admiration celle qui se presentoit inopinement à luy, laquelle ne laisse iamais au besoin ses nourrissons : notamment ceux qui par impostures & calomnies souffrẽt persecution. Secondement, elle vient à monstrer, que ce n'est pas chose nouuelle de voir les sages affligez en ce monde, ausquels elle apprẽd à se roidir contre les bourrasques des meschans, qui ne pouuans offenser l'ame des gens de bien, exercent leur rage & passions alencontre de leurs corps & renommée.

PROSE III.

SANS autre chose faire, les nuees de mon affliction furent soudain dissipées, & commençay à voir & à me r'asseurer, pour cognoistre qui estoit celle qui me vouloit donner remede: & si tost que ie l'eus apperceuë, & ietté ma veuë sur elle, ie cogneus que c'estoit dame Philosophie, en la maison de laquelle dés que i'estois ieune i'auois esté

nourry & esleué : A laquelle addressant ma parolle, ie luy dis : O maistresse de toutes vertus, issuë de la plus haute partie du ciel, qui vous a amenée en ces deserts, où ie suis relegué & banny ? Estes vous à l'auenture accusée à tort comme moy, & tourmét ée de quelques calomnies & impostures faulses? Ah mõ nourrissõ (dit elle) ie ne vous veux pas abandõner, ny vous faillir au besoin, ains plustost vo⁹ aider à supporter la charge, qu'à mõ occasion l'on vous met à sus. croiez que ie ne pouuois pas vous laisser aller seul, & ne vous accompagner point en quelque lieu que vous allassiez, estant innocent comme vous estes. Et quoy? on auroit pensé que i'eusse eu crainte d'estre accusée auecq'vous, & que i'eusse eu peur de cela, cõme de chose nouuelle, & que iamais l'on n'eust veu aduenir. Auez vous opinion que ce soit la premiere fois, que les sages ayent esté tourmentez & affligez par les fols? N'auons nous eu iamais assez de fois à cõbattre, auãt mesmemét que Platon fust au monde, auec l'outrecuidãce & temerité de la folie? Et de son viuãt, son mai-

ſtre Socrates ne fuſt-il pas tant calomnié & tourmenté, qu'il eſleut plus-toſt vaincre en mourant vertueuſement, que de viure d'auantage ? & apres ſa mort, comme la ſecte des Epicuriens, celle des Stoiques, & toutes les autres s'efforçaſſent de rauir ſon heritage, & chacune d'elles s'en approprier comme de choſe ſienne, ou comme de quelque butin qu'ils euſſent conquis, ie feis ce que ie peuz pour l'empeſcher. Mais à la fin ils tiraillerent tant contre moy, qu'ils rompirent le veſtement que moy-meſme i'auois faict, & chacun d'eux emportant la piece qu'il en peult auoir, s'enfuyoit penſant m'auoir toute. De là aduint que pluſieurs mal-aduiſez voyans en ceux là quelques apparences de mon veſtement, creurent qu'ils eſtoient de ma ſuitte: & beaucoup ſuiuans en cela l'opinion du vulgaire, furent deceuz & trompez. Mais ſi vous ne ſçauez d'auenture l'occaſiõ de la fuite d'Anaxagoras: pourquoy Socrates prit le venin, qui fut cauſe des tourmens de Zenon, pour eſtre eſtrangers: Vous ne pouuez ignorer ce qui aduint à Camnius, à Seneque,

& à Soranus. car la memoire de ceux là n'est pas beaucoup ancienne; mais bien celebrée, & qui n'ont esté amenez à la mort que pour auoir esté instituez en noz mœurs, & viuans selon noz preceptes, se monstrer du tout contraires & differens des meschans : Desquels combien que le nombre soit infini, on ne le doit pourtant craindre comme celuy qui n'est guidé, ny gouuerné d'aucun, & qui se laisse transporter çà & là, cōme sa folie le meine & conduit. Que si de fortune il fait quelquefois mine de se renger en quelque ordre, & de nous vouloir assaillir, la raison qui tient nostre party, soudain retire ses gens au dedans : lors eux ne pouuans faire sur nous aucune entreprise, s'amusét à piller & saccager au dehors choses de peu & inutiles: dequoy nous nous mocquons, de les voir tant apres chose de nulle valleur : Asseurez que leur fureur ne nous peut nuire, estans retirez en lieu où la temerité & la folie n'oseroient en façon du monde nous affronter.

POEME IIII.

CEluy qui sçait viure bien,
Ayant l'esprit franc & libre,
Et qui peult n'estimer rien
Le destin, & si sçait suyure
Sans se monstrer alteré,
Et l'vne & l'autre fortune,
Comme si tousiours fust vne,
Auec vn front asseuré:
Il ne s'estonne de veoir
Des flots l'escumeux orage,
Ni ne se peut esmouuoir
D'vne vomissante rage
Des feux eslancez en hault
De la plus afreuze cuue,
Du mont ardant de Vesuue.
De tout cela ne luy chault.
Il se soucie aussi peu
D'ouyr bruire le tonnerre,
Et si ne craint point le feu
Qui les haults sommets atterre
Quand Iupiter courroucé
Arme sa dextre de fouldre,
Pour brusler les corps en pouldre
De ceux qui l'ont offencé.
Qui fait donc pallir d'effroy
Les chetifs sans asseurance

De l'ire d'vn cruel roy
Qui n'a dessus eux puissance?
Car si l'espoir de ton cœur
Ne peut la constance enfraindre,
Si le mal ne te fait craindre,
Tu desarmes sa fureur.
Celuy qui espere ou craint,
De sa liberté n'est maistre,
Et peu hardy est contraint
Bas souuent ses armes mettre.
Car hors de son lieu ietté
Luy mesme forge vne chesne,
Dont en apres on le trayne
Priué de sa liberté.

SOM. DE LA IIII. PROSE.

Icy Boëce est exhorté à sauourer la precedente reprehension, & reueler sa maladie & le sujet de sa fascherie. Et premierement il confesse que les orbes coups de fortune l'estonnent, tant par le sentiment des iniures faites à son innocence, que par le souuenir des accidens auenus à d'autres. Pour premier chef des perturbations de son esprit, il pose son iniuste bannissement : pour le deuxiesme, qu'il se void frustré de la recompense deuë à ses bienfaits & merites: pour le tiers, son inique condamnation : pour le quart, l'offense faite à sa reputation, voire par gens stigma-

tisez & criminels infames, auec des procedures du tout déraisonnables, tolerées neantmoins par la Iustice, pour conniuer aux passions d'vn mauuais Prince. Toutes lesquelles considerations troublent estrangement l'esprit de Boëce: mais par l'estude de Sapience il se resoult que la condition des gens de bien en ce monde est d'estre en cõtinuelle espreuue & de chercher ailleurs le salaire de leur innocence & bonne conuersation : celle des meschans, de iouir çà-bas de toutes les commoditez de ce siecle, qui les rendront d'autant plus inexcusables deuant Dieu.

PROSE II.

AVEZ vous entendu ce que i'ay dit? le comprenez vous, ou si vous estes comme vn asne au son de la lyre? Pourquoy plorez vous? & à quel propos iettez vous tant de larmes? Dictes où le mal vous tient, ne le celez point. si vous voulez guerir, il faut descouurir vostre vlcere. Lors reprenant vn peu mes esprits: Fault-il (dis-je) que ie vous raconte mon mal? n'est-il assez cogneu & manifeste? & ne void on point comme ie suis estrangement traicté de la fortune? ne le pouuez vous pas iuger me voyant en ce lieu relegué où ie suis? Pẽsez vous que ce soit icy le cabinet, auquel vous auiez prins place en ma maison, & où

tant de fois nous auons discouru ensemble des sciences tant diuines que humaines? Auois-je tel port & telle cōtenance, lors que vous & moy recherchions les secrets de la nature? que vous me rendiez raison du cours des astres, & que ie m'estudiois de composer ma vie & reigler mes mœurs & actions à l'exemple de l'ordre celeste? sont-ce-cy les guerdons & recompenses que ie deuois receuoir, pour vous auoir obey & suiuie? N'est-ce pas à vostre adueu que Platon disoit, que les Republiques seroient heureuses, ou qui seroient gouuernees par les Philosophes, ou quand les gouuerneurs d'icelles s'addonneroient à l'estude de Philosophie & de Sapience? Et par luy mesme ne m'auez vous pas aduerty qu'il estoit necessaire, que le sage prinst le soing du gouuernement de la Republique, de peur que venant à estre gouuernee par les meschans, les bons n'en patissent & n'en receussent dommage? I'ay recherché de mettre ceste opinon que i'auois de vous particulierement apprise parmy mes estudes, en œuure, & me suis du tout ad-

donné au maniemẽt des affaires publiques, & vous & ce grand Dieu qui vous introduit en l'entendement des hommes sages, m'estes tesmoings & sçauez si i'ay prins aucun magistrat, ou si ie me suis entremis du gouuernement, sinon pour le commun bien & vtilité de tous les bons. De là est aduenu que i'ay eu beaucoup de disputes, & de grandes querelles auec les meschans, & n'ay iamais crainct d'offencer les grands, pour tenir le party du droict & de l'equité. Cõbien de fois me suis-ie opposé & rendu contraire à Conigastus, qui vouloit trauailler & molester le pauure, & luy rauir son bien par force? Cõbien de fois ay-ie ẽpesché Triquilla Maistre d'hostel du Roy, de continuer les torts & iniures qu'il faisoit à chacun? Et combien de fois me mettant en danger, ay-ie prins en ma protection les pauures, que l'impunie auarice insatiable des barbares molestoit & trauailloit? Iamais aucun ne m'a peu destourner de ce qui estoit iuste, pour me faire faire iniustice. Et quand les biens de ceux du pays ont esté prins & rauis, soit par les larre-

cins d'aucuns particuliers, ou pour les tailles & impositiõs, ie n'en ay eu moindre desplaisir que ceux à qui il touchoit: Et ayant mesmes au temps d'vne grande famine & extreme charté, esté permise & publiée vne traicte & leuée excessiue de grains qui eust du tout appauury la Champagne d'Italie, qui est maintenant la terre de Labour, non pour autre raison que pour l'vtilité commune, i'entreprins de l'empescher, contre le capitaine du Palais qui en estoit l'autheur, & debatis si bien contre luy en la presence du Roy qui estoit iuge, que i'obtins qu'elle ne se leueroit point & seroit abolie. N'ostay-ie pas encor d'entre les dents de ces chiens de la cour, les biens & possessions de Paulinus, homme noble & d'authorité, que ceux cy abbayoient esperans bien les engloutir & deuorer? Et pour deliurer Albinus homme consulaire de la faulse accusation qui luy estoit mise sus, & de la peine qu'il eust encourue, ie ne fis point de compte de la haine de Cyprianus son accusateur. Ne trouuez vous pas que faisant ainsi i'aye enaigry contre moy

l'inimitié des plus puissans & des plus riches? Mais ie deuoy à l'auenture bien estre en seureté ailleurs, puis que ie ne pouuois trouuer aucune grace entre les courtisans, pour l'affection que i'auois à l'equité. Ce sont eux mesmes qui m'ont faulsemẽt accusé, l'vn desquels nommé Basilius, cy deuãt chassé de la cour a esté poulsé à ce faire: & Opilius & Gaudentius ayans pour vne infinité de meschãcetez esté par decret bannis, se retiroiẽt dans les Eglises en franchise, pour euiter l'execution de l'arrest. Ce que venu à la cognoissance du Roy, fit publier que si dans vn temps limité ils n'abandonnoient la ville de Rauenne, qu'ils seroient marquez au front, & puis iettez hors de la ville. Et toutesfois ce iour mesme ceux là ont esté oys en l'accusation qu'ils ont proposée contre moy. Quoy donc? Auois-ie prins tãt de soin, pour meriter cela? Et la condamnation de ceux là les a elle rendus accusateurs plus iustes & receuables? Est-il possible que la fortune n'aye point de hõte? Aumoins si elle ne l'ha de voir vn homme iuste & innocent accusé, elle l'a deu a-

noir de la meschanceté & vilennie des accusateurs. Et afin de vous faire entendre en quelle sorte ils m'accusent, i'ay empesché (ce disent-ils) que la conspiration qu'il auoit faicte cõtre la personne du Roy pour recouurer la liberté, ne luy ait point esté descouuerte. O maistresse, que vous semble il que ie doy faire? Estes vous d'opinion que ie nie l'auoir faict, pour ne vous point faire de honte? Mais cõment le puis-ie nier? Car i'ay tousiours desiré le salut du Senat, & ne puis ne le vouloir point. No⁹ confesserons donc ce qui est vray, & nierons ce qui est faux, qui est d'auoir retenu & empesché l'accusateur. Ie ne croy point à la fin que ce soit meschãceté d'auoir desiré le salut d'vne telle cõpagnie. Bien que i'eusse assez d'occasion pour les deliberations & decrets qu'elle a faicts cõtre moy, de souhaitter tout autrement: mais la sottise & l'imprudẽce de ceux qui mentent à eux mesmes, ne peut faire les choses bonnes mauuaises, ny changer ou alterer leur nature: & croy auec Socrates qu'il ne m'est pas permis cacher la verité en niant ce qui

est vray, ny dire mensonge affermãt ce qui est faux. Toutesfois ie remets cela à vostre iugement, & à celuy des hõmes plus sages. Mais afin que nos successeurs & ceux qui viendront apres nous, sçachent l'ordre & la verité de cest affaire, & cõme il s'est passé, ie l'ay bien voulu escrire & le consacrer à la memoire. Il me semble hors de propos de discourir des lettres qu'ils m'imposent faulsement auoir escrites, esperant la liberté de Rome. Car si l'on m'eust permis (comme il estoit bien raisonnable) de faire interroger ceux qui m'accusoient, & prendre leur confession, qui peut beaucoup en tels negoces, la fraude & la tromperie dont ils ont vsé enuers moy auroit esté descouuerte, & cogneue d'vn chacun. Car quelle esperãce reste-il de liberté? Pleust à Dieu que l'on en peust esperer, i'aurois faict pareille responce que feist Canius à Caius Cesar fils de Germanicus, lors que l'on le chargeoit d'estre consentant de la conspiration faicte contre luy: Si ie l'eusse sceu (dist-il) tu ne l'eusses pas sceu. L'ennuy & la fascherie que ie ressens de mon

infortune, ne m'ōt pas tellemēt hebeté ni tiré hors de moi, que ie me tourmēte & me plaigne de ce que les meſchans & malheureux ayent conſpiré & faict entreprise contre la vertu. Bien trouuay-je eſtrange qu'ils ayent fourny à leur entrepriſe, & executé ce qu'ils vouloient. Car ſouhaitter du mal, cela peut proceder de noſtre deffault: Mais qu'vn meſchant puiſſe toutes les fois qu'il veut executer ſes mauuaiſes deliberations à l'encontre de l'innocent, Dieu eſtant iuge & voyant ſes actions, cela eſt hors de raiſon & monſtrueux. Et c'eſt pourquoy vn certain Philoſophe ne demandoit pas ſans occaſion : D'où venoient les maux, s'il eſtoit vray qu'il y euſt vn Dieu; & s'il n'y en auoit point auſſi, qui pouuoit eſtre autheur du bien. Or ſi les meſchans, leſquels ne demandent que le ſang des bons, & la ruine de tout le Senat, auoiēt occaſion de me vouloir mal, & me perdre du tout pour me voir librement entreprendre la deffence des vns & la conſeruation de l'autre : le Senat n'auoit point occaſion de faire de meſme enuers moy, ny de me porter mauuaiſe

mauuaise volonté. Il vous souuient que ie n'ay dict ny faict iamais chose qu'ainsi que vous me l'ordonniez: & tousiours assisté de vous. il vous souuiẽt bien (dis-ie) comme le Roy estant à Veronne, & ayant bien grande enuie d'vne totale ruine, s'efforçoit de rendre tout le Senat coulpable de la faute que l'on imposoit à Albinius, cõme si tout le corps en eust esté consentant: que sans auoir esgard à mon dommage ny au danger qui m'en pouuoit aduenir, i'entreprins libremẽt la deffence de tous. Vous sçauez bien que ce que ie dis est vray, & toutefois ie ne m'en suis iamais vanté. Pource que quand l'on manifeste ses actiõs pour en estre estimé, l'õ en est trop bien recõpensé. Et le seul souuenir de ce que i'auois faict en cela, me donnoit assez de contentement, & vous voyez ce qui en est arriué. Puis qu'au lieu d'estre guerdonné pour auoir bien faict, ie suis en peine & mal traicté pour vn faulx crime. Mais quelle plus grande meschãceté pour cognüe & auerée qu'elle ait esté, a eu les iuges si seueres & si vnis ensemble, qu'aucun d'eux n'ait peu

estre esmeu à pitié, ou par la fragilité de l'homme, ou par la nature qui est encline à mal, ou par l'incertitude & cõdition de la fortune, estãt vn chacun incertain de ce qui luy doit aduenir? Si i'auois voulu brusler les temples, & lieux sacrez : Si i'auois entreprins coupper la gorge aux prestres, & si ie m'estois efforcé de faire mourir tous les gens de bien; on ne m'auroit pourtant peu condamner ny me punir, sans premieremẽt m'auoir appellé en iugement, m'auoir oy, & à la fin conuaincu. Et toutefois absent & eslõgné de cinq cens mil, sans auoir esté oy en mes deffences : i'ay esté bãny & condamné à mort par le Senat. Moy qui auois tousiours fauorisé cest ordre là & desiré son salut. O gens vraymẽt dignes qu'aucun ne puisse cy-apres estre attainct ny conuaincu de semblable faute! la grandeur & importance de laquelle a esté biẽ cogneüe de ceux mesmes qui m'ont accusé, & pour la couurir & desguiser ont faict vne meslãge d'autres meschancetez, & ont dict vn mensonge tel : que i'auois par vne conuoitise & ambition de grandeur offencé ma

conſcience, en ſacrifiant aux demons. Mais comment euſt-il eſté poſſible de cõmettre vn tel ſacrilege en voſtre preſence? Car ie vous ay touſiours eu logée en mon eſprit, & m'auez oſté de l'entendemẽt l'affectiõ & la conuoitiſe des choſes mortelles. I'oyois touſiours ſonner à mes oreilles ceſte ſentence de Pythagoras, qui dit, à vn, & non plus. Qui ſignifie qu'il faut ſacrifier à vn ſeul Dieu, & non à pluſieurs, & n'auois point de beſoin de recercher l'aide d'eſprits ſi inutiles, & ſi vils, eſtant appuyé de vous qui m'auez eſleué & rendu ſi parfaict, que ie ſuis comme ſemblable à Dieu. Outre cela, les lieux les plus ſecrets de ma maiſon ſont teſmoins comme i'ay veſcu auec ma famille, la compagnie de tant d'honneſtes amis, & mõ beau-pere Symmachus, homme de bõne vie, & bien loüable en toutes ſes actions, me pourront bien deffendre du ſoupçon de ſi grande faute. Mais ô quelle meſchanceté! Ils ſe perſuadent, & ſoupçonnent de moy vn acte ſi meſchant & malheureux à voſtre occaſion. Pource (diſent ils) qu'eſtant bien ap-

pris en toutes vos institutions, & instruict en tous vos preceptes, ie ne doy estre ignorant de telle science. De sorte qu'il ne leur a pas suffy que la reuerence que l'on vous doit auoir ne m'aye apporté aucun proffit: Mais encor auecques moy vous veullent ils trauailler & molester, & en m'offençant vous diffamer. & pour comble de toutes ces miseres ceste cy y est d'auantage, que les hõmes pour la plus part ne font pas iugement des choses selon leurs merites, ny selon ce que c'est; mais selon l'euenemẽt & le succés de la fortune, & estimẽt celles là seulemẽt bien faictes & auec prudence, qui reussissent heureusement. De là vient que ceux qui tombent en quelque misere & calamité, perdent tout premierement l'honneur & la reputation. Ie ne puis faire iugemẽt (qu'auec vn extreme desplaisir) de ce que l'on peult dire de moy, & quelle opiniõ l'on en peult auoir. Car chacun iuge diuersemẽt de mes actions, & me suffit de dire pour tout, que ce qui peult plꝰ tourmenter & affliger les miserables; c'est que l'on croit qu'ils ont faict les

fautes que l'on leur impose, & qu'ils ont bien merité le mal qu'ils endurent pour raison d'icelles. Or ie suis spolié de tous mes biens, desmis de tous mes estats, & dignitez, noté d'infamie, & trauaillé pour auoir bien faict. Ie veux veoir d'icy en auant les meschans par trouppes se resiouyr, & faire feste, & chacun d'eux fort prompt & attentif à faire mal, dresser des tromperies & faulses accusations, & les gens de bien tous estonnez & troublez pour crainte qu'il ne leur en arriue autant comme à moy. Les meschans estre induits & conuiez à ozer faire mal, & guerdonnez pour le mettre à execution, & aux bons & innocens ne defaillir pas seulement seureté: mais encor estre destituez de tout appuy & support, il fault donc en tel affaire auoir recours à Dieu.

POEME V.

CReateur du firmament,
Qui dés le commencement
Aßis au throsne doré,
As à vn ordre asseuré

Les choses assuietties,
Que tes deux mains ont basties,
Qui d'vn mouuement isnel,
Faiz sans fin mouuoir le ciel.
La Lune tantost entiere
Nous monstrant, lors que son frere
Qui les astres obscurcit,
Son large front esclarcit:
Puis soudain nous paroissant,
Or' obscure & or' croissant
D'vne lumiere empruntée,
Selon qu'elle est accostée
Du Soleil, & cest' estoille
Qu'au soir Venus on appelle,
En variant son chemin,
Estre Diane au matin.
Tu fais lors que la froidure
Pille des champs la verdure,
Les iours moins longs deuenir,
Et pareille Loy tenir
Aux nuicts, lors que la saison
Iaunist des champs la toison:
Et peult bien ta force aussi
Moderer le temps ainsi,
Que ce qu'Aquilon emporte,
Le doux Zephyr le rapporte,
Et l'ardant chien assaisonne.

Les bleds semez en Automne:
Rien n'est exempt de la Loy,
Ny de l'ordre mis par toy,
Tout premierement aux choses
Que tu regis & disposes,
Tu les enclos de tes mains
Dans des limites certains
Sans les rompre. Mais nous sommes,
Nous sotte race des hommes,
Seuls exempts & hors du soing
Qui nous fait tant de besoing:
Et ne veux pas moderer,
Noz faicts ny les asseurer,
Car qui fait que la fortune
Nous est si fort importune,
Et quell'a si grand pouuoir
Faisant à toute heure voir
Les bons souffrir le supplice
Qui est deu au malefice,
Que le vice est hault loué,
Et le meschant auoué,
De faire tort & iniure,
A l'innocent qui l'endure?
On desdaigne la vertu,
Et l'homme iuste est battu
Pour la faulte qu'a commise
Cestuy là qui la mesprise:

infortune, ne m'ōt pas tellemēt hebeté ni tiré hors de moi, que ie me tourmēte & me plaigne de ce que les meschans & malheureux ayent conspiré & faict entreprise contre la vertu. Bien trouuay-je estrange qu'ils ayent fourny à leur entreprise, & executé ce qu'ils vouloient. Car souhaitter du mal, cela peut proceder de nostre deffault: Mais qu'vn meschant puisse toutes les fois qu'il veut executer ses mauuaises deliberations à l'encontre de l'innocent, Dieu estant iuge & voyant ses actions, cela est hors de raison & monstrueux. Et c'est pourquoy vn certain Philosophe ne demandoit pas sans occasion : D'où venoient les maux, s'il estoit vray qu'il y eust vn Dieu; & s'il n'y en auoit point aussi, qui pouuoit estre autheur du bien. Or si les meschans, lesquels ne demandent que le sang des bons, & la ruine de tout le Senat, auoiēt occasion de me vouloir mal, & me perdre du tout pour me voir librement entreprendre la deffence des vns & la conseruation de l'autre : le Senat n'auoit point occasion de faire de mesme enuers moy, ny de me porter
mauuaise

mauuaise volonté. Il vous souuient que ie n'ay dict ny faict iamais chose qu'ainsi que vous me l'ordonniez: & tousiours assisté de vous. il vous souuiēt bien (dis-ie) comme le Roy estant à Veronne, & ayant bien grande enuie d'vne totale ruine, s'efforçoit de rendre tout le Senat coulpable de la faute que l'on imposoit à Albinius, cōme si tout le corps en eust esté consentant: que sans auoir esgard à mon dommage ny au danger qui m'en pouuoit aduenir, i'entreprins libremēt la deffence de tous. Vous sçauez bien que ce que ie dis est vray, & toutefois ie ne m'en suis iamais vanté. Pource que quand l'on manifeste ses actiōs pour en estre estimé, l'ō en est trop bien recōpensé. Et le seul souuenir de ce que i'auois faict en cela, me donnoit assez de contentement, & vous voyez ce qui en est arriué. Puis qu'au lieu d'estre guerdonné pour auoir bien faict, ie suis en peine & mal traicté pour vn faulx crime. Mais quelle plus grande meschāceté pour cognüe & auerée qu'elle ait esté, a eu les iuges si seueres & si vnis ensemble, qu'aucun d'eux n'ait peu

estre esmeu à pitié, ou par la fragilité de l'homme, ou par la nature qui est encline à mal, ou par l'incertitude & cõdition de la fortune, estãt vn chacun incertain de ce qui luy doit aduenir? Si i'auois voulu brusler les temples, & lieux sacrez : Si i'auois entreprins coupper la gorge aux prestres, & si ie m'estois efforcé de faire mourir tous les gens de bien; on ne m'auroit pourtant peu condamner ny me punir, sans premieremẽt m'auoir appellé en iugement, m'auoir oy, & à la fin conuaincu. Et toutefois absent & eslõgné de cinq cens mil, sans auoir esté oy en mes deffences : i'ay esté bãny & condamné à mort par le Senat. Moy qui auois tousiours fauorisé cest ordre là & desiré son salut. O gens vraymẽt dignes qu'aucun ne puisse cy-apres estre attainct ny conuaincu de semblable faute! la grandeur & importance de laquelle a esté biẽ cogneüe de ceux mesmes qui m'ont accusé, & pour la couurir & desguiser ont faict vne meslãge d'autres meschancetez, & ont dict vn mensonge tel : que i'auois par vne conuoitise & ambition de grandeur offencé ma

conſcience, en ſacrifiant aux demons. Mais comment euſt-il eſté poſſible de cõmettre vn tel ſacrilege en voſtre preſence? Car ie vous ay touſiours eu logée en mon eſprit, & m'auez oſté de l'entendemẽt l'affectiõ & la conuoitiſe des choſes mortelles. I'oyois touſiours ſonner à mes oreilles ceſte ſentence de Pythagoras, qui dit, à vn, & non plus. Qui ſignifie qu'il faut ſacrifier à vn ſeul Dieu, & non à pluſieurs, & n'auois point de beſoin de recercher l'aide d'eſprits ſi inutiles, & ſi vils, eſtant appuyé de vous qui m'auez eſleué & rendu ſi parfaict, que ie ſuis comme ſemblable à Dieu. Outre cela, les lieux les plus ſecrets de ma maiſon ſont teſmoins comme i'ay veſcu auec ma famille, la compagnie de tant d'honneſtes amis, & mõ beau-pere Symmachus, homme de bõne vie, & bien loüable en toutes ſes actions, me pourront bien deffendre du ſoupçon de ſi grande faute. Mais ô quelle meſchanceté! Ils ſe perſuadent, & ſoupçonnent de moy vn acte ſi meſchant & malheureux à voſtre occaſion. Pource (diſent ils) qu'eſtant bien ap-

pris en toutes vos institutions, & instruict en tous vos preceptes, ie ne doy estre ignorant de telle science. De sorte qu'il ne leur a pas suffy que la reuerence que l'on vous doit auoir ne m'aye apporté aucun proffit: Mais encor aueccques moy vous veullent ils trauailler & molester, & en m'offençant vous diffamer. & pour comble de toutes ces miseres ceste cy y est d'auantage, que les hõmes pour la plus part ne font pas iugement des choses selon leurs merites, ny selon ce que c'est; mais selon l'euenemẽt & le succés de la fortune, & estimẽt celles là seulemẽt bien faictes & auec prudence, qui reussissent heureusement. De là vient que ceux qui tombent en quelque misere & calamité, perdent tout premierement l'honneur & la reputation. Ie ne puis faire iugemẽt (qu'auec vn extreme desplaisir) de ce que l'on peult dire de moy, & quelle opiniõ l'on en peult auoir. Car chacun iuge diuersemẽt de mes actions, & me suffit de dire pour tout, que ce qui peult pl' tourmenter & affliger les miserables; c'est que l'on croit qu'ils ont faict les

fautes que l'on leur impose, & qu'ils ont bien merité le mal qu'ils endurent pour raison d'icelles. Or ie suis spolié de tous mes biens, desmis de tous mes estats, & dignitez, noté d'infamie, & trauaillé pour auoir bien faict. Ie veux veoir d'icy en auant les meschans par trouppes se resiouyr, & faire feste, & chacun d'eux fort prompt & attentif à faire mal, dresser des tromperies & faulses accusations, & les gens de bien tous estonnez & troublez pour crainte qu'il ne leur en arriue autant comme à moy. Les meschans estre induits & conuiez à ozer faire mal, & guerdonnez pour le mettre à execution, & aux bons & innocens ne defaillir pas seulement seureté: mais encor estre destituez de tout appuy & support, il fault donc en tel affaire auoir recours à Dieu.

POEME V.

CReateur du firmament,
Qui dés le commencement
Assis au throsne doré,
As à vn ordre asseuré

Les choses assuietties,
Que tes deux mains ont basties,
Qui d'vn mouuement isnel,
Faiz sans fin mouuoir le ciel.
La Lune tantost entiere
Nous monstrant, lors que son frere
Qui les astres obscurcit,
Son large front esclarcit:
Puis soudain nous paroissant,
Or' obscure & or' croissant
D'vne lumiere empruntée,
Selon qu'elle est accostée
Du Soleil, & cest' estoille
Qu'au soir Venus on appelle,
En variant son chemin,
Estre Diane au matin.
Tu fais lors que la froidure
Pille des champs la verdure,
Les iours moins longs deuenir,
Et pareille Loy tenir
Aux nuicts, lors que la saison
Iaunist des champs la toison:
Et peult bien ta force aussi
Moderer le temps ainsi,
Que ce qu'Aquilon emporte,
Le doux Zephyr le rapporte,
Et l'ardant chien assaisonne

Les bleds semez en Automne:
Rien n'est exempt de la Loy,
Ny de l'ordre mis par toy,
Tout premierement aux choses
Que tu regis & disposes,
Tu les enclos de tes mains
Dans des limites certains
Sans les rompre. Mais nous sommes,
Nous sotte race des hommes,
Seuls exempts & hors du soing
Qui nous fait tant de besoing:
Et ne veux pas moderer,
Noz faicts ny les asseurer,
Car qui fait que la fortune
Nous est si fort importune,
Et quell' a si grand pouuoir
Faisant à toute heure voir
Les bons souffrir le supplice
Qui est deu au malefice,
Que le vice est hault loué,
Et le meschant auoué,
De faire tort & iniure,
A l'innocent qui l'endure?
On desdaigne la vertu,
Et l'homme iuste est battu
Pour la faulte qu'a commise
Cestuy là qui la mesprise:

Et son inique vouloir
Ny mentir ny deceuoir,
Pariurer ny faire outrage,
Ne luy font point de dommage
Mais quand fortune s'aduise
De iouyr de sa franchise,
Et de practiquer ses droicts,
Ceux qu'à tort elle a faict Rois,
Et que l'on redoubte tant
On les void en vn instant
De grands, deuenir petis,
Et tost estre assuiettis.
O Seigneur qui que tu sois,
Qui de l'ordre de tes loix
Vas des choses asseurant
L'accord, & les moderant,
Tourne desormais tes yeux,
Et voy Seigneur ces bas lieux,
Voy nous Seigneur au danger,
Et tout prests à submerger
Dedans la mer furieuse
De la fortune ennuyeuse,
Nous hommes que tu as faict
Pour le labeur moins parfaict
D'vn si grand & bel ouurage,
Seréne Seigneur l'orage,
Gardant de pareil soucy
Les cieux & la terre aussi.

SOM. DE LA V. PROSE.

Cy-dessus Boëce se plaignant de sa condition, se douloit seulement pour les incommoditez qu'il souffroit en sa personne, sans faire estat des esmotions qui luy affaissoyent le courage. maintenant, au rebours, la Philosophie passe legerement ce qui plus affligeoit son homme, & insiste par legers & digestifs remedes à luy faire recueillir ses forces spirituelles, esgarées & distraictes par vne multitude d'affections, de douleur, courroux, tristesse, & autres induisans l'hõme à vengeance, desespoir & alienation d'esprit. Et l'operation des remedes qu'elle applique, dispose son patient à en receuoir de plus actuels & pressants.

APres que ie me fus ainsi desgorgé, & auec tant de douleur plus tost abbayé que dit ces paroles : elle auec vn visage agreable, & sans se monstrer esmeuë de mes lamentations, me dict : Quand ie vos ay veu si triste, & les yeux si chargez de larmes, i'ay bien iugé que vous estiez fort affligé, & comme hors de vous mesmes : Mais ie ne sçauois point que ce bannissement fust si loingtain, iusques à ce que par vostre

discours m'en ayez rendu certaine. & encor que vous soyez si eslongné de chez vous, vous n'en auez pas esté chassé, vous vous trompez : & si vous voulez que l'on croye que cela soit, c'est dõc vo⁹ mesmes qui vous en estes chassé. Car vn autre que vous ne l'auroit peu faire. D'autant que si vous vous souuenez en quel pays vous estes nay, vous cognoistrez qu'il n'est pas gouuerné de plusieurs, comme estoit au temps passé la republique d'Athenes : mais bien d'vn seul Roy, d'vn Seigneur, & d'vn seul Prince, qui ne prend pas plaisir de chasser ses suiets : mais bien de les conseruer, d'en auoir beaucoup, & les tenir vniz & bien d'accord ensemble. De sorte qu'estre corrigé par luy, estre guidé & conduit soubs son authorité & obeir à ses edicts & ordonnances, c'est estre fort libre, & la plus grande liberté que l'õ sçauroit desirer. Ne sçauez vous pas ceste tres-ancienne loy de nostre cité, par laquelle il est ordonné que quicõque y establit sa demeure, n'en pourra estre iamais banny ? & celuy qui est comprins dans le circuit du fossé & l'en-

ceinte des murailles, ne doit craindre d'en estre iamais chassé ny forufcy? Aussi qui se fasche d'y plus demourer ne merite plus d'y demourer. Ie n'ay point horreur ny ne suis point esmeuë de l'aspect de ce lieu. Car ie ne recherche pas tant les murailles de vostre maison, & de vostre estude, si biẽ painctes & ornées d'yuoire & de verre, ny voz beaux liures, comme le siege de vostre entendement, où autres-fois i'ay mis & logé non pas les liures, mais cela pourquoy les liures sont estimez, qui sont les belles sentences. Et veritablement vous auez dict vray pour le regard de ce que vous auez faict: mais peu au respect de tant de choses que vous auez bien faictes. Et ce que vous auez racompté de ce qui vous a esté imposé ou vray ou faux, est manifesté & cogneu d'vn chacun. Des trõperies & meschancetez de ceux qui vous ont accusé, vous auez bien faict de passer legerement par dessus: pource que le cõmũ peuple qui sçait cela, le publie assez. Vous auez aussi touché ce que le Senat a iniquemẽt decerné cõtre vous, & estes marry d'estre des-

honnoré, & de ce que vous perdez vostre reputation : & finablement vous vous estes courroucé contre fortune, vous plaignant de ce qu'elle ne donne pas recompense selon les merites. Et en la fin de vos vers choleres & desdaigneux, auez faict priere à Dieu que cest ordre qui tient & gouuerne les cieux en paix & vnion, gouuerne encor le monde. Mais pource que vous estes fort troublé, de beaucoup d'affections & de passions, & que la douleur, l'ire & l'ennuy vous affligent en diuerses faços: estant en l'estat que vous estes, on ne vous peut appliquer ny donner de forts remedes : Mais nous en vserons à ce cõmencement de quelques vns vn peu plus doux, afin que les parties qui par le moyen de vos perturbations se sont aucunement endurcies, se puissent (en les touchant) mollifier & adoucir tant qu'ils en puissent receuoir remedes plus gaillards.

POEME VI.

CEluy au sein des sillons
Qui paresseux son bled cache,
Quand ses plus ardents rayons

Phœbus sur le Cancre lasche,
Qu'il n'espere se charger
Des fruicts que Ceres retranche,
Mais qu'il esbransle la branche,
Du Chesne, s'il veut manger.
Lors que le froid Aquilon
Tond des bois la cheuelure,
Et que le dos du sillon
Est endurcy de froidure,
D'odorer ne pensez pas
L'œillet fleury ny la rose
Ou quelqu'autre fleur esclose,
Car la saison n'en est pas.
Ne pense par ton labeur
Que la grappe au cep meurisse
Au printemps gay de verdeur;
C'est assez qu'elle fleurisse:
Car Bacchus peinct les raisins
Tant seulement en Automne:
L'autre saison n'est pas bonne
Pour pressurer les bons vins.
Dieu a le temps ordonné
Aux especes pour produire,
Et de bornes terminé
L'effect qu'on ne peut destruire.
Si de l'ordonné chemin
Les choses vont separées,

Ou qu'elles soient esgarées,
Bonne n'est iamais la fin.

SOM. DE LA VI. PROSE.

C'est vne recherche de la cause radicale de la maladie de Boëce, par certaines demandes. La 1. demande est touchant le gouuernement du monde, pource que Boëce sembloit aucunemẽt douter de la prouidence de Dieu. La 2. touchãt les circõstances du gouuernemẽt, & de la fin de toutes choses: enseignant que le commencement & la fin s'en trouuent en vn mesme. & que qui conoist Dieu pour commencement des choses, ne peut ignorer qu'il en est aussi la fin. La 3. est touchant la conoissance de la nature humaine, en laquelle Boëce pechoit, se disant estre seulement animal raisonnable & mortel. or l'ame ne conoissant point sa condition, franchit aisément les bornes de raison, & s'arreste à regreter la perte de ses biens, honneurs & autres accessoires. Mais quand par le moyen d'vne saincte Philosophie elle reconoist ce principe, Que rien ne se fait sans la prouidence de Dieu; il y a bonne esperance de salut & guerison. tout ainsi qu'en vne maladie corporelle, tãdis que le cœur a quelque vigueur, par l'aide de bonnes receptes les autres membres peuuent recouurer santé.

PREMIEREMENT donc, me permettrez vous pas que ie vo⁹ face certaines demandes, par le moyen desquelles ie puisse entendre & toucher l'estat & la disposition de vostre esprit, afin que ie puisse mieux conoistre quels remedes seront plus propres pour vostre guarison? Demandez ce qu'il vous plaira (luy dis-ie) ie suis pour vous respondre. Lors elle me fit vne telle question: Pensez vous (dit-elle) que ce monde se regisse temerairement & à l'aduenture; ou si vous croyez qu'il soit gouuerné par quelque ordre & raison? Ie ne croiray iamais (dis-ie) que chose si certaine & asseurée, se puisse temerairement ny fortuitement mouuoir. Mais ie sçay que Dieu qui en est le createur, preside à son ouurage, & le regit & gouuerne, & iamais iour ne me destournera de la creance d'vne opinion si veritable. Il est comme vous dites (respondit-elle) & l'auez n'agueres ainsi chanté en vos vers, & en iceux vous vous lamentiez d'auantage, que les hommes seuls fussent exempts & priuez du soing de la sollicitude de Dieu, & vous ne vous

plaignez point de cela en toutes les autres choses. Ie ne puis assez m'esmerueiller qu'aiãt vne si saincte & salutaire opinion, vous soyez malade. Mais regardõs vn peu de plus pres, & recherchons plus auant: car i'estime qu'il y a quelque chose à dire. Mais respondez moy à ce que ie vous demanderay. Puis que vous ne doubtez point que le mõde ne soit regi & gouuerné de Dieu, auec quel tymon & gouuernail pensez vous qu'il le regisse & gouuerne? Il seroit mal-aisé que ie vous peusse respondre (dis-ie) car ie ne vous entends pas. Ah ha (dict-elle) ie me doubtois bien qu'il vous defailloit quelque chose, & que par là cõme par vne ouuerture ou vne ruine en vn fort, la maladie des passions & perturbations s'est coulée en vostre ame. Mais dictes moy ie vous prie, vous souuenez vous à quelle fin sont toutes choses, & à quoy tend l'ordre de la nature? Ia l'ay autresfois ouy dire (di-ie) mais l'ennuy & la fascherie m'ont tellement hebeté, que i'en ay perdu la memoire. Lors elle me dict: Vous sçauez pour le moins d'où viennent & proce-

dent toutes choses. Ie le sçay (dis-ie) & vous ay desia faict entẽdre qu'elles procedoiẽt de Dieu. Et comme est-il possible (dict-elle) que sçachant le principe des choses, vous ne sçachiez point à quelle fin elles sont faictes? Mais c'est la coustume des esmotions & perturbations, lesquelles peuuent bien & ont assez de force pour esbranler vn esprit de son lieu : mais non pas de l'en arracher du tout. Ie voudrois bien que vous me respondissiez encor à cecy, vous souuenez vous d'estre homme? Pourquoy voulez vous (dis-ie) que ie ne m'en souuienne point? Vous me sçaurez dõc bien dire (dict-elle) quelle chose est l'homme. Me demandez vous (dis-ie alors) si ie sçay que ie suis animal raisonnable mortel? Ie sçay bien cela, & confesse estre tel. & elle me demanda: Ne pensez vous point estre autre chose? Non, dis-ie. voicy (dict-elle) vne autre occasion de vostre mal tres-importante : Vous auez oublié quel vous estes, d'où i'ay descouuert & plainemẽt trouué quelle est vostre infirmité, & le moyen de vous donner guarison. Car

pource que vous vous estes oublié vous mesmes, vous estes marry & fasché d'auoir esté banny & dechassé de tous vos biens: & ne sçauoir point qui vous estes, & à quelle fin sont faictes toutes choses, fait que vous estimez beaucoup, & tres-heureux les hommes meschans & de peu. Et ne vous resouuenir point quel est le tymon & gouuernail du mõde, est occasion que vous croyez que ces vicissitudes & variables chãgemens de fortune, flottent & vaguẽt à l'aduenture sans que quelqu'vn les regisse ou gouuerne: & toutes ces choses sont assez suffisantes & peuuent bien ne vous faire pas seulement malade, mais vous perdre du tout. Or remercions l'autheur souuerain de santé, que la nature ne vous a encor point du tout abandõné. Nous auõs dequoy vous faire de bõs remedes, desquels vous vous trouuerez bien, & vous profiteront beaucoup. Puis que vous croyez, comme il est vray, que ce monde n'est point gouuerné ny cõduit fortuitement ou par sort: mais bien par raison & par la prouidence de Dieu.

N'ayez donc plus de peur. car auec ceste petite estincelle on vous allumera facilement toute la chaleur naturelle. Mais pource qu'il n'est pas encor temps d'vser de forts remedes, & que la nature de l'entẽdemẽt humain est veritablemẽt de telle sorte, qu'il ne se despouille iamais des vraies opiniõs, qu'il ne se saisisse tout soudain des faulses & mauuaises, dont naist ceste obscurité qui l'offusque & retient en tenebres : ie m'estudiray tout premieremẽt de subtiliser & amoindrir cest esblouissemẽt, auec quelques remedes doulx & legers : afin que quand les tenebres seront dehors, vous puissiez mieux recognoistre la splendeur de la vraye lumiere.

POEME VII.

Qvand les astres sont couuers
Dessous la poix d'vne nuë,
Lon ne peult pas à trauers
Voir leur clarté respanduë.
Et si la rage du vent
En sillons l'onde renuerse,

Comme verre auparauant
Qui luisoit de couleur perse,
Soudain elle s'espaissit,
Et de la fange meslée
Sa clarté nous obscurcit
Estant esmeuë & troublée.
Le torrent qui court leger
D'vne libre & roide course
Du hault au bas d'vn rocher
D'où il desbonde sa course,
Est en son cours empesché,
Et la cheute est arrestée
Quand son conduit est bouché
Par vne roche esclatée.
Et toy si tu veux ainsi
La verité bien cognoistre,
Et le droict chemin aussi
Qui au ciel te pourra mettre,
Chasse la crainte & la peur,
Aux voluptez ne t'abuze,
Ne sois vaincu de douleur,
Et que l'espoir ne t'amuse.
L'esprit est voilé de nuit
Et genné de seruitude
Quand de ces choses il suit
Le ioug pesant & trop rude.

Fin du premier Liure.

LA CONSOLATION DE PHILOSOPHIE.

PAR SEVERIN BOECE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE DE LA I. PROSE.

Apres que la Philosophie a descouuert les causes efficientes de l'infirmité de Boëce, elle procede à la guerison alleguant pour premier chef de cōsolation de la nature & qualitez de fortune, qui au milieu de son inconstance maintient plus fermement sa constance, & ne se roidit iamais en vn mesme estat. puis incite le Sage à courageusement combatre les faulx appasts d'icelle, qui sous vn masque de blandissemens de peu de duree, detraquent la raison de son siege, laquelle par doux medicamens & raisons prises du sens commun des hommes, est en fin persuadée de se fermer à l'encontre de tels assauts. Laquelle persuasion la rend capable de plus solide traitement, & de sauourer de plus viues raisons, enseignans quel est le souuerain bien, en quoy il consiste, le moyen d'y paruenir, l'impuissance des meschans, la puissance & fermeté des bons : qu'il

ne faut tenir exquis ne precieux ce qui n'eſt permanent, & qui par ſa retraite ne laiſſe que faſcherie.

Prose I.

APres ces choſes elle demeura quelque tẽps ſans mot dire: puis quand elle penſa m'auoir rendu plus attentif par ſon modeſte ſilence, elle recommença à parler en ceſte ſorte. Si i'ay bien remarqué l'habitude & toutes les cauſes de voſtre maladie, vous vous conſommez & vous trauaillez pour le grand deſir & affection, que vous auez de r'entrer en voſtre premiere fortune. Et rien autre choſe n'a peu immuer ny changer la diſpoſition de voſtre eſprit, (comme vous penſez) ſinon voſtre condition, qui s'eſt ſi ſoudainement changée. Ie ſçay bien toutes les mignardiſes & tromperies de ce monſtre, & comme il s'accoſte familierement, & ſçait careſſer ceulx qu'il veult abuſer : puis lors qu'ils y penſent le moins, il les quicte là, & les

abandonne trauaillez & affligez d'vn ennuy & fascherie insupportable. Mais si vous voulez vous souuenir quelle est sa nature, sa coustume, & les benefices que l'ō en peut receuoir, vous cognoistrez manifestemēt que vous n'auez iamais ny possedé en elle, ny faict perte de chose qui vaille. Ie ne pense point qu'il soit besoing de me trauailler d'auātage, pour vous remettre ces choses en la memoire. D'autant que vous mesmes quād vous l'auiez plus prospere & fauorable, estiez bien coustumier de l'attaquer & picquer de braues paroles, la poursuyuant auec ces beaux propos, que vous auez apprins de nous. Mais il n'aduient iamais vn si soudain changement sans quelque perturbation d'esprit. De là est aduenu que vous vous estes vn peu eslongné de vostre repos accoustumé. Or il est temps que vous preniez quelque chose aisée & plaisante, laquelle penetrant au dedans prepare le chemin & la voye à plus forts bruuages. Que la douce persuasion de rhetorique s'approche donc, qui lors seulement marche droict, quand elle ne s'esloigne point de nos

institutions. Et auec elle vienne encor chanter d'vn ton tantost plus leger, & tantost plus graue, la Musique nourrie & esleuée à nostre suitte. Qu'y a il dõc (ô hõme) qui vous à peu si fort attrister, & plonger en tant de pleurs & ennuis? Ie croy que vous auez peu voir quelque chose inusitée & toute nouuelle: si vous auez opinion que la fortune se soit enuers vous changée, vous vous abusez, telles sont ses façons de faire & telle est sa nature. Et plustost en variant a elle maintenu sa constance, estant chose propre à elle de ne demeurer iamais vne. elle estoit inconstante quand elle vous caressoit & mignardoit auec ses allechemens d'vne non vraye felicité. Mais vous auez à ceste heure bien descouuert, quel est le visage douteux & variable de ceste aueugle deesse, qui se tient aux autres encor cachée, mais à vous assez congneuë & manifeste, si vous l'approuuez, & qu'elle vous plaise, receuez ses façons & ses mœurs, & en vsez. Mais aussi si vous la desdaignez, & auez en horreur son infidelité & sa trahison, reiettez la, & ne faictes compte

pte de celle, qui en se ioüant apporte tant de dommage. Si elle vous est à ceste heure occasion d'ennuy, & de fascherie, elle vous a deu encor estre matiere de repos & de plaisir. Vous auez esté delaissé de celle, de laquelle aucun ne se peult tenir asseuré de n'estre point abandonné. Faictes vous si grand cas de la felicité qui s'en doit fuir quelquefois? & tenez vous la fortune si chere, de laquelle vous ne pouuez vous asseurer, qu'elle soit pour tousiours demeurer auecques vous, & qui en vous quittant vous doit laisser miserable & infortuné? Or si on ne la peut retenir quand on veult, & si fuyant de nous elle nous laisse disgraciez: Que veult demonstrer autre chose son inconstance, sinon que bien tost nous deuons estre miserables & malheureux? Car il ne fault pas seulement s'arrester à ce qui est deuant noz yeux. l'homme sage preuoid & mesure la fin des choses. Cognoistre la fortune muable en vne sorte & en l'autre, fait que nous ne deuons ny craindre ses menaces, ny desirer ses caresses & mignardises. Il est force que

ayant vne fois soubs-mis vostre col au ioug de la fortune, que vous supportiez & ayez agreable tout ce qu'elle a en son aire. Si vous vouliez donner loy à celle que vous auriez volontairement esleuë pour dame & maistresse, de ne bouger ou partir que quand il vous plairoit; ne penseriez vous pas luy faire tort? Et ne voulant supporter auec patience le sort, qui ne peut estre autre, ne l'aigrissez vo⁹ pas d'auãtage, & ne le vous rendez vous pas plus difficile à endurer? Si vo⁹ auiez mis les voiles au vẽt, vo⁹ iriez nõ pas où vous voudriez, mais où le vent vous poulseroit. Si vo⁹ auiez semé aux chãps, vous compenseriez les annees fertiles auec les steriles. Vous vous estes soubs-mis à la fortune pour estre gouuerné d'elle; il fault donc que vous obeïssiez aux loix & coustumes de vostre maistresse. C'est en vain que vous vous efforcez de vouloir arrester l'impetuosité de sa rouë, qui tourne sans cesse. O homme hebeté & fol plus que nul autre, si elle demeuroit ferme & arrestée, elle ne seroit plus fortune.

POEME I.

QVand son orgueilleuse main
Qui varie toute chose,
Remeuë l'ordre incertain,
Autrement qu'on ne propose,
Elle ressemble la mer
Bouillant de flots & d'orage,
Qui or' voir, or' abysmer
Fait les champs de son riuage.
Car de ceux qui estoient Roys
N'agueres craints en la terre,
Soudainement soubs ses loix
Les sceptres d'or elle atterre.
Et celuy par son malheur
Qui le vulgaire mesprise,
Se void bien tost en honneur
Quand son œil le fauorise.
Elle desdaigne les pleurs,
Et tient l'oreille fermée
A ceux qui de leurs douleurs
Luy ont la plainte entasmée.
Elle iouë ainsi ses ieux,
Ainsi fait voir sa puissance.
Et puis se mocque de ceux

A qui elle fait nuisance:
Et lors fait de son pouuoir
Preuue plus grande & plus seure,
Quand quelqu'vn elle fait voir
Grand & petit en vne heure.

SOMMAIRE DE LA II. PROSE.

C'est vne prosopopœe de Fortune auec Boëce : de laquelle (si la distribution & dispense des honneurs & commoditez mondaines est sienne) l'homme n'a sujet de se plaindre, quand elle vient à reserrer la main & retirer son affluence. attendu qu'elle a droict de redemander & reprendre ce dont elle auoit seulement donné l'vsufruict. ainsi que le Ciel ne nous fait point d'iniure, si nous ayant descouuert vn beau iour, il vient aprés à le voiler des tenebres de la nuict. En suyte, par autres similitudes Fortune tesmoigne qu'il n'y a rien de ferme ny de stable en elle, qu'au contraire sa force & maintien ne consiste qu'en inconstance, se iouant à hausser & baisser les estats des hommes, peslemeslant les biens parmy les maulx, & ne versant iamais des vns sans les contrequarrer des autres.

PROSE II.

IE voudrois bien discourir auecques vous en la personne de fortune, adui-

ſez doncques ſi elle vous feroit demandes iuſtes & raiſonnables, ſi elle vous diſoit: Pourquoy m'accuſez vous ô hõme ? pourquoy vous plaignez vous de moy ainſi à tous propos ? Quelle iniure vous ay-ie faite, & quels biens vous ay-ie oſtez, qui fuſſent voſtres ? Prenez tel iuge qu'il vous plaira,& diſputons à qui doit appartenir la diſpoſition des biens, & des dignitez, & ſi vous me pouuez mõſtrer que cela ſoit propre d'vn homme mortel, ie vous accorderay, que ce que vous redemandez à ceſte heure, a eſté quelquefois voſtre. Quand vous eſtes ſorty du ventre de voſtre mere, ie vous ay receu tout nud,neceſſiteux , & ayãt beſoin de toutes ces choſes:ie vous ay aidé & ſecouru de mes facultez & richeſſes, & ay touſiours eſté (qui eſt occaſion que vous ne me pouuez à ceſte heure ſouffrir) prompte & deliberée à vous fauoriſer. ie vous ay eſleué trop delicatement, & touſiours eſté treſliberale en voſtre endroit, & ne vous ay rien eſpargné de tout ce qui eſtoit en ma puiſſance. A ceſte heure il me prend enuie de reſerrer la main & la retirer: vous

me deuez remercier,cõme celuy quis'est aydé & seruy du mié: & ne pouuez plus vous plaindre comme si vous auiez perdu le vostre. Pourquoy plorez vous donc? Ie ne vous ay fait aucun effort ny violéce.les richesses,les honneurs,&telles choses semblables, sont en ma puissáce: estans mes seruantes, elles me reconoissent pour dame. Et pourtant elles viennent auecques moy; & quand ie parts d'vn lieu,elles me suyuét. I'oserois bien vous affermer, que si ce que vous plaignez d'auoir perdu,eust esté vostre, vous ne l'eussiez iamais perdu. Vous semble-il iuste & raisonnable que moy seule doiue estre empeschée d'vser de mes droicts? Il est permis au ciel de faire & monstrer de beaux iours, & puis les cacher & couurir des tenebres de la nuict. Il peut bien encor tantost honorer la terre de fruicts, & la couronner de fleurs, tantost la troubler & confondre de gelees & de pluies.c'est le propre de la mer de se monstrer ores bonace, pour deceuoir; & ores se monstrer horrible & espouuentable de flots & vagues tempestueuses. Et

l'insatiable conuoitise des hommes me vouldra assubiettir & lier à la constance, & me faire ferme & stable contre mon naturel? C'est ma force, c'est ma puissance, c'est le ieu que ie sçay ioër. ie fais sans cesse tourner vne rouë: & mon plaisir est de voir les choses haultes abbaissées, & les basses esleuées. si ce ieu vous plaist, montez: mais auec tel party, que quand l'ordre du ieu le requerra, vous ne serez point marry de descendre, & ne penserez point que lon vous face tort ou iniure. Serez vous seul qui ne conoistrez point ma nature? Ne sçauez vous pas que Crœsus Roy de Lydie, vn peu auparauant espouuentable à Cyrus, est tout soudain miserablement prins de luy & ietté au feu, ayant seulement esté preserué de mort par la pluie du ciel? Ne vous souuenez vous pas que Paulus Æmylius Consul, plora & receut si grand ennuy & fascherie des miseres & infortunes du Roy de Perse, qu'il auoit vaincu & faict son prisonnier? Que lamentent & crient autre chose les tragedies, sinon que la fortune sans

discretiõ, & d'vn subit & desreiglé chãgement renuerse s'en dessus dessous les Royaumes les plus heureux? N'auez vous pas apprins quand vous estiez ieune, que sur le sueil de la porte de Iupiter, il y a deux tonneaux, l'vn plein de biens, & l'autre de maux: & que iamais il ne respand de l'vn sur l'autre, qu'il n'y mesle & verse aussi de l'autre? Que diriez vous, si vons auiez eu meilleure part & plus en celuy des biens? Et puis ie ne me suis pas encor du tout eslõgnée de vous, & ceste mienne inconstance & non asseurée nature, vous doit donner occasiõ de mieux esperer. Mais afin que vous ne vous trauailliez point d'auantage, & que vous ne perdiez le sens, ayant à viure en vn royaume commun à tous les hommes, viuez selon vos droicts, & vsez de vostre propre raison: Cõsiderãt que,

POEME II.

Bien que l'aueugle Deesse
Pleuue des biens à largesse,
Et sans se lasser la main,
Qu'auec le bout tousiours plain

De sa corne qui est grande,
Prodiguement elle espande
Autant de biens & de fruict
Qu'on void d'astres à minuict,
Ou que de sablon assemble,
La mer courroucée ensemble.
Celuy qui en auroit tant,
Ne seroit content pourtant,
Et voulant plus outre attaindre,
Ne cesseroit de se plaindre.
Combien que Dieu ait des cieux
Liberal payé les vœux
De ceux qui venir desirent
A l'honneur où ils aspirent,
Iamais on n'est riche assez,
Et les tresors amassez
A peu de valeur on prise.
Car l'ardente conuoitise
Le bien acquis engloutit,
Et en ouure l'appetit,
Qui en deuient plus auide.
Donc auecques quelle bride
Tiendroit-on bien arresté
Ce desir precipité,
Veu que celuy qui est riche,
Brusle encor & deuient chiche,
Et craint pauure deuenir?

Il faut donc pour vray tenir,
Que sa faim insatiable
Rend sa vie miserable,
Puis qu'entre les biens qu'il voit
Pauure tousiours il se croit.

SOM. DE LA III. PROSE.

La Philosophie redargue l'iniquité des complaintes de Boëce: puis fait vn narré des biens & prosperitez, desquelles iouissant il s'estimoit heureux, ne considerant pas que les biẽs de fortune, transitoires & perissables, ne contiennent rien qui puisse meriter tiltre de felicité: attendu qu'és choses de ce monde, ne se trouue aucune stabilité. ce qu'elle prouue; d'autant que rien n'est engendré, qui ne soit corruptible & caduque. Ioint que l'homme mesme, duquel vn bien petit de temps peut dissoudre la nature, par la separation du corps & de l'ame, ne trouue rien de constant en soy. à plus forte raison, les accessoires accompagnans son estre mortel, ne le peuuent rendre heureux. si qu'il n'importe, que la fortune fuyant abandõne l'homme; ou que l'hõme mourant la delaisse. car quoy que ce soit, elle se monstre tousiours inconstante & tromperesse.

SI donc la fortune vous tenoit ce langage, vous demeureriez muet, & n'auriez pour certain que luy respondre. Pourriez vous alleguer quelque chose auec raison pour la defence de vostre droict? dictes le. Vous auez liberté de parler. Lors ie luy diz. Tout ce que vous auez dict semble beau, pource qu'il est orné de la douceur des persuasions de rhetorique, & de l'agreable harmonie de musique: Mais il ne delecte & ne plaist que tant que l'on l'oit, & que l'on l'entend, & les miserables affligez sentent leur mal plus auant. & pourtant quand on cesse d'entendre & d'oyr ces choses, l'ennuy & la fascherie qu'ils ont enracinée au dedans, trouble plus fort & agraue l'ame. Il est vray (dit-elle) aussi ne sont-ce pas encor icy les remedes de vostre mal, mais bie͂ petits preparatifs & fomentations pour adoulcir aucunement la force & l'opiniastreté de la douleur. Puis quand il sera temps, ie vous donneray des remedes qui penetreront plus auant, & à fin que vous ne vous persuadiez d'estre miserable hors de propos, dites moy

ie vous prie, auez vous oublié quelle estoit vostre prosperité, & le moyen cõme vous l'auez obtenuë ? Ie ne veux point parler, qu'apres la mort de vos parens estant demeuré orphelin, vous auez esté nourry & esleué par personnes d'authorité, & puis esleu & choisi pour estre allié auec les principaux de la ville. Vous sçauez que l'on doit estimer d'auantage & faire plus de compte de ces belles alliances, que de parenté que l'on puisse auoir. Et ceux à qui vo⁹ auez esté allié vous ont aimé d'auantage, & tenu plus cher que leurs propres parens. Qui ne vous estimeroit tresheureux & bien fortuné, estant allié auec personnes si illustres, & de si grand credit & authorité: ayant espousé vne femme chaste & pudique, qui vous a faict de si beaux enfans, & tant bien nez ? Ie ne veux point vous resouuenir des dignitez & magistrats, que vous estant encor fort ieune auez obtenus, & qui vous ont esté decernez. car ce sont choses trop communes, bien que des plus vieux en ayent esté refusez. Mais ie veux bien

venir au comble de voſtre felicité, où aucun autre n'a iamais peu arriuer. car s'il y a quelque fruict que l'on puiſſe tirer des choſes mortelles, qui merite d'eſtre compté pour heur, quelle quantité de maux pour grande qu'elle puiſſe eſtre, pourra iamais vous arriuer, qui ait pouuoir de vous arracher de la memoire ceſte heureuſe iournee, en laquelle vous veiſtes tirer de voſtre maiſon, du conſentement & par tant de gens de bien Senateurs, deux de vos enfans Conſuls, auec l'applaudiſſemẽt & reſiouiſſance de tout le peuple? Et lors qu'eulx preſens en plain Senat, ſceuſtes ſi bien dire & diſcourir des loüanges du Roy, que vous en rapportaſtes beaucoup d'honneur, & la reputation d'eſtre autant homme de bon entendement, comme excellent Orateur? Et quand encor au theatre aſſis au milieu des deux Cõſuls vos enfans, vous peuſtes raſſaſier & contenter l'eſperance & l'attente du peuple d'vn preſent de triomphe, ie penſe qu'auec vos paroles vous ayez charmé la fortune, ayant bien ſceu lors que plus elle vous careſſoit & fauoriſoit de ſes delices, luy tirer vn pre-

ſent que iamais auparauant homme priué n'auoit peu obtenir d'elle. Voulez vous donc venir à compte auec elle? Ceste-cy eſt la premiere fois qu'elle vous a regardé detrauers, & d'vn œil deſpité, & ſi vous voulez exactement conſiderer la ioye & contentement, auec l'ennuy & le deſplaiſir que vous auez receu, encor ne pourrez vous nier que vous ne ſoyez heureux: & ſi vous pẽſez ne l'eſtre point, pource que les choſes pour leſquelles vous vous eſtimiez tel vous ont abandõné, vous ne pouuez à ceſte heure pour ceſte meſme occaſion vous reputer miſerable, d'autant que cela que vous penſez qui vous face tel, vous laiſſera auſſi quelquefois. Et quoy? ne faites vous que d'entrer à ceſte heure ſi inopinément au theatre de ceſte vie, que vous croyez qu'il y ait quelque conſtance & fermeté aux choſes humaines? veu qu'vn bien petit moment de temps deffaict & diſſoult l'homme meſmes, & encor que l'on ne doiue auoir foy aux choſes de fortune, & que l'on ne s'en puiſſe aſſeurer, ſi eſt-ce que quand bien cela ſeroit, que le dernier iour de la vie de l'hõme ſeroit touſ-

iours comme la mort de fortune, & la fin de vostre felicité, si iusques alors elle ne vous auoit point abandonné, & que elle eust tousiours demeuré auecques vous. Que trouuez vous donc à dire, ou que vous la laissiez en mourant, ou que en vous fuyant elle vous abandonne?

Poeme III.

Vßi tost que le Soleil
Au char ses cheuaux attelle,
Commençant à son resueil
Sa course continuelle,
Les astres vestus de feu,
Qui font la nuict leur carriere,
S'obscurcissent peu à peu,
Et cedent à sa lumiere.
Quand Zephyre a reuerdy
Des bois la fueille nouuelle,
Le vent bruslé de midy
Plombé de rage cruelle,
Souffle vn feu de son gosier,
Qui les verds rameaux despouille,
Et de l'espineux rosier
La belle fleur il enrouille.
Souuent de la mer void lon

L'onde calme & gracieuse,
Puis au courroux d'Aquilon
Tost deuenir furieuse.
Puis que si peu l'Vniuers
En vn estat continue,
Mais en changemens diuers
Soudainement se remue:
Si tu veux asseure toy
Aux biens que donne fortune,
Mais par immuable loy,
Rien n'est ferme sous la Lune.

SOMMAIRE DE LA PROSE IIII.

Boëce se resouuenant de son miserable estat present, ne peut oublier le passé. & de faict c'est vne souuenance qui cuit & trauerse infiniment l'esprit. Mais la Philosophie luy remõstre par vne comparaison des prerogatiues qui luy sont encores entieres, auec celles qu'il a perdues, qu'il ne se peut dire miserable, puisque la vraye felicité ne peut consister és choses fortuites, qui manquent des vrayes conditiõs qui peuuent qualifier vn estat heureux. Puis enseigne que tel estat ne se trouue point en ce siecle, que plus l'homme y est heureux, plus aisément vne legere aduersité l'atterre : que par consequent, toute beatitude fortuite n'est que amertume & pleine de miseres. & que puisque nostre ame est immortelle, nous deuons aspi-

ter à vn autre bien ſouuerain,ſtable & permanent à iamais.

PROSE III.

TOVT ce que vous auez dit(diſ-ie alors)ô nourrice de toutes les vertus, eſt bien veritable, & ne puis nier que le cours de ma proſperité n'ait eſté treſſoudain. Mais entre toutes les trauerſes de fortune,il n'y a rien qui puiſſe trauailler d'auantage,ny plus me faire douloir que le ſouuenir d'auoir eſté autresfois plus heureux & mieux fortuné: Si (dict-elle) vous croyez & tenez pour veritable ceſte opinion, qui eſt faulſe pourtant, & que pour ceſte occaſion vous ſouffriez peine, vous n'en pouuez auec raiſon attribuer la faute aux choſes. Mais ſi ce vain & freſle nom de felicité vous peut eſmouuoir,ie vous prie voyons enſemble de combien & de quels grands biens,vous auez eu la fruition & iouiſſance. Si dõc ce que vous auez touſiours tenu le plus cher & le plus precieux entre toutes vos fortunes plus fortunées, vous eſt diuinement conſerué entier & inuiolablement gardé:pouuez vous auec

raiſon ayant encor tout le meilleur, vous plaindre & lamenter de vos calamitez & miſeres? N'auez vous pas encor voſtre beau-pere Symmachus, homme de ſi bonne vie, tant accomply & ſi ſage & vertueux, qu'il eſt reputé la gloire & l'ornement de tous les hommes de noſtre temps? s'il eſtoit en peine, quelle choſe ne feriez vous point pour l'en tirer? Ce ſage perſonnage oublie à ceſte heure, & laiſſe là toutes ſes affaires pour ſoliciter les voſtres, & y donner quelque remede. Ne l'ayant point, s'il eſtoit poſſible de l'auoir, n'abandonneriez vous pas voſtre vie? Voſtre femme ſi vertueuſe & tant recommandee pour ſa pudicité & modeſtie, en laquelle reluiſent autant qu'il eſt poſſible les vertus du pere, ne vous eſt elle pas conſeruée? Ie confeſſeray bien que voſtre felicité peut veritablement diminuer, la voyant ſi ennuyée de viure, & s'affoibliſſant de iour en iour pour les larmes qu'elle iette, & la douleur qu'elle reçoit de voſtre miſere, & toutesfois elle s'efforce de retenir encor, & reſeruer l'eſprit, pour voſtre reſpect, & afin de vous ſeruir. Que diray-je de ces deux

Consuls vos enfans? Ausquels tant qu'il est possible en l'aage où ils sont, reluisent les vertus, aussi bien de leur pere cõme de leur ayeul. Puis donc que le plus grand soin qu'ayent les hommes, c'est de se conseruer la vie, ô que vous estes heureux (si vous le sçauez bien conoistre) vous estans ces choses demeurees que l'on tient plus cheres que la vie mesme! Essuyez donc desormais ces larmes. car fortune ne vous est pas en tout contraire, & la tempeste & l'orage ne sont pas si grands, qu'ils ayent peu arracher les ancres qui tiennent encor assez, pour vous donner à ceste heure quelque consolation, & vous faire esperer quelque chose de bon à l'aduenir. Ie prie Dieu (dis ie) qu'elles puissent tousiours tenir ainsi fermes, car tant que cela sera, aille le reste comme il pourra, nous nous efforcerons de voguer. Mais vous pouuez bien iuger pourtant, combien ma reputation est diminuée, & si mon honneur n'est pas en hazard. Ah, ah, (dit elle) pour le moins auons nous auancé quelque chose, puisque vous ne desesperez du tout de vostre condition.

Mais ie ne puis pas souffrir vos importunes & fascheuses lamentations. vous vous plaignez & tourmentez si estrangement de ce qu'il manque quelque chose à vostre felicité, & qui est celuy si parfaictement heureux qu'il n'ait debat en quelque sorte, auec la qualité de sa condition & de son sort? sçachez que la fruition des biens de ce monde est angoisseuse, & miserable. car ou on ne l'a pas toute, ou on ne l'a paspour tousiours. il s'en trouue quelqu'vn qui a grãd reuenu & est riche; mais il a honte d'estre issu de bas lieu: vn autre est assez remarqué pour sa noblesse: qui est si necessiteux qu'il auroit plus agreable de viure inconeu. Il s'en trouue à qui l'vn & l'autre ne default point, qui se desplaist du celibat & de viure hors mariage: vn autre content d'auoir pris femme s'attriste de n'auoir point d'enfans, & de laisser la iouyssance de ses biens à des heritiers estrangers. Il y en a encor quelqu'vn qui est biẽ aise d'auoir lignée, mais il est marry de quelque defaut qui s'y trouuerra. Brief il est mal-aisé que lon puisse estre d'accord en tout, auecq' la condition de

sa fortune : car il n'y a celuy qui n'ait quelque default, lequel toutesfois il ne pense point auoir iusques à ce qu'il l'ait esprouué : & puis s'ẽ estãt apperceu, il en a horreur. Et d'auantage ceux là qui ont toutes leurs aises, sont si sensibles & ont le sens si subtil, que si toutes choses ne leur reussissent à souhait, & comme ils desirent à poinct nõmé, n'estans accoustumez que rien leur defaille, sont abbatus & terracez pour le moindre accident qui leur peut arriuer : tant il faut peu de chose pour oster la perfection de la beatitude, à ceux qui se pensent les plus heureux, & mieux fortunez en ce monde. Et cõbien pẽsez vous qu'il y en a qui s'estimeroiẽt heureux & estre arriuez au ciel, s'il leur estoit escheu la moindre partie de ce qui vo⁹ reste encor de vostre fortune? Ce mesme lieu que vous appellez Exil, est le pays de ceux là qui y habitent, & n'y a rien de miserable sinon ce que lon croid estre tel. Comme aussi toute condition est heureuse, & toute fortune bõne à qui la sçait porter auec patience & se resouldre de l'ẽdurer. Qui est celuy tant heureux qu'il voudra, quãd il se sera

vne fois rengé à impatience, qui n'ait enuie de changer d'estat? O de combien d'amertumes est meslé ce peu de douceur, que l'on peut recueillir de l'humaine beatitude! Car bien qu'elle se monstre fauorable à qui en a la iouissance, si ne la peut il retenir, ny garder de partir lors qu'elle le veut laisser. Il est donc fort apparent, combien est miserable la beatitude des choses mortelles, qui ne peut ny demeurer tousiours auec ceux qui reçoiuent tout pour bien, ny donner parfaict contentement aux affligez. Pourquoy donc, ô miserables mortels cherchez vous au loing la felicité que vous auez dedans vous-mesmes? l'erreur & l'ignorance vous trouble bien & vous cõfond. Mais ie vous veux monstrer en peu de paroles le sommaire de toute felicité. Dites moy ie vous prie, y a-il quelque chose qui vous soit plus chere que vous mesmes? Vous me respondrez que non. vous ayans dõc vous mesmes, vous posséderez la chose que vous ne voudriez iamais perdre, & que la fortune ne vous pourroit oster. & afin que vous cognoiſ-

ſiez que la beatitude, ne conſiſte point aux choſes fortuites, conſiderez cecy, ſi la beatitude eſt le ſouuerain bien de la nature capable de raiſon. Ce qui ſe peut oſter à ceſte nature là n'eſt pas le ſouuerain biẽ, parce que ce qui ne ſe peut oſter eſt plus excellent & plus digne, que ce qui ſe peut oſter. Il eſt donc tout certain que l'inſtabilité de la fortune ne peut aſpirer à comprendre ou receuoir la beatitude, & oultre celuy qui eſt porté de ceſte caduque felicité, ou il ſçait qu'elle eſt variable, ou il en eſt ignorant. s'il ne le ſçait, quelle fortune luy peut eſtre heureuſe en ſon aueugle ignorance? s'il en eſt aſſeuré auſſi, il eſt force qu'il craigne de perdre ce qu'il ne doute point qui ne ſe puiſſe perdre. Et la continuelle crainte ne le laiſſe point eſtre heureux. Mais à l'auenture pẽſera il qu'il ne faudra point ſe ſoucier de l'auoir perduë: ce ſera donc vn bien freſle & petit bien, puis que l'on ſe ſoucie ſi peu de la perte d'iceluy. Et d'auantage, outre que vous ſçauez de vous-meſmes, vous auez encor pluſieurs raiſons & demonſtrations, qui vous font croire que l'ame eſt immortelle. Or eſtãt

certain que la fortuite felicité prend fin par la mort du corps, vous ne pouuez donc douter que si on reçoit d'elle quelque beatitude, que tout le genre humain par la mort ne tombe en misere. Mais si nous sçauons bien que plusieurs ont cerché le fruict de la beatitude non seulement par la mort: ains encor par beaucoup de peines & tourmens, comment vous peut ceste vie rendre heureux, laquelle finie ne vous peut faire miserable?

POEME IIII.

CEluy qui se veult pouruoir
D'vne demeure asseurée,
Et qui sage veult auoir
Vne maison de durée,
Qu'il se garde de bastir
Sur quelque montaigne haulte,
S'il ne veult se repentir
Bien tost apres de sa faulte.
Pource qu'agité du vent,
Et le fouldre de tempeste
Le menace, trop souuent,
Estant voisin de son feste,

Sur la riue de la mer
Ne faut non plus qu'il bastisse,
S'il ne veult veoir ruiner
En peu de temps l'edifice.
Qui là seroit en danger
Estant fondé sur le sable,
De quelquefois submerger,
Ou de n'estre iamais stable.
Qui voudra donc seurement
Se bastir vne demeure,
Fault asseoir le fondement
Sur vne roche bien dure,
Qui soit à l'abry des vents,
Et qu'on ne doute l'outrage,
Ny les menaces du temps,
La tempeste ny l'orage.
Afin que chez nous logez
Que nostre ame ne s'estonne
De voir les cieux enragez,
Que la mer monte ou qu'il tonne.

SOM. DE LA V. PROSE.

Voici desormais de plus pregnantes raisons pour persuader à Boëce qu'il ne faut beaucoup appeter les richesses, qui ne sont bonnes, ny au regard d'elles mesmes, d'autant que le possesseur n'en deuient point plus homme de

bien:ni au regard du possesseur, d'autant que s'il les garde,il en deuient auare : s'il les distribue,elles quittent leur maistre, & ne peuuent trespasser de l'vn à l'autre sans appauurir l'vn des deux. Ni pareillement les pierres precieuses,d'autant que ce qu'elles ont de plaisant & d'exquis est le propre des pierres, non des hommes. Ni de rechef la bonté ni beauté des champs non plus que celle des fleurs ou des estoilles,qui sert à delecter la veuë de l'homme : ioint qu'il faut peu pour contenter nature. Somme,tout ce qui ne peut estre proprement nostre,n'est point souhaitable. comme quantité de meubles exquis,d'autant qu'on les admire plustost par leur matiere,ou par l'industrie de l'ouurier,que par celuy qui les possede. comme aussi,nombre de suyuans & valets: lesquels estans bons & vertueux, ces belles qualitez sont de leur propre, & ne les pouuons reputer estre de nos biens.D'auantage c'est faire tort à nostre Createur,de rechercher si exactement les choses exterieures,& negliger cequ'il nous a donné de propre, sçauoir est la droicte Raison, qui est vne parcelle de l'esprit diuin, infuse au corps de l'homme, au moyen de laquelle,par le benefice de l'intellect, il est faict semblable à Dieu.

PROSE I.

MAIS puis que le remede de mes raisons commence à trouuer pla-

ce en vous, il me ſemble qu'il ſera bon d'en vſer d'icy en auant de plus forts & puiſſans. Or ſus donc, preſuppoſons que les biens de fortune ne ſont ny caducques ny tranſitoires, qu'y a il tant en eux, ou que vous puiſſiez pour touſiours nommer voſtres, ou tout bien veu & cõſideré qui ne ſoit choſe vile & de peu? Les richeſſes ſont elles eſtimees ou pour raiſon de celuy qui les poſſede, ou pour elles-meſmes? Qui eſt le meilleur, ou de l'or maſſif, ou vne quantité de deniers tous comptans? qui certainement ſont plus beaux à deſpendre qu'à garder, d'autant que l'auarice eſt ce qui rend l'homme odieux, & la liberalité le fait illuſtre. Or ce qui va ainſi de l'vn à l'autre, ne ſe laiſſe iamais poſſeder d'aucun pour touſiours. Fauldra-il donc tant eſtimer & faire cas des deniers, qui nous abandonnent, & nous fuyent, quand nous voulons exercer liberalité? Si tant d'or & d'argent qu'il y a au monde, eſtoit en la puiſſance d'vn ſeul, les autres n'en ſeroient-ils pas pauures & indigents? La voix certainemẽt peut biẽ eſtre ouye de plusieurs tout enſemble. Mais les richeſſes ne peu-

uent estre communiquées à beaucoup, sinon diuisées & separées: & encor si cela aduient, il est necessaire qu'elles rendent ceux là pauures & miserables, desquels elles se sont departies. O que petites & vaines sont donc les richesses, que plusieurs ne peuuent auoir toutes, ny estre possedées d'aucun, sans laisser les autres necessiteux. Mais à l'aduenture la splendeur des pierres precieuses attire les yeux & les delecte, si en telle lueur il y a ie ne sçay quoy de singulier qui plaise, c'est la lumiere, & ceste lumiere est propre des pierres & non pas des hommes: & ie m'estonne comme on les peut tant admirer. Car quelle est la chose à qui defaillant le mouuement de l'ame, la composition & conionction des membres, qui puisse estre auec raison trouuée belle, d'vne nature animée & raisonnable? Ie suis content que les pierres precieuses ayent tant par la grace de Dieu leur facteur, que par leur varieté & distinction, quelque partie de beauté, elles ne meritent pas pourtant d'estre prisées & estimées de vous n'estans rien au respect de vostre excellẽte nature. La beau-

té des champs vous plaist elle? Pourquoy non? (dis-ie) N'est-ce pas vne belle partie d'vn tres-bel ouurage? Nous nous resiouyssons bien de voir la mer bonace & tranquille, & nous regardons auec admiration le ciel, le soleil, & la lune: Mais quoy (dict-elle) quelqu'vne en ces choses vous touche elle? Osez vous bien vous enorgueillir & glorifier de la beauté d'icelles? Dictes-moy, vous parez vous à la primeuere de diuerses fleurs, ou l'esté produisez vous de beaux fruicts? Pourquoy vous laissez vous ainsi rauir de vaine ioye, & que vous sert d'embrasser les biens estrangers au lieu des vostres propres? Iamais la fortune ne pourra faire que ces choses soient vostres, que la nature a tant esloignées de vous. Il est bien vray que les fruicts de la terre sont pour la nourriture des choses animées: Mais si cela vous suffit qui vous oste le besoin, & dont il suffit aussi à Nature: il ne faut point que vous vous trauailliez pour auoir si grande affluence des choses de fortune: Car de peu & de moins encore nature se contente, & si vous la vou-

lez charger & importuner de choſes ſuperflues, ce qui y ſera de trop, ou luy ſera nuiſible, ou au moins luy ſera faſcheux & deſplaiſant. Mais à l'auenture penſerez vous que ce ſoit quelque choſe de beau, d'eſtre bien paré, & auoir nombre de belles robbes & grande quantité de riches meubles. Quant à moy, s'il y a quelq̃ beauté en ces choſes qui reſiouiſſe & qui plaiſe: ie ſeray pluſtoſt rauy pour la matiere dont elles ſeront faictes, ou pour l'induſtrie de l'ouurier, que pour celuy qui les portera. Eſtre bien ſuiuy & auoir apres ſoy vne longue ſuitte d'hommes à voſtre ſeruice, cela vous peut-il faire heureux? Il eſt certain que ſi telles gens ſont vicieux & mal conditionnez, que c'eſt vne charge treſ-pernicieuſe & dommageable pour la maiſon, & fort ennemie du maiſtre: mais auſſi s'ils ſont gens de bien & vertueux, pourquoy voulez-vous compter parmy vos biens & faire voſtre la bonté d'autruy? Vous voyez donc cela n'eſtre de vos biens, que vous eſtimez & reputez voſtre bien: & ſi en ces choſes il n'y a rien de beau que

l'on doiue desirer, pourquoy ou s'attristera l'on de les perdre, ou se pourra l'on resiouir de les auoir? Car s'ils sont beaux de nature: cela que vous importe? Puis que ce qui a quelque perfection de soy, vous doit aussi bien plaire n'estant point à vous, comme s'il estoit vostre? Et les choses ne sont pas prisees pour estre entre vos richesses: Mais pource que vous les auez estimees de valeur, vous les auez voulu auoir parmy vos richesses. Que desirez vous donc de la fortune, pour en faire si grand cas? Rien autre chose à mon aduis, qu'auec vne grande abondãce chasser la necessité & l'indigence, & il vous arriue tout au rebours, pource que pour conseruer beaucoup de richesses, & administrer beaucoup de biẽs, il vous fault de l'aide. Et est tout certain que ceux là ont necessité de plusieurs choses, qui en possedent beaucoup: & les autres au contraire n'ont faulte de rien, qui sçauent mesurer leur abondance par ce qui deffault à nature, & non par la superfluité de leur conuoitise. N'auez vous donc de vous mesmes aucun

bien qui vous ſoit propre, qu'il vous en faille chercher ailleurs, & en choſes du tout eſlongnées de vous ? L'ordre des choſes eſt-il ſi confus & ſi changé, que l'on voye ceſt animal qui eſt diuin par le merite & benefice de la raiſon, auoir opinion de n'eſtre ny orné, ny ne pouuoir eſtre illuſtré, ſi ce n'eſt par la iouyſſance & poſſeſſion des choſes inanimées ? Les autres animaux ſe contentent de ce qu'ils ont de propre à eux: & vous autres qui par le moyen de l'intellect, eſtes ſemblables à Dieu, vous voulez decorer & embellir voſtre ſi excellente nature de choſes viles & de peu, & ne vous apperceuez pas de l'iniure que vous faictes à voſtre createur, qui a voulu que les hommes ſurpaſſaſſent & fuſſent plus excellens que toutes les choſes terreſtres, & neantmoins vous abbaiſſez voſtre dignité ſous les choſes plus baſſes & infimes. Si le bien eſt plus precieux que celuy duquel il eſt reputé bien, quand vous iugez que les plus viles choſes du monde ſont vos biens, par voſtre iugement meſmes vous vous ſoubsmettez à tel-

les choſes. Mais il n'eſt pas hors de propos. Car telle eſt la condition de la nature humaine, que lors ſeulement qu'elle ſe cognoiſt, ell' eſt plus digne & plus excellente que toutes choſes: & lors auſſi qu'elle n'a pas la cognoiſſance d'elle meſme, ell' eſt moindre que les beſtes irraiſonnables. Car les beſtes ont par nature de ne ſe cognoiſtre point: mais cela procede aux hommes de vice & d'vne mauuaiſe habitude. Vrayment ceſt erreur eſt grand, & qui comprend beaucoup de choſes, de croire que l'on puiſſe eſtre orné & decoré d'ornements & choſes eſtranges. Mais cela ne peut eſtre. car ſi quelque choſe eſt belle non de ſoy, mais par ce qui luy eſt appoſé & dont elle eſt parée, ce parement & ornement eſt bien loué & priſé: Mais la choſe qui en eſt couuerte & cachée, eſt touſiours laide & demeure ſalle & orde. Et quant à moy ie ne puis pas auouer que cela ſe doiue nommer bien, qui nuit à celuy qui le poſſede. Suis-ie menteur? vous me reſpondrez que non. Or il eſt tout certain que les richeſſes ont ſouuentes-

fois donné beaucoup de nuiſance à ceux qui les ont poſſedees. Car les meſchans, pource qu'ils voudroient auoir, & qu'ils conuoitent celuy de l'autruy, n'eſtiment que ceux là gens de bien & bien habiles, qui ont amaſſé & poſſedent plus grande quantité d'or, d'argent & autres choſes precieuſes. qui eſt cauſe qu'ils trauaillent & moleſtent ceux qui en ont pour leur arracher leurs biens & s'enrichir de leurs deſpouilles: & vous meſmes n'eſtes à ceſte heure affligé ny menacé du danger, que pour vos richeſſes: où ſi vous faiſiez le ſentier de ceſte vie pauure pelerin & deſtitué de tous moyens, vous marcheriez librement voſtre chemin, ſans crainte des volleurs & brigans. N'eſt-ce pas donc vne belle beatitude & vne grande felicité, que d'auoir beaucoup de richeſſes, ſi l'on ne peut plus eſtre en ſeureté ſoudain que l'on commẽce à deuenir riche?

POEME V.

HEureux le siecle premier,
Que l'on estoit coustumier
De se contenter du fruict,
Que la terre auoit produict,
N'estant l'humaine franchise,
Lors aux delices soubs-mise,
Qui en sa faim se passoit
Du seul gland qu'elle amassoit:
Et auoit pour tout bruuage,
L'eau prise au prochain riuage,
N'ayant gousté la meslange
Du miel, & de la vendange.
On n'vsoit pour vestement
D'habitz tainctz diuersement.
Le somme estoit gracieux
Soubz quelque arbre spacieux,
Qui estoit la couuerture,
Et lict la molle verdure.
On n'auoit veu sur les eaux
Floter encor les vaisseaux.
On n'auoit veu passager
De port en port l'estranger,
Pour de toute chose exquise
Assouuir sa conuoitise.
On n'auoit ouy parler
De battre ou de quereller,
De coups, de fureurs, d'allarmes,

Ny de sang teindre les armes.
Qui eust voulu le premier
S'auancer les manier,
S'il eust veu de sa colere
L'horreur estre le salaire,
Et pour le sang respandu
N'estre autre loyer rendu?
Pleust à Dieu que tout pareil
Nostre siecle fut au vieil!
Mais l'ardante conuoitise
D'en auoir nous tyrannise,
Et ce soing insatiable
Fait l'homme estre miserable.
Puisse meschamment perir
Qui premier voulut ouurir
La terre, & qui l'or caché
A de son ventre arraché
Le premier, & les richesses
Qui ne donnent que tristesses!

SOMMAIRE DE LA PROSE VI.

Les choses qui aduenans aux meschans les empirent encor d'auantage, & qui n'amelioret point les bons, ne sont pas fort desirables. telles sont les dignitez & puissances, fragiles & de peu de force, attendu qu'elles ne peuuet esten-

dre leur vertu sur les ames, ains seulement sur les corps & sur les biens corporels. Outreplus, leur imbecillité se manifeste en ce, que par icelles nul ne peut empescher que quelqu'vn n'ait autant de pouuoir sur luy, comme il en a sur vn autre. ce qu'il prouue par exemples. La mesme conclusion se peut faire de tous autres biens de fortune, lesquels, s'ils auoyent en soy quelque bien naturel & propre, ne se lairroient iamais posseder par meschantes gens. Somme, ce qui est naturellement bon, effectue ce qui luy est particulier; comme la vertu fait le vertueux, la musique le musicien, &c. mais les richesses ne font point l'homme riche, attendu qu'elles ne restreignent point son auarice. & ainsi des autres biens de fortune, esquels il appert que le souuerain Bien ne peut consister.

PROSE VI.

MAis que doi-ie dire des magistrats, dignités & puissances, dont vous faites si grãd cas, & que vous esleuez iusques au ciel à force de loüanges, & que vous reputez estre le souuerain bien, ignorans quelle doit estre la vraye dignité, & quelle la vraye puissance? Car si elles sont decernées à vn hõme meschant & de mauuaise vie, quels feux &

flammes vomies du Montgibel peuuent tant faire de meurtres ? & quels deluges peuuent apporter tant de ruynes, & de dommages que ceux cy n'en facent encor d'auantage? Ie croy certainement que vous n'ignorez point que noz deuãciers n'ayent desiré d'abolir la puissãce Consulaire, qui estoit vn commencement de liberté, pour les insolences des Consuls & leur arrogance. Et pour ceste mesme occasion auoient auparauant exterminé & ietté hors de la cité le nom de Roy. Et si quelque-fois (comme il arriue peu souuent) ses dignitez & puissances sont données aux gens de bien : qu'y a-il en elles autre chose qui plaise ou agree, sinon la bonté de ceux qui en sçauent bien vser ? Car les vertus font honorer & reuerer les dignitez, & les dignitez ne rendent pas la vertu plus honorable. Mais quelle est ceste belle puissance & authorité que vous desirez tãt ? Ne considerez vous point (ô terrestres animaux) qui sont ceux à qui vous voulez presider & commander ? Que si entre les souriz vous en voyiez vne qui se voulust attribuer droict & puissance sur

les autres, vous pourriez-vous garder de rire ? Mais considerant seulement le corps, y a il chose plus debile & infirme que l'homme, lequel non pas seulemét l'esguillon d'vne mouche, mais encor la morsure de ces petits animaux, qui se coulent & rampent par tout, peut bien tuer & faire mourir? Et en quelle sorte peut aucun auoir droict & vser de puissance sur vn autre, si ce n'est seulement en son corps, ou bien en choses qui sont encor moindres que le corps, qui sont les dõs de la fortune? Auez vo⁹ donc pouuoir de commander, à l'esprit qui est libre ? & pensez vous qu'il soit en vostre puissance de destourner vne ame bien asseurée & appuyée de raison, de son repos & de sa tranquillité ? Il y eut vn Tyran iadis, qui se persuadoit de pouuoir contraindre par force de tourments, vn homme libre de luy declarer ceux qui estoiét alencontre de luy conspirateurs, & qui auoiét coniuré sa mort. Mais ce fut en vain. car il se tronçonna luy mesmes de ses dents la langue, & la cracha au nez du Tyran qui le tourmentoit, faisant ainsi tesmoignage de sa ver-

tu de cela mesme que le Tyran reputoit matiere de sa cruaulté. Mais que peut quelcun faire à vn autre, que luy mesme ne puisse encor souffrir de quelcũ? Nous auons leu que Busyris, qui estoit coustumier de tuer ses hostes, fut à la fin luy mesme tué par Hercules. Regulus ayãt pris plusieurs Cartaginois prisonniers, les mit aux fers : Mais il fut bien tost apres prins & enchaisné luy mesme. Pensez vous donc que la puissãce que quelqu'vn peut exercer alẽdroit d'vn autre, & de laquelle vn autre peut vser enuers luy, soit quelque chose qui vaille, & de quoy lon doiue faire compte? Et d'auãtage, si les dignitez & puissãces auoient quelque biẽ qui leur fust propre & naturel, iamais elles ne seroiẽt tenues ny possedées par les meschans. car les choses qui sont contraires & opposites l'vne à l'autre ne se peuuent vnir ny demeurer ensemble. D'autant que nature ne peult souffrir que les choses qui se repugnent & contrarient, se puissent assembler. Or estant clair & manifeste que le plus souuent les meschans tiennent les dignitez, il faut donc conclure qu'elles n'ont au-

cune bonté d'elles mesmes ny de leur nature, puis qu'elles se laissent estre & souffrent demeurer auec les meschans. Ce que l'on peut encor dire & iuger auec raison des dons de fortune, qui sont plus prodigalement & auec d'auantage d'abondance & de superfluité, possedez par ceux qui sont les plus vicieux. & est aysé de iuger (ce me semble) & n'en peut l'on doubter : Que cestuy là ne soit fort robuste qui a la force, & l'autre estre adroit qui a l'addresse. comme la musique, il est certain qu'elle fait l'homme musicien, la medecine le Medecin, la rhetoricque le rhetoricien. pource que la nature de chacune chose, fait ce qui luy est de propre, & ne se peut mesler auec des effects contraires à sa nature : mais d'elle mesme se bannit & s'estrange des choses qui luy sont aduerses & opposites. Les richesses ne peuuent en façon du monde contraindre l'insatiable auarice, ny la puissance ne pourra iamais faire que cestuy-là soit maistre de luy mesme, que les voluptez retiennent lié & garroté de chaines & liens indis-

ſolubles. Et les dignitez qui ſont données & contribuées aux vicieux & meſchans, ne les rendent pas ſeulement indignes d'icelles, mais pluſtoſt les publiét & font veoir par tout telz. Et d'où procede cela? Ie le vous diray Vous autres mortelz vous vous plaiſez d'appeller les choſes par noms faux & impropres. Et l'effect ſe monſtre du tout cõtraire à la vertu que vous leur attribuez. D'où vient que ceſte richeſſe, ceſte puiſſance, & ceſte dignité ne ſe peuuent ainſi nommer. & le meſme peult on cõclure de toutes les autres choſes de fortune, qui ne doiuent eſtre aucunement deſirées, n'eſtans icelles aucunement bonnes de leur nature, comme il eſt manifeſte, puis qu'elles ne ſe communicquent iamais aux bons, ny ne rendent ceux là meilleurs qui les poſſedent, & en ont la iouyſſance.

POEME VI.

L'On ſçait aſſez quell' horreur,
Combien de maux, de dommage,
Celuy là en ſa fureur

Vomist forcené de rage,
Qui premier le feu pour rien
Mist dans Rome, & qui la vie
Rauist aux plus gens de bien,
Pour assouuir son enuie.
Qui ne se peult pas saouller
D'auoir faict mourir son frere,
Qui osa bien se souiller
Encor au sang de sa mere.
Qui vid le corps estendu,
Refroidy, pasle, & sans ame,
Et tant de sang respandu,
Sans faire vne seule larme.
Qui peust bien sans se douloir,
Estre iuge de sa honte,
Sans estre esmeu, ny vouloir
Autrement en faire compte.
Toutesfois il contenoit
Les gens en obeissance,
Et les peuples gouuernoit
Sous le ioug de sa puissance:
Ceux là qu'au matin peult veoir
L'Aurore yssant de sa couche?
Les autres que void au soir
Le Soleil quand il se couche:
Ceux à qui la grand'ardeur
Fait la couleur bazannée,

Et ceux là que la froideur
Horrible toute l'année.
Il ne fut oncques meilleur
Pour auoir tenu l'Empire,
Ains semble que la grandeur
L'ait plustost faict estre pire.
L'autorité ne peut pas
De sa malice distraire
Ce Neron, & ne sceut pas
Le retenir de mal faire.
Quelle estrange nouueauté
Peult plus faire de nuysance,
Qu'vne extreme cruauté
Vnie auec la puissance?

SOMMAIRE DE LA VII. PROSE.

Icy la Philosophie refute la vanité de la gloire mondaine : premierement par, les estroits limites dans lesquels elle est rangée: secondement, par la diuersité des nations esquelles elle n'est point diuulguée: tiercement, par la varieté des mœurs, par lesquelles diuers peuples iugent diuersement d'vne mesme chose : quartement, par la brefueté de sa durée, qui ne permet qu'elle se perpetue. Puis monstre que les gens vertueux ne se doiuent point beaucoup guermenter pour vne gloire si legere & friuole, qui n'engendre qu'vne vaine arrogance és cœurs des hommes, de laquelle les Sages doiuent estre esloignez.

ioint que l'ame estant immortelle, dissoulte du corps, va chercher sa demeure és cieux, & met à nonchaloir toutes choses terrestres. dont s'ensuit qu'elle n'a rien de commun auec cette gloire terrienne.

PROSE VII.

Vous mesmes (dis-ie alors) sçauez bien que l'ambition de la conuoitise des choses mortelles n'a pas eu sur moy beaucoup de puissance. Mais i'ay bien cherché & desiré d'auoir moyen & matiere de faire quelque chose, afin que la vertu ne vieillist muette & sans estre exercée. Vrayment (dit-elle) la conuoitise de la gloire, & la reputation d'auoir seruy & profité à la republicque, est bien vne chose qui peut remettre & retirer à soy vn gentil esprit & de bonne nature. Mais encore n'est-ce pas là que gist la derniere perfection de la vertu. Car considerez combien ceste gloire là est vaine, debile, & de petite estenduë. Tout le circuit de la terre (comme vous sçauez par les demonstratiõs d'Astrologie) n'est qu'vn poinct, eu esgard au grand espace du ciel. C'est à dire, que si on veut conferer la terre

à la grandeur du globe celeste, elle n'est d'aucune espace ou grandeur. Or en ceste consideration du monde de la partie qui se peut habiter, & qui est cogneuë de nous, ainsi que vous sçauez par les raisons de Ptolemee, à peine est-ce la quatre partie : si encor de ceste quatriesme partie, vous tirez par imagination ce qui est couuert de la mer, & est inondé des palus, & l'estenduë de ce païs qui est pour la trop grande chaleur desert & inhabitable, à peine peut-il demeurer vne trespetite & tresestroite place aux hommes pour habiter. En ce petit espace donc, qui est comme le poinct d'vn poinct, cloz & renfermez, vous pensez d'agrandir vostre memoire, & de faire conoistre vostre nom. Et que peut auoir de grand ou de magnifique ceste gloire renfermee & retenuë en si petits limites ? D'auantage ce petit encloz habitable, est habité de plusieurs & diuerses natiōs toutes differētes & de mœurs, de langues, de coustumes de toutes façons de viure. Ausquelles soit ou pour la difficulté des chemins, ou la diuersité du langage, ou pour-

ce que le commerce n'y est point en vsage, & que l'on n'y trafficque point, tant s'en faut que la reputation des hommes particuliers y puisse arriuer, que la gloire & la renommee des plus grandes villes & plus fameuses citez n'y peut pas seulement attaindre. Et mesmes au temps de Marcus Tullius (cõme luy mesme le tesmoigne en certain lieu) le bruict de la ville de Rome n'auoit point oultrepassé le mõt de Caucase, & toutesfois elle estoit deslors fort grande, crainte, & redoutée des Parthes & autres nations de ces cõtrees là. Vous voyez donc combien est petite & contraincte de tous costez ceste gloire, que vous vous trauaillez tant de croistre & augmenter. Pensez-vous que là où n'a peu attaindre la reputation du nom de Rome, que la gloire d'vn hõme Romain y puisse arriuer? Et puis les mœurs & institutions des natiõs sont si dissemblables, & si discordantes, que ce qui est louable aux vnes, aux autres est digne de supplice. qui fait que si aucun se delecte & se plaist de publier sa renommee, & de faire parler de luy, il ne luy est pas à

l'auenture vtile ne proffitable que son nom soit conu de beaucoup de peuples. Chacun donc se contentera que sa gloire s'estende entre les siens, & que ceste tant celebrée renommée d'immortalité soit restrainte & retenue dans les fins & limites d'vn seul pays. Combien pensez vous que l'oubliance & la penurie de bons escriuains nous ont faict perdre la memoire d'hommes illustres & fort renommez en leur temps, qui demeurent enseueliz dās les tenebres d'oubly? Mais encor dequoy seruent les lettres & escritures? Puis qu'à la fin la vieillesse & le temps les consōme auec leurs autheurs, & les fait oublier du tout. Et vous autres quand vous pensez d'allōger la memoire de vous, & faire parler de vous à l'aduenir, vous croyez de vous rendre immortelz: Mais si vous voulez auoir respect, & l'esgaler à l'espace infini de l'eternité, quelle occasion auez-vous de vous resiouyr du temps que durera vostre reputation? Car si vous faites comparaison d'vn seul moment de temps auec dix mil ans, pource que l'vn & l'autre temps est determiné: il y aura quel-

que pro-

que proportion, bien qu'elle soit tres-inegalle: Mais ce nombre d'années encor tant multiplié que vous voudrez, ne se peut en façon du monde egaller à l'eternité. Car les choses finies quand elles sont comparées les vnes auec les autres, il y a quelque proportion. Mais entre le fini & l'infini, il n'y peut auoir aucune comparaison. Qui est cause que la renommée d'vn certain temps tant long que vous vouldrez, respect à l'eternité qui ne vient iamais moindre, est, ie ne veux pas dire trespetite, mais veritablement nulle. Tout ce que vous faictes de bon, est pour plaire & pour agreer au peuple, ou pour en estre honnoré, & en rapporter vne vaine louange: Et ne voulez pour guerdon & recompense de vos œuures, sinon que l'on parle de vous, & que l'on vous louë. Mais il vous en arriuera tout ainsi qu'il feit à vn certain personnage, qui non pas pour estre homme de bien ny vertueux; mais pour vne legere arrogance & opinion de vaine gloire, s'attribuoit faulsement le nom de Philosophe. mais il fut bien tost descouuert,

pource qu'vn autre voulant ſçauoir & faire preuue s'il eſtoit tel, l'attaqua d'iniures, eſtant bien aſſeuré que s'il eſtoit vrayement Philoſophe, il n'en feroit compte, & les endureroit patiemment. Mais il ne ſe pult que bien peu de temps contenir: ains ſortant hors de ſoy, ſoudain qu'il ſe ſentit pourſuiuir & iniurier, demanda à celuy qui le picquoit de parole, s'il auoit point cogneu qu'il fuſt Philoſophe. Lequel luy feit reſponce en ſe mocquant & le reprenant de ſon impudence: Ie m'en fuſſe apperceu, dit-il, ſi tu te fuſſes teu. Dictes moy ie vous prie que reuient-il aux excellens hõmes de l'honneur que nous leur faiſons, & de ce que nous publiõs, que par leurs vertus & haultes entreprinſes, ils ſe ſont acquis de la gloire & de la reputation? que leur ſert la renõmee aprés la mort que le corps eſt diſſouls? Car tous les hõmes meurent quãt au corps, mais l'ame demeure immortelle, & les raiſons de Philoſophie nous defendent de croire autrement. En ce cas il eſt tout certain qu'il ne peut receuoir aucun plaiſir de ſa gloire apres la mort, d'au-

tant qu'il n'eſt plus, & n'y a de luy aucune choſe: Et auſſi l'ame pure qui ſe iuge elle meſme, eſtãt deliurée de la priſon terreſtre, va libre au ciel, ne fait plus compte des choſes mortelles. Car iouyſſant de ſoymeſmes au ciel, elle ſe delecte ſeulement d'eſtre tirée & ſeparée des choſes terreſtres.

POEME VII.

QViconque trop curieux
Se farde de vaine gloire,
Et recherche ambitieux,
D'eterniſer ſa memoire,
Comme ſi ce fuſt vn bien
Sur tout autre deſirable,
Et qu'on ne peuſt de ſemblable
Auoir ny ſouhaitter rien.
Qu'il voye le ciel voulté,
Eſtendu en grand eſpace,
Et a ſous luy limité
La terre en ſi peu de place:
Il rougira qu'en ſi peu
Que peut la terre comprendre
Encor ne peut-il eſtendre,
Son renom qu'en quelque lieu.

Que sert il donc s'oublier,
D'vne gloire tromperesse,
Pour denoüer le collier,
Qui dés le berceau nous presse?
Car soit que d'vn braue nom
Mention par tout on face,
Ou que d'vne illustre race
S'oye par tout le renom:
La mort desdaigne l'honneur,
Il ne luy chault de la gloire,
Rien ne luy est la grandeur,
Ny des haults faicts la memoire.
Il faut soit pauure, soit roy,
Mourir quand il en est heure,
Vn seul exempt ne demeure
De ceste seuere loy.
Et quoy maintenant qu'a-on
Des relicques de Fabrice,
Et qui a il de Caton,
Ou de Brute que l'on puisse
Remarquer? maugré le vueil,
Le grand au petit resemble,
Puis que la mort les assemble
Egallement au cercueil.
Car encor que de quelqu'vn
Le nom soit dedans l'histoire,
Peinct deuant l'œil du commun,

Et que l'on chante sa gloire;
De quoy peult cela seruir,
Sinon de faire conoistre,
Qu'on a eu quelque fois estre,
Et qu'il a fallu mourir?
Ny le marbre elabouré,
Dont l'on anime vne image,
Ny le renom honoré,
Qui suyt le trespas, de l'aage
Ne peut surmonter l'effort.
Car la fin qui doit ensuyure;
Aux images & au cuyure
Est vne seconde mort.

SOM. DE LA VIII. PROSE.

Afin qu'on ne pense que la fortune ne contienne en soy rien de bon, la Philosophie mõstre icy quel est ce biẽ qu'elle y remarque: & prouue que l'aduersité est plus expediente que la prosperité. La premiere raison est, que la prosperité nous deçoit, quand elle nous apparoist sous espece de quelque felicité. La seconde que l'affliction nous redresse à la recherche de nostre vray bien, duquel la felicité nous auoit detracquez. La troisiesme, que l'aduersité nous fait reconoistre ceux de l'amitié desquels nous pouuons vrayment faire estat.

PROSE VIII.

MAis afin que vous ne pẽsiez point que i'aye guerre mortelle, & que ie sois ennemye de la fortune à toute outrãce : Ie vous veux biẽ dire qu'il est telle fois que ceste trompeuse & variable fait bien quelque chose pour les hommes ; mais c'est quand elle se manifeste, qu'elle se demasque le visage, & qu'elle confesse ses ruses. vous n'entendez peut estre pas ce que ie veux dire. C'est chose estrange. car ie trauaille & ne puis pourtant me faire entendre, ny vous faire comprendre ma conception. mais ie vous diray quant à moy, que i'ay ferme opinion que la fortune aduerse profite d'auantage, & est plus vtile aux hommes, que celle qui les flatte & les mignarde. Car quand elle se mõstre fauorable sous ombre de telle quelle felicité, ell' est menteuse & vous trompe. Mais elle vous rẽd asseurez, la cognoissant par son changement inconstante & muable. Ceste là vous deçoit, & ceste cy vous instruit ; & par la cognoissance d'vne vaine & fresle felicité, deslie les esprits que l'autre tient liez & attachez à

ie ne sçay quelle esperance de biens trõpeurs & mensongers. Se monstrant arrogante, labile, & ignorãte elle mesme, où l'autre est sobre, rassize, & plus sage, pour auoir souuent esprouué des aduersitez. Et pour dire en vne parole, la prospere auec ses caresses vous fait desuoyer & destourner du chemin de la vraye felicité & du souuerain bien; & l'aduerse souuentesfois nous radresse, & comme auec vn croc nous y retire & nous y remet. Cela à vostre aduis se doit-il estimer peu, la fortune aspre & contraire descouure & fait cognoistre le cœur des vraiz & fidelles amys, & fait discerner & distinguer le visage des amys certains & asseurez des fainctz & dissimulez? Pource que quand elle nous laisse, elle tire auec elle ceux qui sont amys de la fortune, & no⁹ laisse ceux qui sont vrayment nostres. Combien auriez vous acheté cecy, auant qu'elle vous eust tourné le dos, & qu'il vous fust arriué aucune disgrace, & lors que vous estiez à vostre opinion plus heureux? Cessez donc de penser à vos richesses perdues, puis que la perte d'icelle

eſt occaſion que vous ayez recouuré vos vraiz & fidelles amis, qui ſont les richeſſes que lon doit tenir plus cheres, & qu'il faut eſtimer d'auantage.

POEME VIII.

CE qui fait l'ordre tenir
A l'année variable,
Et pareille reuenir,
Auec vn changement ſtable,
Et ſans ſe depoſſeder,
Les ſaiſons s'entreceder.

Et les peres elements
Qui ont qualité contraire,
En leurs accordz differens,
Ferme treſue enſemble faire,
Que Phebus le iour conduit,
Et ſa ſœur regne la nuit.

Que la mer en ſon gyron,
Tient priſonnieres ſes ondes,
Et iamais ne les voit-on,
Errer par tout vagabondes,
Que ce que le ciel contient,
Soubz vne loy ſe maintient.

C'eſt amour qui a ſoucy
De bien regir toute choſe,
Au ciel il commande auſſy,
Et de la terre il diſpoſe,

Et dedans la mer il peut
Commander ainſy qu'il veut.
Et s'il ceſſoit d'ordonner,
Et de temperer le monde,
On verroit ſe ruyner
Bien toſt la machine ronde,
Qu'vn lien tient en accord,
Que denour'oit le diſcord.
C'eſt luy ſeul qui entretient
Tous les vertueux enſemble,
Et qui les peuples contient,
Les vnit & les aſſemble,
Et ſoubz le ioug d'amitié,
A l'vn à l'autre lié.
C'eſt luy qui d'vn ſainct lien,
D'vn feu pudic accompagne,
Soubz les fermes loix d'Hymen,
L'homme à l'eſpouſe compagne:
Qui maintient & nous fait voir
Les amys en leur deuoir.
Si l'amour veut gouuerner
Voz eſpritz, race mortelle,
Comme il fait d'accord mener
Au ciel ſa dance eternelle,
Qui ſe tourne egalement,
Vous viurez heureuſement.

Fin du ſecond Liure.



LA CONSOLATION DE PHILOSOPHIE,

PAR SEVERIN BOECE.

LIVRE TROISIESME.

SOMMAIRE DE LA I. PROSE.

Deſormais la Philoſophie voyant Boëce en bon train & bien preparé, luy propoſe de plus graues remedes qu'auparauant ; à ſçauoir des raiſons qui contrarient à la commune opinion des hommes ; & prouue que la vraye felicité ne conſiſte point és biens exterieurs, qui ne ſont qu'vne image de la vraye beatitude. Or pour la faire mieux apprehender à ſon homme, elle luy allegue diuerſes opinions touchant cette faulſe felicité, afin que par la conference d'icelles, il puiſſe plus aiſément conoiſtre qu'elle eſt celle ſur qui nous pouuons aſſeurer noſtre ſouuerain bien.

PHILOSOPHIE auoit desia cessé de chanter, qui m'auoit par la doulceur de ses vers si bien charmé l'ouye & rendu si deliberé de l'escouter, que i'estois comme rauy, & ne me souuenant de rien autre chose, i'attendois si elle passeroit outre & continueroit d'auantage. Mais voyant son silence ie luy dis : O souueraine consolation des esprits plus affligez, que i'ay prins de plaisir en la grauité de ces beaux discours, & en la grace de vostre chant! ie me sens à ceste heure assez suffisant & capable pour resister aux trauerses de la fortune, & ne crains point ces remedes desquels vous auez cy-deuant parlé, qui sont plus aspres & plus forts : mais enuieux de les ouyr, ie vous en fais priere & requeste en toute instance. Ie m'en suis bien apperceu (dit-elle) quand ie vous ay veu si coy & attentif à m'escouter, & me suis tousiours bien asseurée de voir quelque-fois vostre esprit si bien disposé, comme vous l'auez. Et pour vous en dire la verité, c'est moy qui le vous ay rendu tel. Et pour certain, les cho-

ses qui restent à dire sont telles, que mises en la bouche & vn peu essayées, il semble qu'elles poignent & soient aucunement aspres, mais quand on les a biẽ auallées, on les trouue fort doulces & suaues. Et quant à ce que vous dites que vous estes enuieux de les ouïr: helas de quelle ardeur seriez vous espris & enflammé, si vous sçauiez où nous auons desia commencé de vous acheminer & conduire? Et où (dis-ie.) A la vraye beatitude (dit-elle.:) Car encor que vous la cognoissiez bien, & en vostre esprit la desiriez, c'est toutesfois comme par vn songe. Pource qu'estant du tout tourmenté & enclin à regarder & contempler les semblances & simulacres d'elle, vous ne la pouuez pas bien comprendre elle mesme. Et pour Dieu (dis-ie alors) ie vous prie sans attendre d'auantage, me faire cognoistre ceste vraye felicité, & en quoy elle cõsiste. Ie le feray tres-volontiers (dict elle) mais premierement ie me veux efforcer de vous deseigner en paroles & vous former celle, de laquelle vous faites plus grand compte. Afin que quand

vous aurez bien cogneu la faulse felicité, vous puissiez quand vous tournerez les yeux de l'autre costé, bien comprendre la vraye.

POEME I.

Qui voudra profit tirer
D'vn champ deuant inutile,
Premier que le labourer
Pour le rendre plus fertile,
Faut desserter les buissons,
Sercler les mauuaises herbes,
Afin qu'au temps de moissons
Il foizonne en belles gerbes.
On gouste plus de doulceur
Au roux labeur de la mouche,
Quand d'vne amere saueur
On a le goust en la bouche.
Apres vn temps pluuieux,
Vne tempeste, vn orage,
Les astres semblent des cieux
Nous esclairer d'auantage.
Vne obscure & triste nuit
De son horreur effroyable,
Fait que le soleil conduit
La clarté plus desirable.

Il te fault ainsi iuger
Quel l'imparfaict bien peut estre,
Et puis de toy l'estranger,
Pour mieux le parfaict cognoistre.

SOM. DE LA II. PROSE.

La principale fin de tous hommes est de paruenir au souuerain bien. Ceste fin est double: l'vne, par laquelle, l'autre, pour laquelle toutes choses se font. Chacun vise à la derniere sous vne raison, entant que c'est vn bien rassasiant l'appetit de l'homme. L'autre, est vne operation par laquelle les humains s'efforcent d'arriuer à leur felicité. Ceste beatitude se poursuit par diuerses voyes, selon que les operations des mortels sont differentes. De là viēt que la plus grand'part se detracquent tellemēt qu'au lieu d'arriuer où ils pretendent, ils tournent le dos à leur butte: & trompez en leurs imaginations, fondans leur felicité principalement sur l'vn de ces cinq poincts, richesses, honneurs, puissances, gloire, voluptez, n'apprehendent iamais ce bien auquel ils aspirent, lequel est triple, vtile, delectable, honneste. qui se diuersifiè selon que les affectiōs des personnes sont diuerses, tendans toutes neantmoins à la perception d'vn souuerain bien.

PROSE II.

LOrs ayãt vn peu la veuë baissee,&cõme si elle se fust r'assemblée& retirée du tout au siege de son ame, elle cõmẽça ainsi: Tout le soing & la solicitude des pauures mortels, est de se trauailler & affliger pour choses diuerses, & pour estudes du tout differens, & bien que chacun d'eux procede de façons & par voyes du tout dissemblables:neantmoins tous s'efforcent d'arriuer à vn but & à vne fin,qui est la beatitude: & la beatitude n'est autre chose qu'vn bien,outre lequel on ne desire rien plus: & veritablement est le premier & le souuerain bien de tous,& comprenant en soy tous les autres. car s'il luy defailloit quelque chose, il ne pourroit estre souuerain, pource qu'il y auroit encor hors de luy quelque chose desirable.Il est donc tout certain que la beatitude est vn estat & vne condition parfaicte, à laquelle tous les biens sont rengez,& se rapportent vniz ensemble,& to⁹ les mortels s'estudiẽt d'attaindre (comme nous auons dict) à

cest estat & à ceste condition, encor que par voyes toutes dissemblables, & façons du tout differentes. car l'entendement des hommes est naturellement, & par luy-mesme desireux & conuoiteux du souuerain bien: mais il en est destourné par faulse opinion, qui au lieu du vray luy fait embrasser le faulx. D'où vient qu'aucuns se persuadans que n'auoir besoin d'aucune chose soit le souuerain bien, trauaillent seulement pour acquerir des richesses. D'autres iugeans que le plus digne soit & consiste à estre honnoré, mettent tout leur entendement par le moyen des magistrats & dignitez à se faire respecter & hõnorer. & n'y a point faute de ceux qui croyent & constituent la vraye felicité à auoir beaucoup de puissance: & ceux là veulent commander eux-mesmes, ou s'accoster des grands & de ceux qui regnent & ont authorité. Mais ceux qui croyent que la meilleure chose de toutes, soit la renommée, sont soigneux ou en temps de guerre, ou en temps de paix, de faire parler d'eux, & perpetuer la gloire de leur nom: Mais il y en a vne infinité qui mesurent le fruict

du bien,par le plaisir & par la volupté, & pensent que le souuerain bien soit aux voluptez,& à se donner du bon temps. Il s'en trouue encor quelques vns qui cófondent & changent les occasions & fins d'iceux biens les vns auec les autres. Cóme ceux qui desirent les richesses pour auoir plus de puissance,ou plus de plaisir & de volupté: ou conuoitent de pouuoir beaucoup,ou pour s'acquerir des richesses ou pour auoir plus de reputation. En ces choses donc & autres semblables,l'estude & l'intention des hommes se trauaille & s'employe. Comme l'on recherche la noblesse & la faueur du peuple, qui semblent donner vne certaine gloire & splendeur : Tout ainsi que l'on desire la femme & les enfans,pour en receuoir plaisir & contentement. Quant aux amis que l'on se trauaille d'acquerir, c'est veritablement vn trauail honneste & tressainct. Mais cela ne doit point estre mis au rang des choses de fortune , ouy bien de vertu. Toutes les autres choses,on les desire ou pour auoir plus de puissance, ou pour en receuoir quelque delectatió. Et est assez manifeste de soy-mesme,que

les biens du corps se referent & se rapportent aux biens dont nous auons parlé cy dessus. Car la disposition & la taille de la personne, apporte ce semble quelque puissance: la beauté & l'adresse, renommée, & la santé, plaisir. Il est donc tout notoire que souhaittant quelqu'vne de ces choses, on desire la beatitude: car chacun iuge cela estre le souuerain bien, qu'il recherche d'auoir, & souhaitte plus que toute autre chose. Or auons nous dit cy deuant que la beatitude n'est autre chose que le souuerain bien. D'où vient que chacun iuge cest estat & conditiõ de beatitude, qui est plus enuiee & desiree que toutes les autres. En cecy dõc vous est proposee la forme & le modelle de l'humaine felicité, qui est les richesses, les honneurs, la puissance, la gloire & les voluptez, & considerant seulement cela Epicurus, & voyant que toutes ces choses apportoient quelque contentement & delectation à l'esprit de l'homme, constitua par consequence le souuerain bien aux voluptez. Mais ie veux retourner au soing & à la solicitude des hommes, l'en-

tendement desquels (bien que ce soit auec vne memoire obscurcie & voilée) cherche & court tousiours apres le souuerain bien. Mais en la mesme sorte que les yurongnes, qui ne sçauent quel chemin ils doiuent tenir pour retourner en leur maison. Vous me pourriez demander, Vous semble-il que ceux-là errent qui s'efforcent de n'auoir besoin d'aucune chose? Car il n'y a rien qui puisse tant accomplir ny rendre parfaicte la beatitude qu'vne condition abondante de toutes choses, & qui n'ayant besoin de rien de l'autruy, est à elle-mesme suffisante. Vous semble-il que ceux-là faillent, lesquels iugent que ce qui est meilleur que toute autre chose, se doit aussi honnorer & priser par dessus tout? Non vrayemẽt. Pource que tout ce que les mortels s'estudient & se trauaillent d'acquerir, il n'est pas à croire que ce soit chose mauuaise, ny que l'on doiue reietter. L'authorité doit-elle estre nõmée entre les biẽs? quoy donc? faut-il croire que ce qui est manifestement plus excellent que toute autre chose, soit chose de peu & dequoy l'on ne doiue faire compte? Direz vous

que la gloire de la renommée soit à despriser? Il n'est pas possible qu'vne chose tres-excellente ne soit aussi iugée tres-digne, de tres-grande reputation, & que la beatitude ne soit angoisseuse, triste, ny subiette à douleurs & fascheries, qu'est-il besoin de le dire? puis que iusques aux plus petites choses, on ne desire seulement que ce qui delecte en le possedant, & qui donne plaisir à qui en a la iouyssance. & est cela mesme que les hommes desirent tant, & ne recherchent pour autre respect les richesses, les dignitez, les royaumes, la gloire, & les voluptez, que pource qu'ils pensent par le moyen d'icelles, qu'ils auront contentement, honneur, authorité, reputation, & plaisir. C'est donc vne chose bonne que les hõmes vont cherchant par tant de diuers estudes, en quoy il est aisé à cognoistre combien est grande la force de la nature. Car bien que les opinions soient diuerses & differentes, toutesfois toutes sont d'accord en l'amour du souuerain bien.

POEME II.

IE veux d'vne douce voix
Chanter auec quelles loix
Nature les choses guyde
Dessoubz vne ferme bride,
Pour conseruer ce grand tour
En son eternel seiour
D'vn nœud si ferme accrochées,
Que iamais ne sont laschées.
Le Lyon souffre lier
Son col d'vn riche collier,
Et de la main de son maistre
On le void doucement paistre.
Mais lors qu'il est despité,
Et qu'on l'a trop irrité,
Ayant receu quelque attainte,
Il perd ceste douceur faincte:
De sa force il se souuient,
Et rompt le piege où il tient.
Ainsi le petit oyseau
Qui de rameau en rameau
Chante au touffu d'vn boscage,
S'on le reserre en la cage,
Et qu'on luy donne à manger
Pour en priué le changer,

Bien qu'vne main curieuse
Par plaisir soit fort soigneuse
Le paistre & l'entretenir
Pour cuyder le retenir,
S'il apperçoit d'auenture
Les bois ramez de verdure,
Il ne fait que voleter
Dedans la cage, & ietter
La pasture qu'on luy baille,
Et pour eschapper trauaille.
L'arbre que l'on tire à bas
Par le coupeau, ne tient pas
Courbé, mais il se redresse
Quand libre sa branche on laisse,
L'on ne faut iamais de veoir
Phœbus retourner au soir,
Qui tout eschauffé se baigne
Dedans les ondes d'Espaigne,
Mais par vn autre chemin
Son char reuient au matin.
Tout ce qui a prins naissance
S'en retourne à son essence,
Et par diuers mouuement
Recherche son element:
Tant qu'à la fin il paruienne
Où stablement il se tienne,
Comme d'vn cercle deioinct

Les bouts ensemble on reioinct.

SOM. DE LA III. PROSE.

La Philosophie enseigne maintenant en particulier ce que cy dessus ell' a generalement proposé, Que la felicité ne gît point és choses par quelques-vns faulsement estimées estre le souuerain bien : d'autant qu'elles n'accomplissent pas leurs promesses. Et premierement elle prouue que les richesses ne donnent point tel contentement qu'elles semblent promettre,&pour lequel on les desire,attendu que la felicité est vn bien tres-suffisant de soy-mesme,&auquel rien ne manque.or le riche au milieu de son affluence est tousiours indigent. Secondement, qu'elles sont indigentes, attendu qu'elles ont besoin d'escorte pour leur conseruation.Tiercement, qu'elles ne tollissent point l'indigence à leur possesseur, attendu qu'il ne laisse d'estre suiet aux passions de faim,de soif,de froid,& autres necessitez.

PROSE III.

ET vous (ô terrestres animaux!) tout ainsi que seulement en figure&quasi comme en songe , vous conoissez quel est vostre principe:aussi auezvo⁹ conoissance (sinon du tout parfaicte) telle au-

moins que vous la pouuez auoir, à quoy tend & quelle est la fin de la vraye beatitude, & là comme au souuerain bien l'entendement humain vous guide & achemine naturellement. Mais diuerses sortes d'erreurs vous en destournent & vous en retirent aussi. Considerez ie vous prie si par ces choses, par lesquelles les hommes pensent attaindre & obtenir la beatitude, ils peuuēt arriuer à la fin à laquelle ils aspirent, & paruenir où ils pretendent. Car si les richesses, les honneurs, & autes telles choses peuuent faire qu'il semble qu'aucun bien ne manque à ceux qui les ont, Nous confesserons ceux-là heureux qui les peuuent acquerir. & si aussi elles ne peuuent satisfaire à tout ce que l'on s'en promet, & qu'au contraire ils ayent faute de beaucoup de biens, n'est-il pas aisé à iuger qu'en eux se retrouue non la vraye, mais seulement vne fausse & simulée beatitude? Ie demande donc premierement à vous mesmes qui n'agueres estiez tres riche, si entre tāt de richesses vous n'auez iamais esté troublé ou passionné en vostre esprit pour quelque desplaisir ou iniure que vous ayez
receuë.

receuë. Veritablemẽt (dis-ie) ie n'ay point souuenance d'auoir iamais esté si libre d'esprit, ny si resolu, que ie ne me sois tourmenté & donné fascherie de quelque chose. Mais respondez moy (dict-elle.) Cela ne vous est-il pas aduenu, ou pource que vous n'auiez pas ce que vous eussiez voulu auoir, ou pour auoir ce que vous eussiez voulu n'auoir point? Vous le sçauez biẽ (dis-ie.) Vous desiriez dõc (ce dit-elle) ou la presence de cestuy-cy, ou l'eslongnement de cestuy là. Ie le confesse (dis je.) A ceux-là (dit elle) la chose que ils desirent ne manque elle pas? Elle leur manque (dis-ie.) Cestuy là (dit elle) qui a besoin de quelque chose, ne peut en tout ny par tout auoir suffisance, ny estre content en soy-mesme. Nõ (dis-ie.) Vous dõc (dit-elle) quelque riche que vous fussiez souffriez ceste insuffisance. Il est tout certain (dis-je.) Les richesses donc (dit-elle) ne peuuẽt ny faire que celuy qui les possede soit content & ait en soy-mesme chose qui luy suffise, ny faire qu'il ne soit indigẽt & n'ait besoin de quelque chose, cõme ceux-là qui se trauaillẽt à les amasser s'asseurent & se promettent quand ils

les auront acquises. D'auantage il faut bien cõsiderer que les richesses n'ont aucune nature particuliere qui soit propre d'elles-mesmes, pour empescher qu'elles ne puissent estre prinses & ostées à ceux qui les possedent contre leur volonté. Ie le confesse (dis-ie.) Et pourquoy ne le cõfesseriez vous (dit-elle) puis que nous voyõs tous les iours ceux qui ont plus d'authorité & de puissance, les oster à ceux qui sont moindres maugré eux? Car d'où procedent tant de debats & procés, & que l'on oyt tant de plainctes aux cours, si ce n'est que les biens qui ont esté ostez à aucuns ou par force, ou par tromperie, sont redemandez? Il est vray (dis-je.) Dõc tout homme riche (dit elle) aura besoing d'ayde estrangere pour garder ses biens. On ne sçauroit nier cela (respondis-je alors.) Et toutesfois (dit-elle) il n'en auroit point de besoin, s'il n'auoit point de biẽs qu'il eust crainte de perdre. Il n'y a point de doubte (dis-je.) Donc la chose (dit-elle) luy est succedée tout au rebours. Pour ce qu'où il persuadoit que les richesses peussent d'elles-mesmes rendre les hommes suffisans & pleins de toutes choses,

elles les laissent plustost necessiteux & indigens de l'aide d'autruy. Mais par quel moyen est ce que les richesses peuuent chasser la necessité & l'indigence? Pourquoy les riches ne peuuét ils auoir faim? n'ont ils iamais soif, leurs membres ne peuuét ils point sentir le froid en hyuer? Vous me direz que ceux-là ont dequoy rassasier leur faim, estancher leur soif, & chasser le froid. Il est vray. Mais c'est ainsi que l'on peut bien remedier aux necessitez, & non pas les chasser du tout. Et l'indigéce qui abboye tousiours, & tousiours demande, n'est iamais pleine: & par ainsi il est necessaire qu'il reste encor quelque chose à remplir. & tout ainsi que la nature se contente de tres-peu, trop ne peut suffire à l'auarice. Et pourtát si les richesses ne peuuent oster les necessitez, & au contraire qu'elles rendent necessiteux ceux qui les ont, vous n'auez point occasion de croire qu'elles vous puissent donner contentement.

POEME III.

SI l'or en telle abondance
L'homme alloit amoncelant,
Et qu'il eust en sa puissance
Vne source d'or coulant,
Qu'il vist ses maisons remplies
Des plus precieux tresors,
Et des perles mieux choisies,
Apportez des rouges bors:
Qu'il peust d'vn labeur vtile,
De cent bœufs appariez
Fendre la terre fertile,
Pourtant onc vous ne pourriez
Le veoir auoir suffisance:
Et encor il ne peut pas
Ses tresors ny sa cheuance
Emporter à son trespás.

SOMMAIRE DE LA PROSE IIII.

Voicy quatre belles raisons pour tesmoigner que les dignitez & magistrats ne contiennent point le souuerain bien, attendu que elles aussi ne conferent pas l'honneur & reuerence qu'elles promettent. Premierement, parce que bien-souuent les meschans les occupēt, pour lesquelles ils ne sont point plus venerables, ni respectez. Secondement, elles descouurent les vices & imperfections des mal-viuās, par lesquelles ils sont rendus contemptibles.

Tiercement, elles s'auiliſſent par l'opinion des hommes. car ceux qui ſont eſleuez en honneur combien qu'ils ſoyent reſpectez par les leurs, toutesfois les eſtrangers n'en font pas beaucoup d'eſtat. Quartement, par viciſſitude & changement de temps elles viennent en deſdain & meſpris, comme cette ancienne, illuſtre & ſouueraine dignité Conſulaire à Rome, & pluſieurs autres, meſmement modernes.

PROSE IIII.

MAIS les dignitez (me direz vous) font reſpecter & rendent dignes d'honneur & reuerence ceux qui les obtiennent. Les magiſtrats ont ils bien tant de force, qu'ils puiſſent loger les vertus en l'eſprit de ceux-là qui les exercent, & en chaſſer le vice? veritablemẽt leur couſtume n'eſt pas telle, & ne ſçauent pas bãnir la malice, mais pluſtoſt la manifeſter, & de là vient que bien-ſouuent nous ſõmes marriz & indignez de voir les magiſtrats eſtre tenus & exercez par les meſchans. Et pour ceſte occaſiõ Catulus voyant aſſis entre les Senateurs vn Nonius, ne ſe peut pas tenir de le taxer, & le deſdaignant par vn Epigramme le feiſt cognoiſtre tel, que ſi en luy ſe fuſſent aſſem-

blez tous les vices du monde, l'appellant le contrefaict, & l'escroüellé. Voyez donc quel deshonneur & quel blasme apportent les dignitez aux meschans. & pour certain leur meschanceté seroit moins cognuë, si leurs estats ne les manifestoyent, & faisoient cognoistre à vn chacun. Mais vous pourriez vous ranger (encor que vous y fussiez contrainct par beaucoup de dangers) à estre compagnon de Decoratus, exerçãs tous deux ensemble vn mesme magistrat, le cognoissant homme vicieux & bouffon tresdangereux? & de vray, il n'est pas possible que nous puissions iuger ceux-là dignes d'hõneur pour raison de leurs magistrats & offices, lesquels nous cognoissons du tout indignes d'iceux. Si vous voyez aucun doüé de sapiẽce, pourrez vous le iuger indigne de sapience? ou d'estre reueré & respecté pour raison d'icelle? Non certes, car la vertu a vne certaine propre & particuliere dignité, dont elle remplit & fait capables ceux ausquels ell' est iointe. Et pource que les honneurs populaires ne peuuent faire cela, il est manifeste qu'ils n'ont d'eux-mesmes aucune beau-

té ne dignité. En quoy il faut aduiser d'auantage, que si aucun est d'autant plus vil & abiect qu'il est blasmé de plusieurs, ne pouuans les dignitez faire respecter les meschans, elles font qu'ils soient plus blasmez & calomniez, les descouurant & faisant cognoistre à vn chacun. mais ils s'en sçauent bien venger. car ils rendent bië le semblable aux Magistrats, les souillans & diffamãs de l'ordure de leurs meschancetez. Mais afin que vous cognoissiez ceste vraye reuerëce, ne pouuoir aduenir par le moyë de ces dignitez, notez cecy; si aucun qui auroit esté plusieurs fois Consul, alloit de fortune en pays estranger, & par les nations barbares, pensez-vous que tel honneur le peust à l'endroit de ceux-là faire venerable? Et toutesfois l'on ne peut douter que si les dignitez auoient d'ellesmesmes tãt de pouuoir qu'en quelque lieu que ce fust ils ne s'eslongneroient iamais de tel office, cõme le feu en quelque lieu que l'õ le mette est tousiours chaud: mais d'autãt que nõ leur propre vertu, mais vne fausse persuasiõ des hõmes leur attribue cela, elles s'éua

nouyssent soudain qu'elles sont paruenues à ceux-là qui ne les estimēt ny tiennent pas pour dignitez. Il est vray (me direz vous) que cela arriue entre les natiōs estranges, mais encor entre celles-là où elles sont nées, elles ne durent pas tousiours. C'estoit anciennement vne grande authorité que d'estre Maistre du Palais: ce n'est à cest' heure qu'vn nom presque de rien: & l'ordre de Senateur, vne grande charge. Si quelqu'vn le temps passé eust pris le soing des viures du peuple par vne chere année, on le tenoit pour vn grand personnage. Y a-il à cest' heure office plus abiecte? Car comme nous auōs dict cy deuant, cela qui n'a de soy ny de sa nature aucune dignité ou honneur qui luy soit propre, ains seulement par opinion de ceux qui en vsent, tantost reçoit splendeur, & puis tout soudain la pert. Doncques si les magistrats ne peuuēt faire respecter les hommes, si par la corruption des meschans qui les exercent, ils enlaidissent, si par succession de temps ils delaissent d'estre honnorables, si par l'opiniō des personnes ils auilissent, quelle grande beauté y-a-il que l'ō puisse de-

firer, s'ils n'ẽ ont aucune d'eux-mesmes, & s'ils n'en peuuent apporter à ceux qui les possedent?

POEME IIII.

Combiẽ qu'on vist Nerõ de pourpre reuestu,
Et qu'il ornast son chef de pierres precieuses,
Il estoit toutesfois de vices combatu,
Ce qui rendoit ses mœurs aux peuples odieuses.
Des Magistrats de Rome aucuns il decoroit,
Magistrats qui rendoiẽt iadis vn hõme insigne
Quand il estoit choisi: mais lors il n'honoroit
Ceux qui le receuoiẽt d'vne main tant indigne.
Qui doncques penseroit auoir quelque bon heur,
Quand d'vne main indigne on reçoit quelque honneur?

SOM. DE LA V. PROSE.

La puissance & faueur des Princes n'est bastante pour feliciter l'homme, attendu qu'elle ne luy fournit pas ce qu'elle promet, à l'occasion dequoy l'on la recherche. Premierement, eux mesmes ne la possedent pas, veu qu'ils ne sont suffisans d'eux-mesmes pour conseruer leurs Estats. Secondement, elle est de trop petite estendue. Et d'autant qu'vn seul ne peut dominer tout le monde, là où default la puissance rendant l'homme heureux, là mesmes au reciproque se fourrera l'impuissance les rendãt

miserables. Tiercement, elle est tousiours annexée auec crainte & defiance, qui les empesche d'estre heureux. Quartement, elle ne trouue aucune asseurance nulle part. & plus cette puissance est puissante, moins elle a de seureté.

PROSE V.

LEs Royaumes ou la faueur des Rois peuuét ils rendre vn hôme puissant? Pourquoy non, si ceste felicité luy peut tousiours durer? mais l'antiquité nous a laissé vne infinité d'exemples, & en auons encor vn grãd nombre de nostre temps, de tant de Rois qui d'heureux sont deuenus tres-miserables. O la belle puissance qui ne se peut seulement pas elle mesme conseruer! Mais si ceste puissance de regner est beatitude, n'est-il pas necessaire que si elle deffaut en quelque chose sa felicité diminue, & qu'elle soit d'autant miserable? & encore que les Empires de ce monde s'estendent bien loing: si est-ce pourtant qu'il y a beaucoup de nations qui ne sont commandées d'aucun Roy, & de ce costé que deffaut la puissance, qui est cause de la felicité, par ce mesme endroit entre l'impuissance qui apporte

la misere, de laquelle il est necessaire que les rois ayent & souffrent la plus grande partie. Dionysius tyran de la Sicile, ayant esprouué à quels dangers luy & ses semblables estoient soubs-mis, disoit la peur des Rois estre semblable à celle là qu'ont ceux qui ont vne espée nue sur leur teste, laquelle ils craignent qu'elle doiue à tous propos tomber, & les tuer. Quelle est donc ceste puissance laquelle ne peut ny chasser les morsures du soing, ny euiter les esguillons de la crainte ? il n'y a point de propos de dire qu'ils ne voudroient pas viure en plus grande seureté. ils le voudroient bien, mais ils ne peuuent: & puis ils se vantent d'estre puissans. Iugez vous cestuy-là puissant, qui ne peut faire ce qu'il voudroit bien ? qui a vn nombre de satellites & gardes autour de luy ? qui a plus de peur de ceux qu'il veut espouuenter, qu'eux n'ont pas de luy ? qui se remet du tout à la puissance de ceux qui le seruent? Qu'est il besoing que ie dispute à ceste heure de ceux qui ont la faueur des Rois, ayant fait voir que les rois mesmes sont si peu de chose ? Et bié sou-

uent à tels mignons la faueur est cause de leur ruine, soit que les Rois soient bien fortunez, soit qu'ils soient en affliction. Neron cõtraignit Seneque son maistre à eslire de quelle mort il voudroit mourir. Antonius Empereur feit par ses soldats mettre en pieces Papinianus, lequel de tous ses courtisans auoit plus de credit: & tous deux voulurẽt renoncer à leur authorité & quitter leur faueur, & Seneque mesmes offrit à Neron ses richesses, & feist ce qu'il peut pour se pouuoir retirer. Mais ny l'vn ny l'autre ne peut faire ce qu'il auoit entrepris, estans traynez à leur ruine, par leur grãde authorité. Quelle puissance dõc est ceste là qui fait craindre celuy qui l'a, qui ne rend point asseuré celuy qui la veut auoir: & de laquelle on ne se peut desfaire quand on a enuie? Pensez-vous qu'elle soit maintenue par les amis, lesquels nõ la vertu, mais la fortune a fait vostres? Asseurez-vous que l'amy que la felicité vous aura dõné, l'infortune le vous rendra ennemy. & quelle peste peut auoir plus de pouuoir pour faire nuysance, qu'vn familier qui vous soit ennemy?

POEME V.

QVi veut se dire puissant,
Qu'il maistrise sa colere,
Et le vice delaissant
Les paßions mette arriere,
N'assuietissant seruil
Son chef sous vn ioug si vil.
Car soit que depuis l'Indois
Iusques au barbare Syhte
On obeisse à tes loix,
Et qu'on voye vne grand' suitte
De gens asseruiz à toy,
Qui tous t'ont donné la foy
Si tu n'as l'esprit raßis
De paßions franc & libre,
Et que de mordans soucis
Tu n'ayes l'ame deliure,
Toute autre puissance auoir,
Ne se peult nommer pouuoir.

SOMMAIRE DE LA VI. PROSE.

La gloire mondaine ne fait rien pour paruenir à la beatitude, soit celle que la propre vertu de quelqu'vn luy peult acquerir; soit celle qu'auec sa naissance il tire de la noblesse

de sa race. Car si la reputation que nous emportons par vne commune opinion, nous est iniustement acquise, nous craignons que le sujet n'en soit manifesté. Si c'est auec iuste raison; la Philosophie n'estime pas que la faueur populaire merite d'estre colloquée parmy les biens qui consistent en operation vertueuse. Quant à la gloire de noblesse, il n'y a rien de si gauche ni de moindre estime qu'elle, si la vertu ne l'accompagne, attendu qu'aucun ne vault mieux que son prochain, fors celuy qui a la plus belle ame, & l'esprit plus capable de bonnes & louables actions.

PROSE VI.

QVant à la gloire il est assez manifeste combien elle est trompeuse & chose vaine. & pourtant le poëte tragique auoit bien raison, qui disoit la gloire ne seruir d'autre chose aux pauures mortels que de leur enfler & remplir les aureilles. plusieurs ont prins la grandeur de leur nom & de leur renommeé d'vne sotte & non-vraye opinion du vulgaire. Y a-il chose plus deshonneste que cela? car ceulx qui se sentent à tort priser & estimer, il est force qu'ils ayent honte des loüanges qu'on leur donne, & qu'ils en rougissent: & bié

qu'ils les eussent meritées par leurs œuures, que peuuēt telles loüanges apporter à la conscience de l'homme sage, qui mesure son bien & le iuge non par l'opinion du vulgaire, mais selon la verité & selon sa cōscience? Et si c'est vne chose si belle d'auoir fait parler de soy, & auoir acquis beaucoup de reputation, il fault croire que ne l'auoir point fait, soit chose vilaine & deshōneste. & estant necessaire, comme i'ay n'agueres dict, qu'il y ait plusieurs nations ausquelles la reputation d'vn seul homme peult arriuer; il aduiēt que celuy que vous estimez tant, n'a ailleurs reputation quelconque. Outre plus ie ne pense pas qu'il faille faire cas de la bienvueillance du peuple: car ce n'est pas chose qui procede de iugement, ny qui soit pour tousiours durer. Qui est celuy qui ne sçache bien que c'est vne chose vaine & inutile que le nom de noblesse? que si vo⁹ la referez à la vertu d'autruy, elle n'est point vostre, pource qu'il ne semble point que la noblesse soit autre chose qu'vne certaine loüange procedant des merites de vos predecesseurs. Que la loüan-

ge fait la noblesse, il est necessaire que ceux qui sont louez soient nobles, & pourtant la noblesse d'autruy ne vous peut illustrer, si vous n'estes illustre de vous mesme; & s'il y a aucun bien en noblesse, ie pense à mon iugement estre celuy là seul, qu'il est besoing aux nobles de ne forligner point & d'ensuiure la vertu de leurs predecesseurs.

POEME VI.

Tous les humains sont
De mesme substance,
Et sans respect ont
Egalle naissance:
Car vn seul pere commun
Donne la vie à chacun.
Il donne au Soleil
La clarté cogneuë,
Et nous monstre à l'œil
La Lune cornuë,
Les astres il loge aux cieux,
Les hommes en ces bas lieux.
Et l'esprit tiré
D'essence diuine,
Il tient reserré

De dans la poitrine.
Dont tous sont egalement
Les hommes naiz noblement.
Y a il pourquoy
Faire tant de mine,
Et estre en esmoy
De vostre origine:
Et vous vanter glorieux
De voz illustres ayeux?
Si vous pensez bien
A vostre naissance,
Et qu'il n'y a rien
Qui n'ait son essence
De Dieu, des humains facteur,
Et de toute chose autheur?
Qui du genre humain
Penserez vous estre
Infame ou vilain,
Sinon que son estre
Il delaisse, & soit suiuant
Le vice, vertu fuyant?

SOM. DE LA VII. PROSE.

Si la felicité gisoit en voluptez, il s'ensuyuroit vne grande absurdité. car les bestes en seroient participantes. Ainsi ne peut elle consister ny és plaisirs illicites, attendu les in-

conueniens qui en reüssissent : ni és licites, veu les ennuys & fascheries que le mariage traine quand & soy.

PROSE VII.

QVe diray-ie des voluptez du corps dont l'appetit est plein d'angoisse, & le rassasiement plein de repentance? combien de maladies, & combien de douleurs intolerables, quasi comme vn fruict de leur meschanceté apportent elles au corps de ceux qui en iouyssent? Ie ne sçay point quel plaisir leur action peult auoir : mais qui voudra se resouuenir de ses delices passées, il cognoistra que l'issuë des voluptez est tristesse & fascherie. Et si telles voluptez peuuent rendre l'homme heureux, rien n'empeschera que les bestes ne se puissent aussi dire heureuses, qui n'ont autre soing que de saouler leur appetit, & se remplir en leur desir. Ce seroit à la verité vn treshonneste plaisir, que celuy que l'on reçoit de sa femme, & de ses enfans : & est contre nature, ce que

quelqu'vn disoit, que ses enfans estoient ses bourreaux. Car la condition des enfans telle qu'elle peult estre, il n'est point besoin de vous ramenteuoir combien elle poingt & touche au vif : vous l'auez autresfois esprouué, & n'estes à ceste heure pour ceste occasion en petite fascherie : Mais ie serois bien de l'opinion d'Euripide, qui dit que c'est vn heureux malheur de n'auoir point d'enfans.

POEME VII.

Tout humain plaisir
A de sa nature
De soudain saisir
D'vne aspre poincture,
Et tousiours affliger ceux
Que l'on void voluptueux.
Tout ainsi void l'on
La volante abeille,
De son aiguillon
Faire la pareille,
Laissant pour peu de doulceur
Vn esguillon de douleur.

SOM. DE LA VIII. PROSE.

La Philosophie monstre en cest endroit de combien de maulx sont enueloppez ses biens esquels aucuns ont posé leur souueraine felicité. Premierement, qui voudra faire montjoye d'or & d'argent, sera blasmé de rapine & concussion. car (dit l'Ethique) l'homme pecunieux est violent. Secondement, c'est chose dure de se sousmettre à autruy pour en esperer des honneurs. & ainsi des autres consequemment. Outre plus, c'est chose trop friuole de faire estat des biens & facultez corporelles, attendu qu'en la plus part d'icelles les bestes nous surpassent. Aussi la beauté est vn bien de fort peu de valeur : veu qu'elle n'est que transitoire & superficielle.

PROSE VIII.

IL ne faut donc plus doubter que qui prend tel chemin pour aller à la vraye beatitude, se perd & se fouruoye; & tel sentier ne le peult mener ny conduire où il pense d'aller. & ie vous veux monstrer en combien de maux il est enueloppé. Car vous trauaillerez vous d'amasser de l'or & de l'argent, si pour

l'auoir il le faut oster à vn autre à qui il appartient? Vouldrez vous vous rendre illustre par le moyen des magistrats & dignitez, pour supplier & courtiser ceux qui les donnent? chercherez vous d'estre honnoré & respecté d'auantage que les autres en vous humiliant & abaissant pour demander les honneurs? Desirerez vous d'auoir beaucoup de puissance pour estre suiect aux embusches & aguets de ceux à qui vous commanderez, & estre soubsmis à vne infinité de dangers? vouldrez vous acheter de la gloire par vne infinité de trauaux, & ne viure iamais asseuré? viurez vous en voluptez & en delices? Vous serez donc blasmé d'vn chacun. car qui est celuy qui ne se desdaigne & se desplaise de faire seruice à chose si vile & abiecte qu'est le corps? Mais que ceux là s'appuyent d'vne debile possession, & se fortifient de peu de chose, qui font tant de cas des biens du corps. Car pourrez vous iamais en grandeur surpasser les Elephans, en force vaincre les Taureaux, & courir plus legerement que les Tygres? Regar-

dez l'espace du ciel, sa fermeté & sa legereté ; cessez quelquefois de vous amuser à ces choses basses. & toutesfois le ciel n'est point tant admirable pour le respect de ces choses, qu'il est pour le regard de la raison, qui le regit & gouuerne: mais la grace de la beauté est tost fauie & fuit plus legeremẽt que les fleurs de la primeuere. Et si comme dit Aristote, nous auions les yeux d'vn Lynce, que nous peussions voir à trauers les corps opposez à nostre veuë, voyans les entrailles ne iugerons nous pas que le corps d'Alcibiade seroit chose tres-vilaine & deshonneste, la superficie duquel nous semble si belle? Ce n'est donc point la nature qui fait que vous sembliez beau, mais la foiblesse des yeux qui vous regardent. Or estimez les biẽs du corps tant que vous voudrez : mais sçachez aussi que tout ce que vous y pouuez voir se peut legerement dissoul-dre de la moindre chaleur d'vne petite fieure tierce: Et partãt faut cõclure que les choses lesquelles ne peuuent produire les biens que l'on s'en promet, & que l'on en espere, ne peuuent estre

parfaictes: & pour n'estre tous les autres biens comprins en ces choses là, elles ne peuuent estre le chemin ni le sentier à la vraye beatitude, ny ne peuuent rendre l'homme bien-heureux.

POEME VIII.

BOn Dieu combien l'ignorance
Fait les hommes fouruoyer,
Et peut, tant a de puissance,
Du droit chemin desuoyer!
Ne pensez pas l'or qu'on prise
Des arbres verds arracher:
N'allez point la perle exquise
Dessous le pampre chercher.
Vous ne tendez aux montagnes
Pour le poisson amasser,
Ny aux humides campagnes
N'allez aux biches chasser.
Les hommes ont cognoissance
Des endroits plus recellez,
Où les perles ont naissance,
Et les poissons escaillez.
Mais encor iusqu'à ceste heure
Trompez ils ne sçauent pas

Le lieu où ce bien demeure,
Qu'en vain ils cherchent cy-bas.
Car ce bien au ciel reside,
Et l'homme est deceu aussi,
Qui autrepart qu'au ciel cuyde
Le pouuoir trouuer icy.
Que faut-il donc que ie prie
Pour les hommes insensez?
C'est que leur faim assouuie
Soit de tresors amassez:
Et vestus de gloire vaine,
Afin qu'ils cognoissent mieux
Que la richesse est certaine
De ce bien qui est aux cieux.

SOM. DE LA IX. PROSE.

Apres auoir discouru de l'erreur de ceux qui constituent leur beatitude és biens corporels & de fortune, la Philosophie vient à monstrer quelle est la vraye felicité à laquelle le Sage aspire. Premierement elle maintient que toutes les susdites beatitudes imaginaires sont trompereſſes, & n'effectuent ce qu'elles promettent en apparence. Secondement, elle remarque la cause de la faulse felicité, & la declarant fait congnoistre que la suffisance, puissance & reuerence, la gloire & le plaisir, ne sont de faict qu'vne seule chose. & monstre en suite

en suite comment les hommes les separent & diuisent l'vne de l'autre abusiuemẽt ; attendu qu'elles sont indiuisibles, quoy que differentes de noms: & quiconque cherche vne partie d'vne chose indiuisible, ne rencontrera iamais ni cette partie ni la chose mesme dont il cherche la partie. Aussi quiconque desire l'vne des cinq choses susdites, les souhaite toutes entãt que touche la beatitude. Et d'autant que ceste beatitude est Dieu mesme, elle est indiuisible. par consequent, toutes les cinq ne sont qu'vne indiuisiblement. Mais iacoit qu'aucun les pourchasse toutes conointement, toutefois il n'y trouuera point de solide ni de souuerain bien. & combien qu'en general il y cherche sa felicité, si est-ce qu'il peche en la particularité, la pensant trouuer en des biens temporels & passagers. Or les causes & la forme de la faulse beatitude conuës, il est aisé de recueillir en quoy consiste la vraye & parfaite : pour laquelle aconsuyure, l'inuocation du nom de Dieu est necessaire, seul & seur fondement de toutes bonnes œuures.

PROSE IX.

QV'IL suffise d'auoir donc iusques à ceste heure d'escrire la forme de la faulse & mensongere felicité ; & ayant bien cogneu & veu quelle elle est, il est temps de monstrer quelle est

Le lieu où ce bien demeure,
Qu'en vain ils cherchent cy-bas.
Car ce bien au ciel reside,
Et l'homme est deceu außi,
Qui autrepart qu'au ciel cuyde
Le pouuoir trouuer icy.
Que faut-il donc que ie prie
Pour les hommes insensez?
C'est que leur faim assouuie
Soit de tresors amassez:
Et vestus de gloire vaine,
Afin qu'ils cognoissent mieux
Que la richesse est certaine
De ce bien qui est aux cieux.

SOM. DE LA IX. PROSE.

Apres auoir discouru de l'erreur de ceux qui constituent leur beatitude és biens corporels & de fortune, la Philosophie vient à monstrer quelle est la vraye felicité à laquelle le Sage aspire. Premierement elle maintient que toutes les susdites beatitudes imaginaires sont trompeuresses, & n'effectuent ce qu'elles promettent en apparence. Secondement, elle remarque la cause de la faulse felicité, & la declarant fait conoistre que la suffisance, puissance & reuerence, la gloire & le plaisir, ne sont de faict qu'vne seule chose. & monstre en suite

en suite comment les hommes les separent & diuisent l'vne de l'autre abusiuemẽt; attendu qu'elles sont indiuisibles, quoy que differentes de noms: & quiconque cherche vne partie d'vne chose indiuisible, ne rencontrera iamais ni cette partie ni la chose mesme dont il cherche la partie. Aussi quiconque desire l'vne des cinq choses susdites, les souhaite toutes entãt que touche la beatitude. Et d'autant que ceste beatitude est Dieu mesme, elle est indiuisible. par consequent, toutes les cinq ne sont qu'vne indiuisiblement. Mais iacoit qu'aucun les pourchasse toutes coniointement, toutefois il n'y trouuera point de solide ni de souuerain bien. & combien qu'en general il y cherche sa felicité, si est-ce qu'il peche en la particularité, la pensant trouuer en des biens temporels & passagers. Or les causes & la forme de la faulse beatitude conuës, il est aisé de recueillir en quoy consiste la vraye & parfaite: pour laquelle aconsuyure, l'inuocation du nom de Dieu est necessaire, seul & seur fondement de toutes bonnes œuures.

PROSE IX.

QV'IL suffise d'auoir donc iusques à ceste heure d'escrire la forme de la faulse & mensongere felicité; & ayant bien cogneu & veu quelle elle est, il est temps de monstrer quelle est

la vraye. Ie voy bien, dis-ie, qu'il n'est pas possible ny que les richesses ayent suffisance, les Royaumes puissance, les dignitez reuerẽce, la gloire reputation, ny les voluptez cõtentement. Auez vo⁹ bien entendu, dict elle, les occasions pourquoy il est ainsi? Il me semble, dis-ie, les auoir veuës, mais seulement comme par vne petite fente: & ie desirerois fort que vous me les feissiez plus particulierement connoistre. Il est fort aysé & facile, dict elle, pour ce que ce qui est de sa nature simple & indiuisible, l'erreur des hõmes le separe, & du vray & parfaict, le meine & conduit au faux & imparfait. Car pẽsez vous que qui n'a besoin d'aucune chose, ait besoin de puissance? Non, dis-ie. Vous auez bien respondu, dict-elle. car si aucune chose est en quelque partie de petite & debile force, il est necessaire qu'elle ait de ce costé là besoin de l'ayde d'autruy. Il est ainsi, luy respondis-ie. La suffisance & la puissance, dict-elle, ne sont-elles pas d'vne mesme nature? Il le semble ainsi, dis-ie. Vous semble il, dict-elle, que telle chose doiue estre desdaignée,

ou bien recherchée pluſtoſt que toutes autres choſes? On ne peut doubter de cela, dis-ie. Adiouſtons encor à la puiſſance, & ſuffiſance, la reuerence, dict-elle: de ſorte que nous iugions que ces trois choſes ne ſoient qu'vne ſeule. Adiouſtons, dis-ie. car nous voulons aduouër ce qui eſt vray. Penſez-vous (dict-elle) que cela ſoit vilain & abiect, ou bien illuſtre & noble? mais aduiſez bien ce que desia vous m'auez accordé, que ce qui n'a beſoin d'aucune choſe, eſt treſpuiſſant & digne de treſgrand honneur & reuerence. Que ſi la nobleſſe luy deffault, & que de ſoy-meſme il ne ſe puiſſe rendre illuſtre, il eſt en quelque ſorte vil & meſpriſable. Ie ne puis que ie ne confeſſe, dis-ie, que cela ne ſoit illuſtre. Il s'enſuit donc, dict elle, que la gloire, & la nobleſſe ne different en façon du monde, des trois choſes deuant dites. Il eſt bien vray, dis-ie. Or eſt-il tout manifeſte, dict-elle, que ce qui n'a beſoin d'aucune choſe, qui peut tout de ſoy-meſmes, & qui eſt digne d'honneur & de reuerence,

soit encor occasion de plaisir & de ioye. Ie ne pourrois, dis-ie, penser que parmy choses semblables se puisse mesler & couler la douleur & fascherie. Et pourtant faut necessairement confesser, qu'estans bien certaines les choses deuant dictes, elles soient encore accompagnées & remplies de ioye & d'allegresse. Ouy, dict-elle: & d'auãtage il est encore necessaire pour ces mesmes raisons, que la suffisance, la puissance, la noblesse, la reuerence, & le plaisir soient de noms du tout dissemblables, mais pourtant d'vne mesme substance, & nullement differente. Il est necessaire, dis-ie. Cela donc, dict-elle, qui est seul & simple de sa nature, a esté diuisé & separé deprauément par les hommes: & quand ils se trauaillent, & s'efforcent d'acquerir vne partie de chose qui n'a point de parties, ils n'en peuuent posseder vne portion, d'autant qu'il n'y en a point, & si ne peuuent s'aquerir toute la chose mesme, qu'ils ont affectée. Et pourquoy dis-ie, celuy qui pour fuyr pauureté recherche d'auoir des richesses, ne se soucie pas d'estre

puissant, & veut plustost estre veu homme de peu, & incongneu, & se priuer encore de quelques plaisirs de nature, que de perdre l'or & l'argent qu'il s'est amassé? Et cestuy là ne peut auoir par ce moyen suffisance : Car il est abandonné de pouuoir, combatu d'ennuis & fascheries, rendu abiect pour sa turpitude, & faict incogneu pour l'obscurité de sa race. Mais celuy qui desire seulement d'auoir beaucoup de pouuoir, distribue prodigalement les richesses, desdaigne les voluptez, & les honneurs, qui sont priuez de puissance, n'estime rien la gloire : & encor à cestuy là, comme vous pouuez voir, manquent plusieurs choses. Pource qu'il aduient quelquefois, qu'il a encore besoin de ce qui luy est plus necessaire, & qu'il se sent espoint d'angoisses, & trauaillé d'vne infinité de soin: & ne pouuant chasser de luy ces choses, il ne se peut dire puissant, qui est ce qu'il desiroit le plus. On peut en ceste mesme façon discourir des honneurs, de la gloire, & des voluptez. Pource qu'estant vne seule de ces choses, le mesme

que toutes ensemble; quiconque cherche d'en auoir vne quittát les autres, ne peut seulement paruenir à celle là qu'il recherche d'auoir. Que seroit-ce donc, dis-ie, si quelqu'vn desiroit de les auoir toutes? Cestuy là, dict-elle, voudroit attaindre au but de la souueraine beatitude; mais il ne la pourroit pas trouuer en telles choses. Car cõme nous auons dict & monstré, elles ne peuuent faire ny donner ce que l'on attend d'elles, & ce qu'elles promettét. Non, dis-ie. Il ne faut dõc pas chercher, dict-elle, la vraye beatitude en ces choses, de chacune desquelles separément l'on se promet d'auoir ce que l'on desire. Ie le confesse, dis-ie, & n'y a rien plus vray que cela. Vous auez donc bien entendu, dict-elle, la forme, & quelle est la faulse felicité. Or tournez à ceste heure les yeux de vostre entendement de l'autre costé, & vous verrez bien tost quelle est la vraye, que nous auons promis de vous monstrer. Il me semble, dis-ie, qu'elle doit estre cogneuë, & manifeste, & mesmes aux aueugles, & l'auez assez declarée tantost: voulant monstrer & fai-

re veoir quelle estoit la faulse. Car, si ie ne me trompe, telle est la vraye & parfaicte felicité, qui donne suffisance à l'homme, le rend puissant, le fait reuerer, luy apporte de la reputation, & le tient ioyeux. Et afin que vous cognoissiez que i'ay bien consideré tout ce que vous auez dit : Ie ne doute aucunement que telle ne soit la vraye & parfaicte beatitude, qui seule peut vrayement donner vne de ces choses, pource que toutes ensemble ne sont qu'vne mesme. O mon nourrisson, dict-elle, que ie vous estime heureux d'auoir si saincte opiniõ, pourueu que vous adioustiez. Et quoy? dis ie. Pensez vous, dict-elle, qu'entre les choses mortelles & caduques l'on puisse trouuer vne telle condition? Non, dis-ie. car vous m'auez faict entendre qu'outre ceste condition lon ne peut rien desirer d'auantage. Ces choses, dict-elle, semblent seulement apporter aux pauures mortels les images & simulacres du bien, & quelques biens imparfaits: mais elles ne peuuent en façon du monde apporter le vray & parfaict bien.

Ie le confesse, dis-ie. Ayant donc cogneu, dit elle, quelle est la vraye felicité, & ce qui la represente faulsemẽt, il reste que vous sachiez les moyẽs de l'auoir, & de l'acquerir. C'est ce que i'attends il y a long temps, dis-ie. Mais, dit-elle, puisque, comme il plaist à Platon en son Timee, l'on doit implorer la grace & l'ayde de Dieu, & mesmes aux choses moindres, qu'estes vous d'aduis que nous deuions faire, affin que nous meritions de trouuer le siege, & la residence de ceste souueraine beatitude? Il fault, dis-ie, inuoquer le Pere de toutes choses, sans lequel l'on ne peut biẽ fonder vn commencement, de quoy que ce soit. Vous auez bien dict, dit-elle, & soudain elle commença à chanter ainsi.

POEME IX.

Createur de toutes choses,
Qui tout regis, tout disposes,
Et par ordre les maintiens,
Les gouuerne & les retiens:
Tu fais que les temps se suyuent,
Et que les saisons arriuent,

A leur tour, & tout seul stable,
Fais toute chose muable.
Ne faut arriere de toy
Chercher la cause pourquoy
As en diuerse maniere,
De la matiere premiere
Tiré les formes, & faict
Vn ouurage si parfaict
En tout & en ses parties
Sur les Idées basties,
Qu'en ton intellect diuin
Encloses tu tiens, affin
Que ce bel œuure accomplisses,
Et beau comme toy le fisses,
A ce n'estant incité
Que par ta seule bonté.
Toy qui d'eternelles chaisnes,
Tous les Elemens enchaisnes,
Et qui les faiz conuenir,
Et liez se maintenir,
Par vn nombre qui assemble
Le chaud & le froid ensemble,
Le sec & l'humidité:
Qui a le feu limité,
Et qui garde que la terre
Dedans les abysmes n'erre,
Et l'ame qui dessoubz toy,

Donne à ce monde la loy,
Tu as dedans le ciel close
Dont la course elle dispose,
Et s'espand en faicts diuers
Aux membres de l'vniuers:
Qui par des cercles se tourne,
Puis en soymesme retourne,
Et de l'intellect diuin
Va costoyant le chemin,
Qui sans du sentier se tordre
Les Cieux il meine en leur ordre.
De luy leur naissance ont pris.
Les ames de moindres pris
Dont les bestes se remuent,:
Et les plantes s'esuertuent
De croistre & produire aussy.
Mais tu as plus de soucy
De celles dont tu animes
Les hommes que tu estimes.
Car sur ton char argenté
Tu les mets à ton costé,
Et peuples de ceste race
Tout ce que le ciel compasse
Entre ses bras azurez,
Puis tu les reprens aprez.
Sois moy donc Seigneur propice,
Et fais Pere que ie puisse

L'esprit aux cieux esleuer,
Et que ie puisse trouuer
Du parfaict bien la fontaine
Et la clarté souueraine,
Que mes yeux enluminez
Ne soient iamais destournez
De toy, dissouls le nuage:
Retourne donc le visage,
Et soient mes yeux obscurcis
Par ta splendeur esclarcis.
Car tu es des gens de bien,
Calme repos, paix, soustien;
Et leur but est de te voir,
Pour guide & nocher t'auoir.

SOM. DE LA X. PROSE.

Parce que beaucoup de personnes n'estiment point y auoir d'autres biens en nature que ceux qu'ils peuuent apprehender par leur sensualité, la Philosophie prouue que de faict il y en a vn souuerain: puis monstre qu'en Dieu seul gist la vraye & perfaite felicité, non comme chose distincte de luy, comme accidēt de son sujet. car il est la mesme beatitude, qui ne differe en riē de lui, autremēt il ne seroit le souuerain biē: ce qu'ō ne sçauroit dire sans blaspheme. D'auantage, ce qui formelle-

ment est le principe de toutes choses, c'est le souuerain bien, qui ne peult auoir de principe. Tel est Dieu. par consequent il est formellement le souuerain bien. Or le souuerain bien est la beatitude. & pourtant Dieu est formellement la felicité mesme. Que si la beatitude differoit d'auec Dieu, attendu que l'vn & l'autre ne sont qu'vn souuerain bien; il y auroit deux souuerains biens, desquels l'vn ne seroit pas l'autre. & l'vn manquant à l'autre, pas-vn des deux ne seroit perfait ni souuerain bien. car perfait est ce à quoy rien ne manque. Il fault donc necessairement que la beatitude ne soit autre chose que Dieu mesme. Dont s'ensuit derechef, que tout homme heureux est Dieu: attendu que la beatitude est la diuinité mesme, & que par acquisition de beatitude les hommes sont faits heureux.

PROSE X.

PVis que vous auez des-ja veu la forme, & la semblance du bien imperfaict, & quel est aussi le vray & perfect: il ne sera point hors de propos, de vous monstrer en quoy consiste ceste perfection de felicité. Et me semble que premierement nous deuons chercher, si vn bien, tel que nous l'auons cy-

deuant descrit, se pourra trouuer, ou nõ, aux choses de nature : Affin que nous ne soyons trompez & deceuz par vne vaine imagination, nous persuadant contre verité, l'estre d'vne chose, laquelle on ne peut nier qui ne soit, & que tel bien est comme vne source & vraye fontaine de tous les autres biens. Car tout ce qui est imparfait, est dit imparfait, par defaut & diminution du parfait. D'où vient que si en quoy que ce soit, il se trouue quelque imperfection, il est necessaire qu'elle ait aussi ie ne sçay quoy de parfait. Car ostez toute la perfection d'vne chose, on ne peut imaginer, ny penser d'où elle peut proceder, ny qui est cause de l'estre de telle imperfection. D'autant que nature ne prend iamais commencemẽt des choses qui ont quelque default, mais procedant des entieres & accomplies vient & s'escoule en ces choses basses, infimes & infructueuses. Et si, comme nous auõs cy deuãt prouué, il y a quelque vaine & imparfaicte felicité, l'on ne peut aussi doubter qu'il n'y en ait vne parfaicte & asseurée. Ceste conclusion est bien vraye & necessaire, dis-ie. Mais, dict-elle, con-

siderez en ceste sorte où elle peut habiter. La commune imagination, & conception des hommes aduoüe que Dieu est souuerainement bon, & autheur de toutes choses. Car ne pouuant comprendre chose meilleure, que Dieu, on ne peut nier qu'il ne soit bon, n'y ayant rié meilleur que luy. & la raison veut que Dieu estant tout bon, en luy soit encor le bien parfaict. Car s'il n'estoit ainsi, il ne pourroit estre le principe de toutes choses, pource qu'il y auroit autre chose plus excellente, en laquelle seroit le bien parfaict, & qui sembleroit estre precedente, & plus ancienne: d'autant que les choses parfai&tes & accomplies sont premieres que les imparfai&tes, & où il y a quelque default. Mais il faut confesser, d'autant que l'on ne peut proceder en l'infini, le souuerain Dieu estre remply du parfaict, & souuerain bien. Or nous auons mis la vraye beatitude, au bien parfaict. Il fault donc croire qu'en Dieu seul est la vraye beatitude. Ie vous entends bien, dis-ie, & est impossible de vous pouuoir contredire. Mais ie vous prie considerez, cóme auec bonne raison & sainctement nous a-

uons conclud Dieu estre remply du souuerain bien. Et en quelle sorte? dis-ie. Afin que vous ne pensiez, dict elle, & que vous n'imaginiez Dieu pere de toutes choses, auoir prins d'ailleurs, & hors de soy le souuerain bien, duquel no⁹ disons qu'il est remply, ou l'auoir ainsi naturellement, que vous estimiez que la substãce de Dieu qui a la beatitude & celle de la beatitude qui est possedée de luy, soiēt substances diuerses. Car si vous pensez que ceste beatitude soit hors de luy, & qu'il l'ait prise d'ailleurs: Il faut que vous confessiez que celuy qui donne est plus excellent que celuy qui reçoit. Mais nous confessons, comme il est bien raisonnable, que Dieu est plus excellent que toutes autres choses. Et s'il l'a de sa nature: mais que pourtant il soit different de sa propre substance, quand nous parlons de Dieu, autheur de toutes choses, qui pourra imaginer celuy qui a sceu si bien vnir & ioindre ensemble ces choses diuerses, sçauoir est Dieu & le souuerain bien? Et puis ce qui est different de quelque chose, n'est iamais la chose de laquelle il differe. Et pourtant ce qui est de sa nature

different du fouuerain bien, n'eſt pas le ſouuerain bien. Or n'eſt-il pas licite ny bien ſeant de penſer cela de Dieu. Car il eſt tout certain qu'il n'y a rien de ſi excellent,que luy:d'autant qu'il n'eſt pas poſſible,que la nature de quelque choſe que ce ſoit , puiſſe eſtre meilleure que ſon principe. Donc l'on peut conclure auec raiſon , que qui eſt le principe de toutes choſes,eſt encor de ſa nature,& de ſa propre ſubſtance le ſouuerain bien. C'eſt treſbien conclud,dis-ie. Mais nous auõs dict-elle, confeſſé que le ſouuerain bien eſt la beatitude.Il eſt vray,diſ-je. Il faut donc que nous confeſſions auſſi,dict-elle, que Dieu eſt ceſte meſme ſouueraine beatitude.Ie ne puis,dis-ie, en ſorte que ce ſoit contredire vos premieres propoſitions,& voy biẽ que d'icelles il s'enſuit ce que vous venez de dire. Regardons ie vous prie,dict-elle, ſi nous le pourrions mieux & plus clairement prouuer.Deux biens ſouuerains, qui ſoient entre-eulx diuers,& differens ne peuuent eſtre.Car les biens qui ſont diſſemblables,l'vn n'eſt pas ce qu'eſt l'autre. Pource qu'à l'vn de ceux là,l'autre deffault.& c'eſt choſe manifeſte que celuy qui n'eſt pas parfaict,

n'est pas souuerain bien. Donc ces biens là qui sont souuerains, ne peuuent en façon du monde estre differens. Mais nous auons n'agueres monstré que Dieu, & le souuerain bien est vne seule, & mesme chose: & pourtant il s'ensuit necessairement, que la souueraine beatitude, est la souueraine diuinité. Il n'y a, dis-ie, chose en effect si certaine, que cela, ny mieux appuyée de raison. Et si ne se peut conclure de Dieu plus dignement, qu'ainsi. Or comme les Geometriens ayans monstré leurs propositiõs, en tirent certaines consequences, qu'ils nomment auantages: Ie veux de mesmes vous donner vn surcroist & par dessus, que les hommes ayans esté adoptez de la beatitude, & l'ayans acquise, se peuuẽt dire bienheureux. Et la beatitude estant la mesme diuinité, il est manifeste q̃ la beatitude rẽd l'hõme heureux, cõme la iustice fait l'hõme iuste. & la sapience le fait sage: il faut pareillement conclure, & pour ceste mesme raison, que qui a acquis la diuinité, est Dieu. Quiconques donc est bien-heureux, est Dieu: & bien que Dieu soit seul de sa nature, si en peut-il estre plusieurs, par participation. Vrayment (dis-ie) voila vn

fort beau surcroist & par-dessus, ou auantage, comme vous le voudrez nommer. Mais cela est encor plus beau, dict-elle, que nous y pouuons adiouster auec raison. Et quoy, dis-ie? Encore, dict-elle, qu'il semble que la beatitude contient beaucoup de choses: A sçauoir si elles sont tellement iointes & vnies ensemble, qu'elles facent le corps de la beatitude, comme composé de plusieurs & diuerses parties: ou bien s'il y en a vne seule qui contienne & comprenne en soy la substance de la beatitude, & à laquelle toutes les autres se referent. Ie voudrois fort, dis ie, que vous me peussiez declarer, & faire resouuenir de ces choses. Ne croyons nous pas, dict-elle, que la beatitude soit vn bien? Ouy vrayement, dis-ie & le souuerain encore. Il faut, dict-elle, dire cela de tout le reste. Car la mesme souueraine suffisance, la souueraine puissance, la reuerence, la noblesse, & la volupté sont iugées beatitude. Que voulez vous dis-je, conclure par là? A sçauoir, dict-elle, si la suffisance, la puissance, & les autres choses encore, sont comme les membres & parties de la beatitude:

ou si toutes se rapportent à vn seul bien, comme à vn chef. I'entends bien, dis-je, que vous proposez ce qu'õ doit cercher: mais ie voudrois bien oyr vne fin, & vne resolution de ce que vous ne determinez point. Apprenez, dict-elle, auec discretiõ comme cela se doit entendre. Si tous ces biens-là estoient membres de la beatitude, ils differeroient entre-eux. Car telle est la nature des parties, que plusieurs & diuerses choses font vn corps. Mais nous auons cy-deuant monstré, que tout cela n'est qu'vne mesme chose. Ils ne peuuẽt donc estre parties. Autrement la beatitude seroit composée d'vn membre, ce qui ne peut estre. Il n'y a point de doute en cela, dis-ie: mais i'attends le demeurant. Il est tout certain & manifeste, dict elle, que tout se rapporte à vn bien: pour ce que l'on cherche d'auoir suffisance, d'autant que l'on le iuge bien: & le mesme croit-on de la puissance, & faut penser le semblable des honneurs, de la gloire, & des voluptez. Le but donc & l'occasion de desirer toutes choses, c'est le bien. Car ce qui n'a en soy ny apparence, ny en effect aucun bien,

n'est en aucune sorte desirable: & au contraire les choses qui ne sont bonnes d'elles mesmes, ny de leur nature, toutesfois si elles en ont quelque apparence, & sont reputées telles, elles sont desirées, comme vrayement bonnes. Et pourtant la cause & le principal fondement, pourquoy les choses sont desirees, n'est pas à tort reputée estre le bien: & la chose qui fait desirer vne autre, est desirable sur toutes. Comme si quelqu'vn pour sa santé vouloit monter à cheual, cestuy-là ne desireroitpoint tant le mouuement qu'il pourroit faire estant à cheual, comme l'effect de sa santé. Puis donc que toutes choses sont desirées pour bien, elles ne sont pas plus desirées, que le bien mesme. Mais d'autant que nous auons dict, que toutes choses sont desirées pour le respect de la beatitude seulement: c'est donc la seule beatitude que l'on desire. & pourtant il est manifeste, que ce n'est qu'vne mesme substance, que du souuerain bien, & de la beatitude. Ie ne voy point, dis-je, pourquoy quelqu'vn puisse nier cela. Mais nous auons monstré, dict elle, que Dieu & la vraye beatitude ne

ſont qu'vne meſme choſe. Il eſt vray, diſ-je. Ie puis bien donc, dict-elle, ſeurement conclure, la ſubſtance de Dieu n'eſtre aucune autre choſe, que le ſouuerain bien.

POEME X.

Vous tous que la conuoitiſe
Tient en ſes laqs arreſtez
Et qui n'auez l'ame eſpriſe
Des mondaines voluptez.
Venez pour voſtre miſere
Et vos trauaux alleger,
Voicy le lieu ſalutaire
Pour de vous les eſtranger.
Ny l'or que parmy leur onde
L'Herme & le Tage ont rollé,
Ni dont l'Inde mer abonde,
Le treſor amoncelé,
L'eſprit peſant ne reſueille,
Beant de la faim de l'or:
Mais ſon œil plus fort ſommeille,
Esblouy de ce treſor.
Ce dont on eſt tant cupide
Et qui le deſir ſeduit,
Dedans ſon grand ventre humide,

La terre vous l'a produit.
Mais ceste belle lumiere,
Qui peinct le ciel de clarté,
Banit le soucy arriere,
Qui tient le cœur arresté,
Et si quelqu'vn sçait cognoistre
Ceste diuine splendeur,
Il croira le soleil estre
Aupres d'elle sans lueur.

SOM. DE LA XI. PROSE.

La Philosophie ameine maintenant Boëce à la conoissance de ce que n'agueres il confessoit ignorer. Premierement elle definit le souuerain bien. Secondement, monstre quelle est la fin de toutes choses. Et d'autant que toutes choses desirent n'estre qu'vne, (comme n'ayans plus expedient moyen pour s'entretenir, que cette vnion & liaison) & conseruer leur estre en le continuant: s'ensuit que le bien est ce que toutes creatures desirent, d'autant que l'Vn & le Bien sont vne mesme chose. Ce qu'elle prouue premierement par les animaux: Secondement par les creatures vegetables, arbres, herbes & autres plantes: Tiercement par les inanimées & insensibles mesmes, lesquelles neantmoins desirent d'estre, & appetent chacune ce qui luy est propre. Ce qui appert par deux signes. Le premier, Que toutes choses par inclination naturelle tendent à leur

propre lieu, comme les pesantes en-bas, les legeres en hault. le deuxiesme: Qu'elles sont soigneuses de conseruer leur proprieté naturelle, par laquelle elles continuent leur estre. Or le moyen és creatures de conseruer cet estre, c'est d'estre vnes ensemble. Donc toutes desirent cette vnité. L'vnité n'est autrechose que le bien mesme. Partant la fin de touteschoses est d'appeter leur souuerain bien.

PROSE XI.

IE suis, dis-ie, bien d'accord auec vous en cela. Pource que toutes ces choses vnies, & attachées ensemble auec bõnes raisons sont toutes apparentes. O que vous estimerez beaucoup, dict-elle, de sçauoir, & cognoistre ce que c'est que ce bien souuerain! Infiniment, dis ie, pour ce que par mesme moyen ie cognoistrois Dieu, qui est le souuerain bien. Ie le vous feray cognoistre, dict-elle, & auec tresbonnes & asseurées raisons, pourueu que vous ayez souuenance de ce que nous auons vn peu auparauãt conclud. & arresté. Ie me souuiendray, dis-ie. Ne vous ay ie pas fait entendre que leschoses que plusieurs desirent, & recherchét, ne sont

pas pourtant le souuerain bien : pource qu'elles sont differentes, & discordantes l'vne d'auec l'autre? Et pource qu'à l'vne d'icelles defaillant l'autre, il est impossible qu'elles puissent apporter vn bien parfaict & accomply: & que lors qu'elles sont vnies ensemble, & composées comme en vne forme & mesme effect, de sorte que la suffisance soit vne mesme chose que la puissance : la reuerence, la noblesse, & la volupté, produire, & en resulter le souuerain bien? Et si toutes aussi ne sont vne mesme chose, qu'en quelque sorte que ce soit elles ne peuuent, ny ne doyuent estre desirées. I'ay bien entendu cela, dis-ie, & n'en peut-on douter. Si donc, dict-elle, ces choses quand elles different l'vne de l'autre, ne peuuent se nommer biens : Mais soudain qu'elles commencent à s'vnir, & estre vne mesme chose sont biens : n'aduient-il pas donc qu'elles sont mises & reputées entre les biens quand elles sont reduites en vn? Il le semble ainsi dis-ie. M'accorderez vous dict-elle, que tout ce qui est bien soit bien par participation du bien, ou non? Ie le vous accorde, dis-ie. Il faut donc,

dict-

dict-elle, que par mesme moyẽ vous m'accordiez que l'vnité, & le bien, sont vne mesme chose. Pource que la substance des choses, dont l'effect n'est point naturellement different, est vne & de mesme. Ie ne le puis nier, dis-ie. Sçauez vous, dict elle, que tout ce qui est, & a estre, demeure en son estre, & dure tãt q̃ la chose est vne: & soudain aussi qu'elle n'est plus vne, elle n'est aussi plus en estre, & en mourant se resoud? Cõment, cela dis-ie? Cõme aux animaux, dict-elle, quand l'ame & le corps sont vnis & ioincts en vn, cependant que ils demeurent ensemble, cela s'appelle Animal: mais quand ceste vnité se desioint, par la separation l'vn de l'autre, il meurt, & n'est plus Animal. Le corps mesme cependant qu'il se conserue en vne mesme forme seule, par le moyen de la conionction des membres, on y void vne forme humaine. Mais si les parties desunies & separées l'vne de l'autre, gastent l'vnité, ce n'est plus ce que c'estoit. Et en ceste mesme sorte, qui voudra discourir toutes choses vne pour vne, il est tout certain qu'elles auront estre, tant qu'elles seront vne. Mais si elles aban-

donnent l'vnité, elles meurent aussi tost & se desfont. Quand ie considere beaucoup de choses, il ne m'est pas aduis autrement, dis-ie. Y a-il quelque chose, dict-elle, ayant operation naturelle, qui ne vueille plus estre, desire de mourir, & de se corrompre? Si ie considere les animaux, dis-ie, qui ont selon nature pouuoir de vouloir, ou de ne vouloir pas, ie n'en sçache aucun, s'il n'est contraint extraordinairemẽt, qui ait enuie de se despouiller de son estre, & qui vueille de sa bonne volonté, se precipiter à la mort. Car tout Animal se trauaille pour son salut, & fuyt tant qu'il peut les occasions de sa ruyne, & de son dommage. Mais ie ne sçay que ie doy dire des plantes, & de toutes les autres choses inanimées. Il n'y a (ce me semble) rien, dict-elle, dequoy vous deuiez douter. Car nous voyons les herbes & les arbres prendre naissance tout premierement aux lieux qui leur sont plus conuenables, & plus propres à leur nature, & là ne se seichent, ny ne meurent pas aisément. Les vnes naissent és plaines & cãpagnes, les autres aux mõtagnes: les lacs en produisent aucunes,

les autres viennent dans les pierres, & y ſont attachées. Quelques vnes ſont fertiles, qui toutesfois ſont produittes des arenes ſteriles, & infructueuſes : & ſi on ſe vouloit efforcer de les tranſporter & planter ailleurs, elles ſe ſeicheroient tout ſoudain. Mais la nature donne à chacune choſe ce qui luy eſt conuenable, & ſe trauaille de les conſeruer, tant qu'elles peuuent durer. Que diray-ie, que toutes ayans comme la bouche en terre, attirét la nourriture auec leurs racines, & puis la diſtribuent, & eſpandét par les moëlles, par la force du bois, & puis en l'eſcorce: ce qui eſt plus noble, comme la moëlle & le plus tendre, eſt reſerré au dedans, & mis au lieu le plus auant, & entourné d'vne certaine fermeté de bois pour ſa deffence, & au dehors l'eſcorce, comme celle qui peut plus facilement endurer les iniures du ciel, & pour ſeruir de deffence au demeurant ? Mais conſiderez quelle eſt la diligence de la nature, à faire que toutes naiſſent de la ſemence qu'elles meſmes produiſent en abondãce. Et qui eſt celuy qui ne ſçait que telles choſes ne ſont pas inſtru-

ments, pour seulement conseruer vn certain temps leur estre, mais pour le perpetuer par successiues generations: & les choses que l'on croid estre sans ame, ne desirent-elles pas pour ceste mesme raison chacune ce qui luy est propre? Que veult dire que la legereté fait monter les flammes en haut, & le poix contrainct la terre de descendre bas, si ce n'est qu'à chacune de ces choses tels lieux, & tels mouuements leur conuiennent? D'auantage ce qui est propre & conuenable à chacune chose, l'entretient & conserue, cõme ce qui luy est ennemy, & cõtraire, le corrompt & dissoult. Et les choses dures, cõme sont les pierres, sont fermement attachées à leurs parties, tant qu'il n'est pas aisé de les en separer: & les choses liquides, comme l'air, & l'eau, se laissent facilement separer, mais soudain elles se reioignent, & rassemblent aux parties, desquelles elles ont esté diuisées, & separées: le feu est seul qui ne peut estre diuisé. Mais afin que nous ne parlions point à cest' heure des mouuemens volontaires de l'ame, qui a cognoissance, traittons de l'intention naturelle: comme nous di-

gerons les viandes, ſans que nous nous en apperceuions, & reſpirons en dormãt ſans le ſçauoir. Car l'enuie de ſe conſeruer aux beſtes, ne procede pas des mouuements de l'ame: mais cela leur viẽt des principes de nature. Et la volonté contrainte pour aucune occaſion, deſire & eſlit ſouuentesfois la mort, que la nature fuit, & chaſſe loing tant qu'elle peut: & au contraire l'action d'engendrer, par le moyen de laquelle ſe continuẽt longuement les choſes mortelles, & que la nature deſire, contraint auſſi quelquefois la volonté: tant eſt grãd l'amour qu'ont les choſes à elles meſmes, qui ne procede pas des mouuemens de l'ame, mais d'vn inſtinct de la ſeule nature. car la prouidẽce diuine a donné principalement aux choſes d'elle creées, ceſte cauſe merueilleuſe de durer, & de demeurer en leur eſtre naturellement, tãt qu'elles peuuent. & pourtant vous ne pouuez en façon du monde douter, que toutes lès choſes qui ſont n'ayent vn deſir, & appetit naturel de ſe conſeruer en leur eſtre, & de fuir & euiter ce qui les deſtruit & conſomme. Ie le confeſſe, diſ-ie, & cognois eſtre

ſans doute, ce que ie tenois n'agueres pour peu aſſeuré. Or, dict-elle, ce qui deſire ſe conſeruer, & demeurer en ſon eſtre, deſire auſſi d'eſtre vn. car ſans cela il viendra à rien, & ne ſera plus en eſtre. Il eſt vray, diſ-ie. Donc toutes choſes, dict-elle, deſirent l'vnité. Ie le confeſſe, dis-ie. Or auons nous iuſques icy faict paroiſtre, que l'vnité eſt cela meſme que le bien. Il eſt ainſi, dis-ie. Donc toutes choſes deſirent le bien, que l'on peut ainſi definir, le ſouuerain bien eſtre, ce qui eſt deſiré de tous. On ne peut imaginer choſe plus vraye. car ou tout ce qui eſt, ne ſe refere à rien, & priué de chef, erre & flote à l'auenture, ſans eſtre gouuerné: ou s'il y a quelque choſe à quoy tout tende & ſe refere, ce ſera le ſouuerain bien de tous. Ie me reſiouys, mon nourriſſon, dict-elle, que vous ayez de voſtre entendement dōné droict au milieu du poinct de la verité. ce qui m'a eſté manifeſte, par cela que peu auparauāt vous diſiez ignorer. Et quoy, dis-ie? Quelle eſtoit la fin de toutes choſes, dict-elle, qui eſt veritablement ce que tous deſirēt, & à quoy ils tēdent: & pource que nous auons conclud

que c'est le souuerain bien, il est necessaire que confessions iceluy estre la fin de toutes choses.

POEME XI.

CEluy qui veut sçauoir que c'est que verité,
Et sans se desuoier qui la suit à la trace,
Il doit de son esprit auoir l'œil arresté,
Et veoir le mouuement qui l'action compasse
De son ame immortelle, afin de l'enseigner,
Que dans soimesme il peut trouuer toute richesse,
Et doit tout autre bien hors de soy estranger:
Lors il descouurira ce que la nue espaisse
De l'erreur incertain luy receloit aux yeux,
Plus clair que le soleil ne flambe dans les cieux.
Le corps qui dans sa masse a l'esprit enfermé,
Serré d'obscurité n'a esteinct la lumiere
De ce feu dont l'vsage est par art confermé:
Mais reluire on en void la semence premiere.
Si ce feu naturel en l'homme ne viuoit,
Qui feroit que celuy qui est nud de doctrine,
Respond quand on l'enquiert, à propos, s'il n'auoit
Quelque estincelle au cœur de la flamme diuine?
Si (ce que dit Platon) il faut pour vray tenir,
Ce que nous apprenõs n'est rien qu'vn souuenir.

SOMMAIRE DE LA XII. PROSE.

Voicy le second poinct que Boëce iadis troublé d'esprit ne pouuoit bonnement comprendre, sçauoir est que Dieu par sa bonté cõduit & gouuerne tout le monde, sans besoing d'aide estrangere, & ce auec beaucoup de douceur, attendu que toutes choses luy obeissent volontairement. Secondement, par sa puissance, veu que rien ne luy peut faire contrequarre ni resistance, comme à celuy qui peut souuerainement toutes choses, excepté peché, qui ne peut cheoir en luy : d'autant que le mal est priuation & default de bien, & acte d'impuissance, non de puissance, & n'est d'aucune nature. Toutes lesquelles choses la Philosophie prouue par raisons & paroles de la diuine substance, qu'il faut prendre selon l'interieur de ladicte substance, non selon l'exterieur, comme ainsi que Dieu conduisant & disposant le monde ne s'emmesle point auec aucunes causes exterieures.

PROSE XII.

IE suis bien(dis-je)de l'aduis de Platon, & ceste-cy est la seconde fois que vous me faites ressouuenir des choses que vous venez de dire. Ie l'oubliay la premiere fois, quand ie vestis ce mortel habillement: & la seconde quand ie fuz accablé de si grande douleur, que ie perdis toute souuenance. Et alors, Si vous prenez bié garde(dit-elle) à toutes les choses cy-deuant confessées, vous n'estes pas beaucoup eslongné de la memoire de ce que vous disiez n'agueres ne sçauoir point. Et quoy, dis-ie? Auec quels tymons, dict-elle, & gouuernails se gouuerne & regit le monde? Ie sçay bien, dis-ie, que i'ay confessé mon ignorance, & encore que ie voye ce que vous voulez dire, ie desire neantmoins de l'entendre plus parfaitement. Vous pensiez n'agueres, dict-elle, qu'il n'y eust aucun doute que le monde ne fust regy & gouuerné de Dieu. Encore le pensay-ie, dis-ie, & ne croy pas que l'on en puisse douter, & les raisons qui me conduisent à ceste creance, ie les vous raconteray fort legerement. Ce mõde estant composé de tãt de diuerses parties, & si contraires, ne se feroit iamais reduit,

ny côuenu en vne forme, s'il n'y auoit vn qui eust vni & ioinct ensemble tât de diuerses, & differentes choses: lesquelles estans ioinctes & vnies, la nature de tant de choses contraires & discordantes l'vne de l'autre les separeroit & arracheroit d'ensemble, si elles n'estoient contenues & conseruées par vn qui les a vnies & attachées ensemble. & ne faut pas penser que l'ordre de la nature procedast si certainement, ny qu'il peust faire & accomplir ses mouuements si bien disposez & ordonnez de lieux, de temps, d'effects, d'espaces & de qualitez, si vn ferme & immobile ne disposoit & ordonnoit ceste difference & varieté de mouuemens. & cestuy-là qui qu'il soit par le moyen duquel toutes choses creées demeurent fermes en leur estre, & se mouuent, ie le nomme Dieu, nom commun & vsité entre tous. Puis, dict-elle, que vous entendez en ceste maniere ces choses, ie n'auray pas beaucoup d'affaires, iouyssant de la felicité, vo⁹ faire reuoir sain & sauf vostre pays. Mais retournons à nostre propos, & considerons les choses, que nous auons proposées. N'auôs nous pas mis &

nõbré en la beatitude la suffisance? Ouy vrayement, dis-ie. Dieu, dict-elle, n'aura dõc besoin d'aide estrãgere, pour gouuerner & regir le mõde car s'il en auoit besoin il n'auroit point en luy la pleine & entiere suffisance. Il faut necessairement qu'il soit ainsi, dis-ie. Donc il dispose toutes choses par luy mesme seul. On ne le sçauroit nier, dis-ie. Nous auons fait voir, dit-elle, par ce que nous auons cy deuãt dit, que Dieu est le souuerain bien. Il m'en souuient, dis-ie. Il ordonne donc, dict-elle, & dispose toutes choses pour le biẽ, puis qu'il les gouuerne par luy-mesmes, que nous auons dict estre le bien, & est comme vn certain tymon & gouuernail qui maintient & conserue la fabrique du monde entiere & incorruptible. Cela est bien vray, dis-ie, & me suis biẽ douté que vous en vouliez venir là. Ie le croy, dict-elle. car i'ay bien cogneu à vos gestes & façons de faire que vous estiez pour bien cognoistre & comprendre les choses vrayes: mais ce que ie veux encore dire, n'est moins aisé à veoir & à entendre. Et quoy, dis ie? Puis, dict-elle, que l'on croit, & à bon droict, que Dieu

gouuerne toutes choses, & les regit par sa bonté, & que toutes ces mesmes choses, comme nous auõs monstré, courent & tendent à bien. Peut-on douter qu'elles soient regies & gouuernées volontairement, & si elles se meuuent & agissent au desir & au plaisir de celuy qui les dispose, comme obeissantes & suiettes à leur recteur & gouuerneur? Il est necessaire, dis-ie, autrement il ne sembleroit pas que tel gouuernement fust heureux, si c'estoit comme vn ioug que l'on desdaignast, & non pas le salut des choses qui y obeissent. Il n'y a donc, dict-elle, aucune chose qui gardant sa nature, s'efforce de contrarier à Dieu. Aucune, dis-ie. Et si quelqu'vne s'y efforçoit, dict-elle, croyez vous qu'elle peust auancer & profiter quelque chose contre celuy que nous auons dict estre tres-puissant, pour raison de sa beatitude? Non, dis-ie. Il n'y a donc rien, dict-elle, qui vueille ou puisse resister à ce souuerain bien. Ie le pense ainsi, dis-ie. C'est donc, dict-elle, le souuerain bien qui gouuerne tout par sa puissance, & qui dispose doucement tout par ordre. Que me plaisent, dis-ie, toutes

ces belles raisons que vous auez alleguees pour cõclurre ce que vous venez de dire ! Mais les paroles mesmes dont vous vsez me plaisent encore d'auantage, & me semble que la folie deuroit auoir honte d'elle mesme, de confondre & ruiner telles choses & si grãdes. Vous auez bien entendu, dict-elle, la fable des Geans qui vouloient escheller les cieux: mais ils furent traittez comme ils meritoient par la benigne puissance de Dieu. Voulez vous que nous voyons ensemble toutes ces raisons, & les confrontions l'vne auecques l'autre? A l'aduenture en resultera-il quelque belle estincelle de verité. Comme il vous plaira, dis-ie. Personne ne peut douter que Dieu ne soit tout-puissant, dict elle. Nõ pas, dis-ie, s'il est sain d'entendement. Qui est tout-puissant, dict elle, il n'y a rien qu'il ne puisse. Non, dis-ie. Dieu donc, dict-elle, peut faire le mal. Non iamais, dis-ie. Le mal donc n'est rien, dict-elle, puis que celuy qui peut tout ne peult faire mal. Vous mocquez vous, dis-ie, me dressant auec voz raisons vn labyrinthe, duquel nous ne sortirons

pas aiſément? Mais ſortez d'où vous eſtes entré, vous faictes vrayement vne merueilleuſe circonuolution de raiſons pour la diuine ſimplicité. Car vous diſiez n'agueres commençāt à la beatitude, que c'eſtoit le ſouuerain bien, & que ceſte beatitude eſtoit ſituée en Dieu: & diſputiez ce meſme Dieu eſtre le ſouuerain bien, & la pleine & entiere beatitude, & qu'aucun ne pouuoit eſtre heureux s'il n'eſtoit auſſi Dieu: & puis comme pour vn aduantage & ſurcroiſt, en reprenant dés le cōmencement, vous diſiez la forme du bien eſtre la propre ſubſtance de Dieu; & outre cela ſeul eſtre le ſouuerain bien que tous deſirent naturellemēt. Vous affermiez auſſi que Dieu gouuernoit l'vniuers auec le tymon de ſa bonté, & que toutes choſes luy obeiſſoient de leur propre vouloir, & que le mal n'eſtoit rien, ny n'eſtoit d'aucune nature; & auez prouué toutes ces choſes, non auec raiſons eſloignées ny eſtrangeres: mais auec preuues fort familieres & communes, l'vne faiſant foy & demonſtration de l'autre. Par là voyez vous que nous ne nous moc-

quons pas, dict-elle, & auons graces à Dieu, que nous auons cy-deuant inuoqué, acheué vne grande partie du tout. Pource que la forme de la substance diuine est telle qu'elle ne se communique ny ne reçoit en elle aucune chose d'estrange. Mais comme dit d'elle Parmenide, elle amene toutes choses à leur tour, c'est à dire, qu'elle fait tourner & mouuoir toutes choses contenuës en ce Globe, & elle seule se conserue immobile. Que si nous n'auons vsé de raisons tirées d'ailleurs: mais de celles contenuës au circuit de la matiere que nous traittons, vous ne vous en deuez estonner, ayant appris que les paroles, comme disoit Platon, doiuent estre conuenables aux choses que l'on traitte.

POEME XII.

HEureux qui le clair ruisseau
De la bonté souueraine
Peult voir, & qui le fardeau
De toute affaire mondaine,
De soy reiettant bien loing,
A d'vne saincte pensée
Aux cieux la teste haulsée

Franc de tout terrestre soing!
Quand Orphée aprés la mort
D'Eurydice erroit par Thrace,
Et d'vn gracieux accord
Tiroit les bois de leur place,
Oreillez aprés ses sons,
Et des eaux le cours liquide
Comme d'vne forte bride
Arrestoit à ses chansons:
Le cerf tremblant de frayeur
Lors costoyoit au boscage
Le lyon sans auoir peur:
Car il despouilloit sa rage,
Charmé de la douce voix,
Et le lieure au pied viste
Ne se mettoit point en fuytte,
Oyant des chiens les abbois.
Mais il ne pult de son chant
Qui auoit sur tout puissance,
Du feu son cœur desseichant
Esteindre la violence:
Et se complaignant des cieux,
Qu'à son secour il n'attire,
Il descend pour charmer l'ire,
Aux enfers des autres dieux:
Et là sa harpe il a pris,
Et chantant d'vne voix douce,

Les vers qu'il auoit appris,
Il accorde de son poulce.
Car sa mere le mena
Sur le mont à double crouppe,
Et là de la saincte trouppe
L'eau à boire luy donna.
Et puis il y adiouste or,
Tout ce qu'amour luy enseigne,
Tout ce à quoy l'incite encor
La douleur qui l'accompaigne,
Pour faire plus de pitié,
Aux dieux des ombres affreuzes,
Auec ses chansons piteuzes,
Leur demandant sa moitié.
Du chant le Portier rauy
Tient ses trois gueulles beantes:
Les Furies à l'enuy,
Sont de pitié larmoyantes.
Soudain perdist Ixion
De sa rouë la memoire:
Et n'eust plus soucy de boire
Tantale oyant sa chanson.
Et le vaultour affamé,
Donn a tout loisir de croistre
Au cœur souuent entamé,
Desdaignant de s'en repaistre.
Pluton pitoyable alors

Dict, ie suis vaincu en somme,
Rendons la femme à cest homme
Que son chant tire dehors:
A condition pourtant
Qu'il ne regarde derriere
Pour voir sa femme sortant.
O loy trop rude & seuere,
Qui vient aux Amans donner
Loy, & contraindre s'efforce
L'amour! il a plus de force
Que ce qu'on peut ordonner.
Estant encor sur le sueil,
Orphe, Eurydice a veuë
Et iettant sur elle l'œil,
Soudain la pert & la tuë.
A vous de qui iusqu'aux cieux
Le desir à mont se dresse,
Ceste fiction s'addresse
Pour vous enhorter à mieux.
Car celuy qui surmonté
Des voluptez & blandices,
Et qui tient l'œil arresté
Sur les mondaines delices,
Le bien qu'il reçoit des cieux,
Il void se perdre en peu d'heure:
Rien de bon ne luy demeure,
S'il s'amuse en ces bas lieux.



LA CONSOLATION DE PHILOSOPHIE, PAR SEVERIN BOECE.

LIVRE QVATRIESME.

SOMMAIRE DE LA I. PROSE.

Desormais la Philosophie discourt des causes pour lesquelles Dieu souffre qu'en son gouuernement de l'Vniuers il y ait du mal, & quelquefois impuni. Or parce que les meschants ne se gouuernent point par le iugement d'vne droite raison, mais se laissent emporter aux passions de courroux, de conuoitise, & autres : il leur est aisé de se detracquer de la voye de salut. Et d'autant que les gents de bien paruiennent au but que toutes creatures se proposent, à sçauoir au souuerain bien : c'est pourquoy leur vertu ne demeure point sans recompense. mais les meschants, qui iamais ne donnent dans ce blanc, ne sont iamais exempts de malheurs; lesquels souuent tolerez en ce monde, attendent d'autant plus griefue vengeance au siecle à venir.

PROSE I.



Vand Philosophie eust mis fin à la châson douce & harmonieuse qu'elle auoit prono̅cée d'vne grace asseurée, & en paroles fort sententieuses : ie ne pouuois encor du tout oublier l'ennuy, & la fascherie que i'auois au dedans. qui fut cause que ie la destournay de la volonté qu'elle auoit de dire encore quelque chose. Et luy diz, O guide & chemin de la vraye lumiere! ce que vous auez iusques à ceste heure dict, & les propos que vous auez tenuz, ne sont moins diuins pour le grand bien que l'on en peut tirer, en les bien considerant, qu'ils sont certains, & asseurez pour les belles raisons que vous auez alleguées. Vous m'auez discouru de beaucoup de choses, qu'encor que la douleur me les eust faict oublier, si n'en estois-ie pas du tout ignorât. Mais ce qui me tourmente d'auantage, & m'est occasion de plus grand trouble, est que ie ne puis comprendre, qu'e-

ſtant celuy là tresbon qui regit & gouuerne toutes choſes, comme il eſt poſſible qu'il y ait du mal; ou s'il y en a, pourquoy il demeure impuny. Conſiderez, ie vous prie, ſi on ne doit point trouuer cela eſtrange. car ce mal en attire vn autre encor plus grand : pource que ſi la malice eſt en regne, & qu'elle ſoit en credit, la vertu n'eſt pas ſeulement fruſtrée de ſa recompenſe, mais outre cela, elle eſt reiettée, & miſe aux pieds, & patit bien ſouuent pour la malice, & pour la meſchanceté d'autruy. On ne peut trouuer trop eſtrange, que cela ſe face au Royaume de celuy qui ſçait tout, qui a toute puiſſance, & qui ne peut vouloir ny permettre que les choſes bonnes : & me ſemble que c'eſt aſſez dequoy ſe plaindre & ſe tourmenter. Mais, ce me dict elle, on ſe deuroit bien eſtonner d'auantage, & ſeroit choſe plus horrible à voir que tout autre monſtre, ſi en vne maiſon bien ordõnée, & d'vn tel pere de famille, les ords & ſalles vaiſſeaux eſtoient priſez & eſtimez, & les precieux ſoüillez & gaſtez, comme vous croyez : mais il

en va tout autrement. Pource que si les choses que nous auons cy-deuant concluës & arrestées se maintiennent bien, vous cognoistrez que par le bon plaisir de celuy, du Royaume duquel nous parlons à ceste heure, les bons ne defaillent iamais de puissance, & les meschans sont tousiours mesprisez & reiettez: que le vice ne demeure iamais impuny; ny la vertu, sans guerdon: que choses heureuses succedent tousiours aux bons; & aux mauuais arriuent tousiours des malheurs & aduersitez, & beaucoup d'autres choses, lesquelles, quand vostre douleur sera vn peu appaisée, vous donneront vne grande asseurance. & ayant veu, comme ie vous ay desia monstré, l'image de la vraye beatitude, & cogneu en quoy elle consiste, passant par dessus beaucoup de choses qui ne me semblent point necessaires de dire, ie vous monstreray le vray chemin pour retourner chez vous, & en vostre maison, & attacheray des aisles à vostre entendement, par le moyen desquelles il se pourra esleuer en haut: afin que fuyant toute perturbation d'es-

prit ſain & ſauf, guidé de moy, par mon chemin, & ſur mon chariot meſmemét porté, vous puiſſiez par mon moyen retourner & voir voſtre pays.

POEME I.

I'Ay des aiſles fort gentilles,
Si ſubtilles,
Qu'elles peuuent d'vn plein ſaut
Monter iuſqu'au ciel treshaut,
S'vne fois l'eſprit agille
S'en habille,
De la terre ne luy chaut.
Car lors armé de ſageſſe,
Haut ſe dreſſe
Par ſus le globe de l'air,
D'où il void ſous luy rouller
Mainte & mainte noire nue,
Qui ſe mue
En eau froide au deualler,
Il ſurpaſſe ceſte flame
Qui enflame,
Par vn mouuement leger,
Le ciel, tant que ſans ſonger
Son chemin tout droit s'addonne,
Et ſe borne
Où le Soleil vient loger.

Et tant fait qu'il accompagne
En campagne,
Saturne, le froid vieillard,
Remirant de toute part
Du ciel la beauté entiere:
De maniere
Qu'il en est faict le souldart,
Et plus outre prend sa voye,
Tant qu'il voye
Encores le firmament.
Là contemple fermement
Mainte estoille y attachée,
Et fichée,
De la nuict riche ornement.
Aprés que toutes ces choses
Là encloses
Il a contemplé des yeux,
Laissant le dernier des cieux,
Du firmament le doz presse,
Et s'addresse
A vn siege glorieux:
Sur lequel des Rois le maistre,
Tient son Sceptre
Et la bride du grand tour,
D'où il iuge tout l'entour,
De son œuure qu'il modere,
Et tempere

Par con-

Par continuel retour.
Si vne fois tu peux prendre
Sans mesprendre,
Ce chemin tant souhaitté,
Et dont tu t'estois osté:
Tu auras lors souuenance,
Ta naissance
De tel lieu auoir esté.
Et y voyant ta demeure
Bonne & seure,
Tournant ta veuë icy bas:
Tu verras la terre helas!
Que tu as ores laissée
Enlacée
De mille & mille brouillas:
Tu verras les Rois & Princes
Des Prouinces,
Et les tyrans refroncez,
Dont les peuples oppressez
Redoubtent tant les audaces,
Et menaces,
De leur vray pays chassez.

SOMMAIRE DE LA II. PROSE.

Il faut noter qu'en la sixiesme Prose du I. Liure la Philosophie recherchant la cause & racine de la maladie de Boëce, a descouuert

Et tant fait qu'il accompagne
En campagne,
Saturne, le froid vieillard,
Remirant de toute part
Du ciel la beauté entiere:
De maniere
Qu'il en est faict le souldart,
Et plus outre prend sa voye,
Tant qu'il voye
Encores le firmament.
Là contemple fermement
Mainte estoille y attachée,
Et fichée,
De la nuict riche ornement.
Aprés que toutes ces choses
Là encloses
Il a contemplé des yeux,
Laissant le dernier des cieux,
Du firmament le doz presse,
Et s'addresse
A vn siege glorieux:
Sur lequel des Rois le maistre,
Tient son Sceptre
Et la bride du grand tour,
D'où il iuge tout l'entour,
De son œuure qu'il modere,
Et tempere

Par continuel retour.
Si vne fois tu peux prendre
Sans mesprendre,
Ce chemin tant souhaitté,
Et dont tu t'estois osté:
Tu auras lors souuenance,
Ta naissance
De tel lieu auoir esté.
Et y voyant ta demeure
Bonne & seure,
Tournant ta veuë icy bas:
Tu verras la terre helas!
Que tu as ores laissée
Enlacée
De mille & mille brouillas:
Tu verras les Rois & Princes
Des Prouinces,
Et les tyrans refroncez,
Dont les peuples oppressez
Redoubtent tant les audaces,
Et menaces,
De leur vray pays chassez.

SOMMAIRE DE LA II. PROSE.

Il faut noter qu'en la sixiesme Prose du I. Liure la Philosophie recherchant la cause & racine de la maladie de Boece, a descouuert

que faute de conoistre quelle est la fin de toutes choses, il estimoit les mauuais estre puissans en ce monde; & les bons impuissans. D'auantage, pource qu'il ignoroit par quelle maniere le monde estoit gouuerné, il cuidoit que les choses flotassent à l'auenture sans aucun gouuernail. Et d'autant qu'elle a desia monstré quelle est la fin des choses, & comment le monde est conduit & disposé : maintenant elle veult luy donner vn parfaict remede, & detracquer de luy touts les ennuys & fascheries qui l'ont accueilli pour les causes que dessus. Premierement elle prouue que les bons ont la puissance de leur costé ; les meschans, l'impuissance. Car toutes les actions humaines consistent en volonté & puissance, desquels si l'vn manque, nul effect ne reüssit. Or tant les bons que les mauuais ont mesme intention (quoy que par diuers estudes) d'attaindre à leur souuerain bien. mais les bōs l'obtiennent : les mauuais, non. Dont s'ensuit, que les premiers ont assez de pouuoir pour telle acquisition : les derniers, trop peu de force. En suite elle allegue plusieurs autres raisons qui toutes infirment la condition des meschants, & fortifie celle des bons.

PROSE II.

ALors dis-ie, Dea vous promettez de grandes choses ! Ie ne doubte

pas pourtant que vous n'y puissiez bien satisfaire: mais que tardez vous, n'arrestez point tant celuy que vous auez desia preparé à vous ouyr. Il faut que tout premierement vous sçachiez, dict-elle, que les bons n'ont iamais faute de puissance: & au contraire les meschans sont du tout priuez de pouuoir. Ce qui est aisé de prouuer, l'vn par l'autre: Pource qu'estans le bien & le mal contraires: s'il est manifeste que le bien puisse quelque chose, il faut que le mal soit debile, & sans pouuoir. & si la foiblesse du mal est cogneue, la force, & la fermeté du bien sera claire & manifeste. Mais afin que vous adioustiez plus de foy à ce que ie vous diray, i'y procederay diuersement, & tantost en vne sorte, & puis en vne autre, afin de vous mieux asseurer mon propos. Il y a deux choses, par le moyen desquelles toutes les actions, & operations humaines s'accomplissent, la volonté, & la puissance: desquelles si l'vne deffault, l'on ne peult riẽ faire. Car deffaillant la volonté, il n'y a aucun qui entreprenne de faire quelque chose contre son vouloir: & quand la puissance n'y

est pas, on a pour neant la volonté. D'où vient que si vous voyez quelqu'vn qui ait volonté d'aucune chose, à laquelle toutesfois il ne puisse paruenir: vous ne pouuez doubter qu'à cestui là, la puissance ne luy ait failly, pour obtenir ce qu'il vouloit. Cela est bien vray, dis-ie, & n'en peut on doubter. Cestuy là dict elle, que vous verrez auoir accomply ce qu'il vouloit, croirez vous qu'il ait eu faute de pouuoir pour l'executer? Non, dis-ie: Si donc quelqu'vn a pouuoir en quelque chose, dict elle, vous direz que l'execution de ceste chose là sera en sa puissance: & si le pouuoir luy deffaut, aussi vo⁹ le iugerez trop foible pour l'executer. Ie le confesse, dis-ie. Vous souuenez vous, dict-elle, que nous auons cy-deuant prouué par les raisons que nous auons alleguées, que toute l'intention de l'humaine volonté, bien qu'elle soit menée & poussée de diuers estudes, tend tousiours neantmoins à la beatitude? Il me souuient bien, dis-ie, que cela a esté prouué. Ne vo⁹ souuenez vous pas aussi, dict-elle, que nous auons dict la beatitude estre le mesme bien: & en la

forte que la beatitude eſt cherchée d'vn chacun, le bien eſtre de ceux là meſmes deſiré? Ie ne ſçaurois, dis-ie, dire que ie me reſouuienne de cela, car ie ne l'auois point oublié. Doncques toutes perſonnes, dict-elle, tant les gens de bien, comme les meſchans, d'vn accord & d'vne meſme intention s'efforcent d'attaindre & de paruenir au bien. C'eſt neceſſairemẽt conclud, dis-ie. Mais il eſt tout certain, dict-elle, que par le bien on eſt faict bon. Cela eſt bien certain, dis-ie. Il s'enſuit donc, dict-elle, que les bons obtiennent & acquierent ce qu'ils vouloient auoir. Il eſt ainſi, dis-ie. Et ſi les meſchãs, dict-elle, pouuoient obtenir le bien qu'ils deſirent, ils ne pourroient plus eſtre meſchans. Si donc & l'vn, & l'autre deſirent le bien, & que les bons y paruiennent, les autres non: ne direz vous pas que les vns ont eu aſſez de pouuoir, pour l'obtenir, & les autres trop foibles, pour y attaindre? Quiconque doubteroit de cela, dis-ie, il ne pourroit ny conſiderer la nature des choſes, ny iuger les conſequences des raiſons. Et encore, dict-elle, s'il s'en trouuoit deux

qui eussent selon nature vne mesme deliberation, & que l'vn de ceux là la peust faire & accomplir par le benefice de nature, & qu'il fust impossible à l'autre la pouuoir naturellement executer: mais par vn autre moyen que par l'aide de nature, il n'acheue pas du tout sa deliberation, ains imite seulement, & ensuit l'autre qui l'accomplit: lequel iugerez vous de ces deux là auoir plus de puissance, & estre plus habile? Encore que i'entende à peu prés ce que vous voulez dire, dis-ie, si voudrois-ie bien vous prier de le me declarer mieux. Mais nierez vous, dict-elle, que le mouuement du marcher soit naturellement aux hommes? Non, dis-ie. Vous ne doubterez non plus, dict-elle, que tel ne soit selon nature l'office des pieds. Ie n'en doubteray iamais, dis-ie. Si donc quelqu'vn, dict-elle, peut aller, & cheminer auec les pieds, & quelque autre à qui les pieds ne peuuent faire cest office naturel, s'appuyant sur les mains s'efforce de cheminer: lequel des deux auec raison pourra l'on estimer le plus habi-

le? Poursuiuez ce que vous auez enuie de dire, dis-ie. Car il n'y a personne qui soit en doute, que celuy qui peult mieux faire les offices de nature, ne soit plus puissant, & plus habile que tel qui ne les peult pas faire. Le souuerain bien, dict-elle, est vrayement egalement proposé aux bons, & aux mauuais, & est desiré des bons par vn office & deuoir qui est propre & naturel à la vertu, & les meschans se trauaillent de l'acquerir par diuerses conuoitises & desirs, du tout differens de la nature, pour acquerir le bien. Le croyez vous autrement? Non vrayement, dis-ie. Car il est aussi manifeste ce qui s'en ensuyt, ayant des-ja confessé que les bons ont puissance, il est necessaire que les meschans soient foibles & imbecilles. Vous l'entendez fort bien, dict-elle, & cela est signe que la nature est aucunement soulagée, & commence à resister au mal. Les medecins ont accoustumé d'esperer ainsi de leurs malades. Et pour ce que ie vous voy bien deliberé & fort facile à cōprendre, ie vous veux faire icy vn amas de beaucoup de raisons. Vous

iugez bien à ceste heure, combien est grande l'infirmité des hommes vicieux, qui ne peuuent paruenir ny attaindre où ils sont conduits & poulsez naturellement. Mais que seroit-ce, à vostre aduis, s'ils estoient du tout abandonnez de ce secours de nature, qui est si grand, & presque inuincible, qui doit tousiours aller deuant, seruir de guide, & monstrer le chemin? Considerez ie vous prie combien est grande l'impuissance de ces hommes vicieux. Car ils ne demandent pas vn petit guerdon, ny vne legere recompense, à laquelle toutesfois ils ne peuuent attaindre, pource qu'ils se perdent, & se trompent au comble & sommaire de toutes choses, ny ne peult à ces pauures malheureux reüssir aucune chose, de ce pourquoy ils trauaillẽt tant, & iour & nuict, en quoy la force & la puissance des bons paroist beaucoup. Car, si comme quelqu'vn en cheminant auec les pieds estoit arriué iusqu'au lieu, oultre lequel on ne pourroit passer, ny marcher d'auantage, cestui là seroit reputé fort puissant au marcher : ainsi celuy qui attaint

au but de toutes choſes deſirables, & outre leſquelles il n'y a plus rien que lon puiſſe deſirer, il eſt force que ceſtuy là ſoit iugé treſpuiſſant : & au contraire les meſchans ſont foibles & priuez de toutes forces. Car puis qu'abandonnans la vertu ils s'addonnent au vice, n'eſt-ce pas ſigne qu'ils ſont ignorans quel eſt le bien ? & quelle choſe eſt plus debile & imbecille que l'aueuglée ignorance? Ils ont à l'auenture cognoiſſance du bien qu'ils deuroient ſuyure: mais tranſportez de conuoitiſe ſe laiſſent precipiter & trebuſcher au mal. Mais leur intemperance par ce moyen les fait paroiſtre fragiles, ne pouuans reſiſter au mal, ou peut-eſtre ils cognoiſſent, & ſçauent quel eſt le bien, & le fuyent pour s'attaquer au vice. Mais en ceſte ſorte ils ne ſont pas ſeulement impuiſſans. car outre cela ils laiſſent d'eſtre, pource que ceux là qui delaiſſent & abandonnent leur fin, delaiſſent auſſi d'eſtre. Ce que quelqu'vn pourra trouuer eſtrange, que nous diſons que les meſchans, du nombre deſquels ſont la pluſ-part des hommes, ne

soient plus : toutesfois il est ainsi. Ie ne puis pas nier que les meschans ne soyent meschans : mais qu'ils soyent simplement, ie ne le puis pas confesser aussi. Tout ainsi qu'vn corps mort, on peut dire que c'est vn homme, mais ce n'est pas vn homme simplement : Ainsi confessay-ie que les hommes vicieux sont meschans : mais non pas qu'ils soiét absolument. Pource que cestuy là veritablement est, qui se maintient & conserue en l'ordre de nature, & s'il quitte & abandonne cest ordre là, il abandonne aussi d'estre. Pource que l'estre est en la nature, de laquelle il se separe. Vous me direz, que les meschans peuuent quelque chose. Ie ne vous le nieray pas : Mais tel pouuoir ne procede pas de force ; ouy bien de foiblesse, & d'imbecillité. Ils peuuét bié faire le mal, lequel ils ne pourroient certainement faire, s'ils eussent peu demeurer, & s'arrester à faire bien. Et ceste possibilité demonstre clairement qu'ils n'ont aucun pouuoir. Pource que si le mal n'est rien, comme nous auons cy deuant conclud, ne pouuans les meschans que le

mal, c'est chose toute claire qu'ils ne peuuent rien. Cela est certain, dis-ie. Mais à fin, dict-elle, que vous puissiez entendre quelle est la force de ceste puissance, nous auons cy deuant diffini, qu'il n'est rien si puissant que le souuerain bien. Il est ainsi, dis-ie, mais le souuerain bien, dict-elle, ne peult faire mal. Non, dis-ie. Il y aura donc quelqu'vn, dict-elle, qui pourra penser, que les hommes peuuent faire toutes choses. Ie ne le pense pas, dis ie, si ce n'est à l'aduẽture quelque fol. Mais les hõmes, dict-elle, peuuent-ils faire les maux? Pleust à Dieu, dis-ie, qu'il fust hors de leur puissance d'en faire. Il faut donc conclure, dict-elle, que cestuy là seul qui peut faire le bien, estant le biẽ trespuissant, peut toutes choses: & que ceux qui ne peuuent faire que les maux, ne peuuent pas toutes choses, puis que le mal n'est rien, & si est manifeste, qu'encore ils peuuẽt moins que les bons, & faut encore adiouster à ce que nous auons n'agueres monstré, que toute puissance se doit compter entre les choses desirables, & toutes les choses desirables se

referer & rapporter au bien, comme au sommet & au but de sa propre nature: mais la puissance de pouuoir commettre vne meschanceté, ne se peut referer au bien, elle n'est donc pas desirable: & toutesfois toute puissance se doit desirer. Il est donc manifeste que la possibilité du mal, n'est pas puissance, & par là appert sans doubte, que la puissance des bons est vrayement puissance, & la puissance des mauuais est vne foiblesse & vne infirmité. Et est bien vray ce que dit Platon, que les sages seuls peuuent accomplir ce qu'ils desirent, & les mauuais faire ce qui leur plaist: mais non pas iamais accomplir ce qu'ils desirent. Ils font donc toutes choses, quãd ils pensent par le moyẽ de ce qui leur plaist, paruenir à ce qu'ils desirent. Mais ils n'y peuuent iamais attaindre, pource que les mauuaises operations ne viennent iamais à la beatitude.

POEME II.

METtant à part l'apparence,
Et la pompeuse arrogance,

Dont les tyrans & Rois
Sur leurs haults throsnes de gloire
Ornez de pourpre & d'yuoire,
Tant triomphans tu vois:
Que gens armez tousiours gardent
Et qui de trauers regardent,
Le cœur de rage plein,
Tu verras de quelle chaisne
L'appetit tient & enchaisne
Leur esprit dans leur sein.
Tousiours vn soin les maistrise,
Et d'ardente conuoitise,
Sont leurs cœurs tourmentez,
Tels venins d'eux se repaissent,
Et proye aux desirs se laissent,
Vaincus & surmontez.
La colere les moleste,
Et vne ireuse tempeste
Tient leurs cœurs affligez:
Or' le malheur les crucie,
Or' vn esprit les manie,
Et les rend soulagez.
Si quelque grand qu'il puisse estre,
A tant de tyrans pour maistre,
Ne se doit-il douloir,
Rendant serue sa franchise
Et son ame ayant soubs-mise

A faire leur vouloir.

SOM. DE LA III. PROSE.

Voici la preuue de cette maxime precedente, Que les bons ne manquent iamais de recompense, ni les mauuais de supplice. Cette recompense accompagnant tousiours les louables & vertueuses operations des bons, c'est d'estre faits dieux, d'autant que le bien qu'ils recherchẽt est la beatitude mesme: & que tous les bons, entant qu'ils sont tels, deuiennent heureux: & ceux qui sont heureux, sont faits dieux. Au contraire, le salaire des meschans est, qu'au moyen de leurs malices ne retenãs plus qu'vne forme de corps humain, ils sont transformez en brutalitez diuerses, selon les diuerses passions qu'ils ont le plus curieusement affectées.

PROSE III.

VOyez vous à ceste heure en quelle fange & ordure se veautrent & fouillent les mauuaises operations, & de quelle clarté & lumiere la bonté reluit & est resplendissante? En quoy il est manifeste que les bons sont tousiours guerdonnez & recompensez, & aux

mauuais ne manquent iamais, ny les supplices, ny les peines: pource que des choses qui se font, cela pourquoy chacune se fait, peut sembler à bon droict en estre le guerdon & la recompense. A celuy qui court en lice, le Laurier pour lequel il court est mis pour guerdon. Mais nous auons faict veoir que la beatitude est le souuerain bien, pour lequel on fait toutes choses: il s'ensuit donc que le souuerain bien est le guerdon commun proposé à toutes les actions humaines, lequel ne se pourra iamais separer des bõs: pource que cestuy là ne se pourra auecq' raison appeller bon, qui sera eslongné du bien. Et pourtant les bonnes operations ne sont iamais abandonnées de leurs recompenses. Que les meschans donc s'opiniastrent & facent mal tant qu'il leur plaira, iamais l'homme sage ne sera priué de guerdon, ny son Laurier iamais ne sechera. pource que la malice d'autruy ne peut oster à vne bonne ame ny la frustrer de son propre ornement. & si l'homme de bien prenoit occasion de sa gloire d'ailleurs q̃ de luy mesme, quelqu'vn ou celuy mesme qui la luy auroit dõnée, luy

pourroit oster. Mais pource que son propre ornement est sa bonté propre, quãd il cessera d'estre bon, son guerdon luy defaudra. D'auantage si le prix est desiré pource qu'il est reputé bon, qui iugera cestuy-là qui a acquis le bien, ne participer au prix? Quel prix? dis-ie. Cestuy-là, dict-elle, qui est le plus grand & le plus beau de tous les autres. Et souuenez vous de cest auantage que ie vous ay cy deuãt donné pour vn principal poinct, & le concluez ainsi: Estant le souuerain bien, la beatitude, il est necessaire que tous les bons ayent la beatitude: & ceux qui ont la beatitude sont dieux: le prix & guerdõ des bons est donc de deuenir dieux. Et iamais le temps ne peut effacer ce prix là, nulle puissance ne le peut diminuer, & la mauaistié mesme ne le peut obscurcir. Or estans ces choses telles, le sage ne peut douter de la peine, qui ne se separe iamais des meschans, & ne les abandonne point. Pour ce que le bien & le mal, le prix & la peine sont du tout contraires: & est necessaire que ce que nous voyons arriuer au pris du bien, responde au contraire à la peine du mal. Or puis que

la bonté est guerdon aux bons, la malice est le tourment des meschans : d'auantage quiconque souffre peine, sans doubte souffre mal aussi:& si cestuy-là se vouloit iuger luy mesme, pourroit-il croire qu'il fust exempt de peine ? Puis que la malice qui est le dernier de tous les maux, ne l'afflige pàs seulement, mais l'infecte du tout. Voyez ie vous prie par le contraire des bons, quelle peine est commise aux meschans. Vous auez n'agueres appris que tout ce qui est, est vn, & mesmemēt que ce qui est vn, est bon. Par ce moyen donc, ce qui est par necessité doit estre bon,& ce qui cesse d'estre bon, cesse aussi d'estre:les meschans donc cessent d'estre ce qu'ils estoyent. Il est bien vray que la forme du corps humain qu'ils retiennent encore, monstre qu'ils ont esté hommes:mais s'estans conuertiz en malice,ils ont perdu aussi la nature humaine.& d'autant que la bonté fait sembler les hommes plus que hommes, il est necessaire que la mauuaistié rende moins que hommes,ceux qu'elle a priuez & reiettez de l'humaine condition. S'il aduient donc que vous voyez quelqu'vn

qui soit transformé par les vices, vous ne le pourrez reputer homme: celuy qui par force oste les biés d'autruy, & brusle d'auarice, vous direz qu'il sera semblable à vn loup rauissant: l'autre qui est cruel, & n'est point arresté, ains querelle & dispute tousiours, vous le cõparerez à vn chiẽ: vn autre qui se plaist à dresser des aguets, & d'enleuer le bien d'autruy, par fraude & tromperie, est comme le renard: On dit cestuy-là auoir cœur de Lyon, qui ne peut appaiser son ire, & boult de colere: & l'autre qui est paoureux & fuyard, & qui doute des choses que l'on ne doit craindre, est reputé semblable à vn Cerf: Cestuy-là fait la vie d'vn asne qui est lét, paresseux & tardif: vn qui sera leger & inconstant, & change de vouloir & de cõdition d'heure à autre, on ne iugera point qu'il soit different des oyseaux: celuy qui se souïlle en l'orde & sale luxure, se plaist & delecte en pareille volupté que les pourceaux. D'où vient que ceux qui abãdõnent la vertu, abandonnẽt aussi d'estre hommes, & ne pouuans receuoir la condition diuine, se transforment & changent en bestes.

POEME III.

LEs legers vaisseaux
D'Vlysse le sage
Errans sur les eaux
Aprés long voyage,
Par vn grand orage
Ont esté poussez
Le long du riuage,
Rompus & froissez.
Celle qu'on disoit
Auoir pris naissance
Du Soleil, faisoit
Là sa demeurance,
Qui eust la science
De si bien charmer,
Qu'elle auoit puissance
Les corps transformer:
Et point n'ignoroit
Des herbes l'vsage,
Qu'elle pressuroit,
En certain bruuage,
Changeant le visage
Des nouueaux venus,
En forme sauuage,
Estans incognus.

L'Vn d'eux tout soudain
D'Vn bouc prend la forme
L'autre en Africain
Lion se transforme:
L'autre se difforme
De la peau d'Vn loup:
L'autre tygre enorme
Deuient tout à coup.
Mais l'Arcadien
Print pitié d'Vlysse,
L'ostant du lien
Et Venin de Circe,
Qui se coulle & glisse,
Dans ces gens domptez,
Par le malefice
Des Ius enchantez,
En pourceaux changez,
De gland se repaissent:
Tousiours enfangez,
Ceres mescognoissent:
Tant la forme laissent
De leurs premiers corps,
Que plus n'apparoissent
Hommes au dehors.
Mais parmy le cœur
Au dedans ancrée
Est quelque Vigueur

Encor' reſerrée,
Et eſt deme urée
Franche du poiſon,
L'ame remparée
D'humaine raiſon.
O que tel ſçauoir
A peu d'efficace,
De qui le pouuoir
Les corps ſeuls efface!
L'eſprit en ſa place,
Immué ſe plainct
Du mal que luy braſſe
Le corps en ce poinct.
Las les Vices ont
Bien plus de puiſſance,
Qui au corps ne font
Seulement offence:
Mais telle nuiſance
Font de leur venin
Qu'ils oſtent l'vſance
De raiſon en fin!

SOM. DE LA IIII.
PROSE.

En cette Prose la Philosophie prouue trois poincts principalement. Le premier : Que les meschans sont plus miserables accomplissans leurs desirs, que s'ils n'en venoyent point à chef. Le second, Qu'ils sont aussi plus miserables demeurans impunis, que s'ils estoyent punis, d'autant que par le chastiment, quelque bien leur reuient: par l'impunité, ils entassent mal sur mal. Le troisiesme, Que ceux-là sont plus mal-heureux qui font iniure à autruy, que ceux qui la souffrent. dont elle tire cette consequence, Que l'iniure n'est pas de celuy auquel elle est faicte, mais bien de celuy qui l'infere. En suitte, aprés vne inuectiue contre les Orateurs & Aduocats, elle conclud, Que la haine ne trouue point de giste en l'ame du Sage qui a plustost compassion des meschans, qu'il ne les hait: attendu que le vice les afflige & tourmente assez en leur ame.

PROSE IIII.

IE confesse (dis-ie alors) & cognois biẽ, que ce n'est point hors de propos que l'on dit que les hommes vicieux retiennent la forme du corps humain, ils se muent & changent neantmoins en bestes quant à la qualité de l'ame : Mais ie ne voudrois point que leur mauuaise & trop fiere arrogance peust nuire ny por-

ter dommage aux bons. Il eſt bien ainſi comme vous le deſirez, dict-elle, ainſi que ie vous feray voir en vn autre endroict mieux à propos: mais toutesfois ſi cela leur eſtoit du tout retranché, que vous croyez leur eſtre permis & licite, le ſupplice & la peine des meſchans ſeroit bien allegée. Car il eſt neceſſaire, bien que quelques-vns le trouuent eſtrange, que les meſchans ſoyent plus malheureux quand ils executent leurs mauuaiſes volontez, que quand ils ne les peuuent accomplir: pource que ſi vouloir les choſes mauuaiſes eſt miſerable, il eſt bien d'auantage de le pouuoir, pource que ſans cela l'effect de la mauuaiſe volonté ne reüſsiroit point. Et ayant chacune de ces choſes ſon propre malheur, il faut que ceux qui veulẽt & peuuent faire vne meſchanceté, & l'executẽt, ſoyent affligez de trois ſortes de miſere. Ie ſuis bien d'auec vous, dis-ie: mais ie deſirerois infiniment qu'ils fuſſent priuez de tel malheur, & que la puiſſãce de mal faire leur defailliſt. Cela, dict-elle, leur defaudra à l'aduẽture pluſtoſt que vous ne voudriez, ou qu'eux-

mesmes n'esperent pas: car en ce peu que nous auons à viure, l'esprit qui est immortel, ne peut iuger les choses estre longues à venir, quoy qu'elles soyent tardiues: & bien souuent lors qu'ils attendẽt mieux, & qu'ils croyent qu'vn grand amas de meschancetez les doit rendre cõtents en leurs desirs, ils sont ruinez & destruicts d'vne fin soudaine & non esperée, qui met vn but à leur misere, & termine leurs malheurs. Car si la meschanceté rend les hommes miserables, il faut conclure que tant plus le meschant vit, plus il est miserable: & quant à moy ie les reputerois tres-malheureux, si la mort ne mettoit fin à leur misere. Or si nous auons vrayement conclud des miseres & infortunes, que tant plus le mal dure long tẽps, & plus il est grand: il faut croire que la misere est infinie qui est eternelle. Alors, dis-ie, ce que vous dites est vn peu estrange & mal-aisé à aduoüer: mais ie cognois bien que par les choses que nous auons cy-deuant accordées, il faut qu'il soit ainsi. Vostre opiniõ est fort bõne, dict elle. mais celuy qui trouue vne conclusion mal-aisée à accor-

der, il faut ou qu'il mõstre que l'vne des propositions deuant dicte, soit fausse, ou qu'il prouue que la conionction des propositions n'a point assez d'efficace ny de force, pour assez necessairement conclure. Car les choses deuant dictes cõfessées & aduouées, il n'y a point d'occasiõ d'impugner & debatre la conclusion qui en resulte: & ce que ie diray à ceste heure ne sembleroit moins estrange, & toutesfois il est necessaire qu'il soit ainsi, veu les choses que nous auons cy deuant dictes. Et quoy, dis-ie? Que les meschans, dict- elle, qui portẽt la peine de leur malefice sont plus heureux, que ceux qui sont cõtraints d'aucune peine de iustice. Ie ne veux pas dire comme quelqu'vn pourroit penser, que les mauuaises mœurs & les coustumes dissoluës s'amendent & se corrigent, estans punies, & qu'elles se changent en biẽ pour l'apprehension du supplice, ny moins qu'elles seruent d'exemple aux autres de fuir les choses mauuaises, & que l'õ doit desestimer: mais i'estime les meschans qui sont punis, sans auoir esgard à aucune correction, ny respect à l'exẽple, estre heureux en vne autre sorte. Et en

quelle autre ſorte, dis-ie, horſmis ces deux? N'auons nous pas accordé, dict-elle, que les bons ſont heureux & les meſchans miſerables? Il eſt ainſi, dis ie. Si dōc à la miſere de qui que ce ſoit on adiouſte quelque biē, n'eſt-il pas plus heureux que celuy la miſere duquel eſt pure & ſimple, & ſans qu'il y ait aucun bien entremeſlé? Il le ſemble ainſi, diſ-ie. Et ſi à ce meſme miſerable, dict-elle, qui ne participe à aucun bien, outre le mal pour lequel il eſt deſia reputé miſerable, il s'y en adiouſte vn autre, ne doit-il pas eſtre reputé plus malheureux que celuy, la miſere duquel eſt allegée par la participation de quelque bien? Pourquoy non? dis-ie. Les meſchans, dict-elle, quand ils ſont punis, participent à quelque bien. car la peine eſt choſe bonne, eu eſgard à la iuſtice: & ceux là meſmes quand ils manquent de chaſtiment, ils ont vn mal de plus, qui eſt l'impunité, laquelle nous auōs confeſſée eſtre mal, quand nous conſiderons le vice. Ie ne le puis nier, dis-ie. Les meſchās, dict-elle, ſont donc plus malheureux quand on leur remet iniuſtement la peine de leurs fautes, que quand iuſtement

ils ſont punis: Et eſt aſſez manifeſte qu'il eſt raiſonnable, que les meſchans ſoyent chaſtiez, & au contraire, inique qu'ils demeurent impunis. Qui nieroit cela? dis-ie. Mais quelqu'vn pourroit il ençor nier dict-elle, que tout ce qui eſt iuſte, eſt bõ, & que tout ce qui eſt contre iuſtice, eſt mauuais? Ces choſes, diſ-ie, s'enſuyuent par celles que nous auons cy-deuant cõclues. Mais ie vous prie dictes moy vne choſe: Apres la diſſolution de l'ame & du corps, ya-il quelques peines & tourmens reſeruez aux ames? Ouy vrayement, dict-elle, & quelques vnes ſont cruellement affligées, pour les punir, & les autres ſont plus doucement traictées pour les purger: mais mon intention n'eſt pas de diſputer à ceſte heure de ces choſes là. Or ce que nous auons iuſques à ceſte heure peu faire, eſt, que nous vous ayons faict cognoiſtre, que la puiſſance que vous reputiez mal à propos eſtre concedée aux meſchans, eſt nulle: que ceux que vous eſtiez marry de veoir demeurer impunis, iamais ne demeurent ſans ſouffrir chaſtiment de leurs meſchancetez: & que le pouuoir de faire mal

que vous souhaittez estre nul & finir biẽ tost, n'est pas de durée: & que plus il dure, plus il est miserable, & qu'il le seroit infiniment, s'il estoit eternel. Et outre, que les meschans qui iniustement demeurent impunis, sont plus malheureux que ceux qui sont chastiez iustement. Et pourtant faut conclure qu'ils sont beaucoup plus affligez, quand on pense qu'ils le soient moins. Alors ie luy dis, quand ie considere bien voz raisons, ie ne pense pas que l'on puisse dire chose plus veritable. Mais quand ie retourne au iugement des hommes, qui est celuy qui ne iugera que ces choses ne se doiuẽt pas seulement croire: ains que plustost on ne les doit pas escouter? Il est vray, dict-elle, pource que les yeux accoustumez aux tenebres, ne peuuent attaindre à la lumiere resplendissance de la verité, & sont semblables à ces oyseaux, la veuë desquels est illuminée par la nuict, & par le iour est offusquée. car quand ils ont esgard nõ à l'ordre des choses, mais à leurs propres affections, ils reputent heureux ceux qui ont licence de faire mal, sans en estre repris ny chastiez. Mais voyez ce qu'or-

donne la loy eternelle, Si vous rendez vostre ame conforme, & la faictes semblable aux choses meilleures, vous n'auez point besoin de iuge pour vous dõner guerdon & recõpense: car vous vous estes vous mesmes vny & ioinct auec les choses plus excellentes, & par le moyen d'icelles fait Dieu. Aussi si vous auez employé vostre entendement & mis toute vostre estude à choses mauuaises, ne cherchez point ailleurs qui vous punisse: pource que vous auilissant & veautrant en choses salles & basses, vous vous estes vous mesme faict beste: comme si vous regardez la Terre & le Ciel l'vn aprés l'autre, ostant tout autre iugemẽt, il vous semblera par la seule raison de regarder tantost estre dans le Ciel, & tantost enseuely dans la fange. Mais le vulgaire ne prẽd pas garde à toutes ces choses. Quoy donc? fuyurons nous ceux-là que nous auons n'agueres monstré estre semblables aux bestes? & si quelqu'vn auoit entieremẽt perdu la veuë, & n'oublioit encor de l'auoir iamais euë, tellement qu'il eust opinion que rien ne luy manquast pour estre homme parfaict, cela seroit-il

cause de nous faire croire, que ceux qui voyent fussent aueuglez? Le vulgaire n'accordera & ne consentira iamais, que ceux qui font iniure à autruy, soyent plus miserables & plus malheureux que ceux à qui elle est faicte? encor que telle opinion soit bien prouuée & appuiée de bonnes & fortes raisons. Ie voudrois bien ouyr ces raisons là, dis-ie. Me nierez vous, dict-elle, que celuy qui est mauuais, ne soit digne de peine? Non, dis-ie. Que les mauuais soient malheureux, dict-elle, cela est cogneu par beaucoup de raisons. Cela est vray, dis-ie. Vous ne douterez donc point, dict-elle, que ceux là qui sont dignes de peine ne soyent miserables. Nous sommes d'accord, dis-ie. Si donc vous estiez iuge, dict-elle, lequel iugeriez vous digne de punitiõ, ou celuy qui feroit iniure, ou celuy qui la souffriroit? En cela, dis-ie, il n'y a point de doute, que ie ne voulusse que satisfaction fust faicte à celuy qui seroit iniurié, par la peine & le supplice de celuy qui auroit faict l'iniure. Celuy donc qui fait iniure, dict-elle, semble plus miserable, que celuy à qui elle est faicte. Il s'ensuit bien,

dis-ie. Pour ceste occasion donc, dict-elle, & pour plusieurs autres raisons tirées de ceste mesme racine, il appert que la turpitude & la villennie rend de sa nature les hommes miserables, & que l'iniure à qui qu'elle soit faicte, n'est pas la misere de celuy qui la reçoit, mais de qui la fait. Si est-ce que les orateurs, dis-ie, font tout le contraire, qui s'efforcent d'esmouuoir & inciter à pitié & commiseration les iuges pour ceux là, qui ont souffert & enduré quelque excés, encor' que l'on eust plus de raison d'auoir plustost compassion de ceux qui ont faict & commis l'excés, lesquels deuroient estre amenez en iugement, tout ainsi que les malades au Medecin par leurs accusateurs: non pas colerez ny courroucez, mais fauorables & attaincts de misericorde & de pitié, à fin de leur retrancher la maladie de la faute par le supplice. Et en ceste sorte la peine de ceux qui entreprennent de deffendre, seroit inutile: ou s'ils vouloient apporter aux hommes quelque profit, & leur seruir, il vaudroit mieux qu'ils

les accusassent que de les defendre. Et si ces meschans mesmes pouuoient comme à trauers quelque fente, voir la vertu que ils ont abandonnée, & cognoistre que par le moyen du supplice & de la peine, ils peussent chasser d'eux tout vice, & toute turpitude, pour deuenir bons & acquerir bonté, ils ne reputeroient point cela supplice ny peine, & reietteroiét l'aide & le secours de ceux qui les voudroiét defendre, laissans faire leurs accusateurs, & s'abandonnans à la mercy des iuges. Et ainsi entre les sages on ne trouueroit iamais occasiō de haine. car qui pourroit hayr les bons, si ce n'estoit quelque homme du tout hors d'entendement? & il n'y a point de raison de hayr les meschans. Pource que comme la langueur est maladie du corps, aussi le vice & la meschanceté l'est de l'ame. & comme nous ne reputōs pas ceux qui sont malades en leurs corps dignes d'estre hays, mais plustost que l'on ait pitié & compassion d'eux: A plus forte raison deuons nous estre esmeuz à pitié, à l'endroit de ceux là, qui sont par le vice affligez & tourmentez en l'ame, qui est la plus cruelle & dange-

reuse maladie, & non pas les trauailler ny les pourſuiure.

POEME IIII.

He que ſert tant de debats!
Pourquoy de vos propres mains,
O miſerables humains
Haſtez vous voſtre treſpas?
Si la mort vous appellez,
Elle vous viendra ſaiſir:
Car d'arreſter n'a plaiſir
Iamais ſes cheuaux aiſlez.
Ceux que les Lyons, les Ours,
Les Sangliers, & les Serpens,
Trauaillent d'ongle & de dents,
Eux meſme abregent leurs iours.
He que ſert iniuſtement
S'armer, guerroyer, ferir,
Et ſe faire ainſi mourir
L'vn l'autre cruellement?
Eſt-ce pour auoir eſté
D'eſtrange condition?
Las! c'eſt maigre occaſion
Pour ſi grande cruauté.
Mais ſi tu as le vouloir,
Rendre aux choſes leurs guerdons,

Il te faut aymer les bons,
Et des meschans te douloir.

SOM. DE LA V. PROSE.

Parce que Boëce se pleignoit n'aguere, que les biens escheoient aux mauuais, & les maux aux bons: ce qui luy faisoit aussi croire que ces vicissitudes procedoient non de l'ordre de la prouidence de Dieu, mais par hazard & fortuitement: c'est pourquoy la Philosophie deduit icy les causes d'vne telle procedure, & enseigne que la creance susdite prouient d'vne ignorance des causes de la disposition diuine.

PROSE V.

IE cognois bien, dis-ie alors, par ces choses quelle felicité ou misere est ordonnée & establie aux merites des bõs & des meschans: mais ie m'apperçoy biẽ qu'en ceste fortune vulgaire il y a aussi bien du mal, comme du bien. Car le sage ne voudra pas plustost estre banny pauure & calomnié, que splẽdide & magnifique par ses richesses, reueré pour les honneurs, estimé pour son authorité

& puiſſance,& fleurir entre les ſiens, & demeurer touſiours en ſa Cité. Pource qu'ainſi les ſages peuuent mieux, & au gré d'vn chacun faire leur deuoir & office, d'autāt que la felicité de ceux qui gouuernent, eſt d'vne certaine façon, infuſe en ceux à qui ils cōmandent, & qui leur ſont ſoubsmis : veu que principalement les priſons, les loix, & les peines de la loy eſtablies pour les meſchans, ſont pluſtoſt deuës à ceux là pour qui elles ont eſté inuentées, qu'aux bons. Pourquoy donc ces choſes ſe changent-elles, & ſe tournent ainſi tout au rebours ? Ie trouue eſtrange que les peines qui ſont eſtablies pour les meſchans, oppriment & affligēt les bons, & que le loyer deu aux vertueux pour leur bonté, ſoit rauy des meſchans : & voudrois fort ſçauoir de vous les raiſons d'vn tant iniuſte meſlange & confuſion. Car ſi ie croyois que toutes choſes fuſſent regies & gouuernées fortuitement & à l'aduenture, ie m'en eſtonnerois moins : & ce qui accroiſt ceſt eſtonnement mien, & qui fait d'auantage m'eſmerueiller, c'eſt Dieu qui regit & gouuerne tout, qui aſſez ſouuēt

donne du bien aux bons, & du mal aux meschans: & quelquefois au contraire du mal aux bons, & aux mauuais du bien. si on ne peut rendre raison de cela, qu'y a-il qui empesche que l'on ne repute toutes choses estre conduites, regies & gouuernées par la fortune? Ie ne trouue point estrange, dict-elle, si l'on ne peut donner raison de l'ordre d'vne chose, que l'on la croye temeraire & fortuite. & encor'que vous soyez ignorant de la cause d'vne telle dispositiõ, puis que vous sçauez biẽ qu'vn bon gouuerneur ordõne & dispose le monde, ne doutez point que toutes choses ne soient bien faictes.

POEME V.

CEstuy là qui ne sçait point
Que tousiours autour du pole,
Sans s'en eslongner d'vn poinct,
L'Ourse voisine se rolle,
Le Bouuier tost se leuer
Et tard en l'eau se lauer:
Il sera rauy d'esmoy
Pour l'ordre là haut tenuë,
Et s'estonnera pourquoy

Le Ciel ainsi se remuë:
Que la Lune estant au plain,
S'obscurcisse tout soudain:
Pourquoy les feux estoillez
N'apparoissent estant claire,
Et pourquoy sont desuoillez,
Si tost qu'elle deuient noire:

(ceste opinion est de l'ancien vulgaire, qui sonnoit, battant poisles & chauderons d'airain, comme pour r'appeller & desengager la Lune, qu'ils pensoient que les sorciers rauissoient du Ciel par leurs charmes, lors qu'elle eclipsoit, & pourtant a dit Virgile conformement à ceste opinion:

Defectus Solis varios, Lunæque labores.)

Faisant la commune erreur
Bruicts pour reuoir sa lueur.
Mais on est rauy de voir
La mer de vents agitée,
Furieuse s'esmouuoir,
Contre ses bords despitée:
Ny de ses plus chauds rayons,
Phœbus fondre les glaçons.
Car de cecy la raison
Est cognuë & manifeste:
De l'autre l'occasion
Est au vulgaire secrette,
D'vn trouble subit espoinct,

De cela qu'il ne ſçait poinct.
Car tout ce que rarement
Auec ſoy le temps apporte,
Saiſiſt d'vn eſtonnement
Le vulgaire & le tranſporte.
Faut l'ignorance hayr,
Pour de rien ne s'esbahir.

SOM. DE LA VI. PROSE.

La Philoſophie deduit icy les cauſes pour leſquelles les maux auiennent aux bons,& les biens aux mauuais.& monſtre premierement en quoy differe la prouidence diuine auec le deſtin,par la definition de l'vn & de l'autre. puis allegue diuerſes opinions touchant le deſtin, qu'il preuue eſtre ſubjet à ladite prouidence, non au contraire, comme l'effect à ſa cauſe. En ſuite elle vient à diſcourir des choſes qui ſont diſpoſées par le deſtin:& conclud que celles qui ſemblent à l'intellect eſtre confuſes, ſont raiſonnablement ordonnées en la prouidence & gouuernement de Dieu:& que la faute viẽt du peruers iugemẽt des hommes contraire à celuy de Dieu. Quant à ce que quelques gents de bien ne ſont point affligez en ce monde, elle en attribue la cauſe à l'infirmité de leur eſprit, que l'aduerſité pourroit empirer; & à la ſainctete de quelques-vns, leſquels Dieu benit non

ſeulement au ſiecle auenir, mais auſſi en la vie preſente. Au reciproque, il eſpargne quelque-fois les meſchans, d'autant que la proſperité les empeſche de commettre d'autres plus pernicieux crimes, ſelon que la nature de l'homme eſt du-tout encline à mal. & quelquefois permet qu'ils ayent tout à ſouhait, pour les rendre d'autant plus inexcuſables deuant ſa majeſté.

PROSE VI.

IL eſt ainſi, dis-ie. mais puis que c'eſt voſtre office d'eſclarcir & expliquer les cauſes obſcures, & cachées; ie vous prie de me les declarer, & deſueloppper vn peu de ce miracle qui me tient en grand trouble & confuſion. Lors ſe ſoubs-riant vn peu, elle me dict: Vous me ſemonnez d'vne des plus grandes choſes que l'on puiſſe imaginer, & de laquelle on ne peut donner tant de reſolution qu'il ſuffiſe. D'autant que ceſte matiere eſt telle, qu'vn doubte retréché & reſolu, il en naiſt vne infinité d'autres, comme des teſtes de l'Hydre, & iamais on n'en auroit la fin, ſi on ne les repouſſoit & referroit auec le feu vif d'vn entendement bien ſain, non

pas auec le feu elementaire, comme fit Hercule au Serpent Hydre. Car en icelle on a accoustumé d'y chercher de la simplicité, de la prouidence, de l'ordre, du destin, des soudains & inopinez euenemens de la cognoissance, & predestination diuine, & de la liberté & franchise de la volonté : & vous sçauez assez combien telles choses sont d'importance, & difficiles. Mais pource que les vous faire cognoistre, est vne partie des remedes, & de la medecine dont vous auez besoin, ie m'efforceray de vous en donner quelques raisons, encore que nous soyons contraincts en vn biẽ petit espace de tẽps. Or si vous prenez quelque plaisir en la doulceur des vers mesurez, il faut que pour vn temps vo⁹ vous priuiez de ceste volupté, cepẽdãt q̃ ie vo⁹ mettray par ordre quelques raisons. Comme il vous plaira, dis-ie. Lors, comme si elle eust voulu prendre les choses de plus loing, commença à discourir en ceste sorte. La generation de toutes choses, le progrés des natures muables, & tout ce qui a mouuement en quelque sorte que ce soit, prend &

tire ses causes, son ordre, & sa forme de la stabilité de l'intellect diuin, lequel vny en la force de sa simplicité ordonne & dispose diuersement de toutes choses, & en diuerses manieres establit vn moyen à chacune pour faire ce qui luy est propre de faire: & ce moyẽ, si nous considerons la pureté & simplicité de l'intelligence diuine, est nommé Prouidence: mais quand il est referé aux choses qu'il fait mouuoir & qu'il dispose; les anciens l'ont nommé Destin. Et qui voudra bien considerer en son esprit la force de l'vn & de l'autre; il luy sera facile d'en cognoistre la difference. Car la prouidence est vne ordonnance, & quasi comme vn arrest de tout ce qui doit aduenir, qui est en l'esprit & intellect de Dieu, maistre, & seigneur de toutes choses. Et le destin est vne disposition cõioincte & attachée aux choses muables, par le moyen de laquelle la prouidence tient toutes choses attachées à leur ordre. Car la prouidence comprend & embrasse toutes choses, bien qu'elles soient infinies & differentes. Mais le destin dispose & ordonne

toutes choses selon leur temps, leur lieu & leur forme : de sorte que ceste difference de l'ordre du tẽps, reünie & mise deuant l'intellect diuin, est prouidence. Et ceste vnité diuisée & separée en tẽps, est nõmée destin. Et bien que ces deux choses soient diuerses, elles dependent neantmoins l'vne de l'autre : car l'ordre du destin procede de la simplicité de la prouidence. Tout ainsi que l'artizan ayant comprins en son entendement la modelle & la forme de la chose qu'il entend faire, commence son ouurage, & conduit auec le temps chacune partie l'vne apres l'autre selon son ordre, comme il auoit auparauant simplement proietté en son entendement, & en vn seul moment de temps. Ainsi Dieu a par vn seul moyen estably toutes choses dés le commencement, & les a disposées par sa prouidence, en ce que chacune deuroit faire : & le destin fait & accomplit ces mesmes choses que la prouidence a disposées en diuerses sortes & temps du tout differens. Or soit que le destin s'execute par quelques esprits qui seruent à la diuine prouiden-

ce : ou par l'ame du monde , comme ont dict ceux de l'eschole de Platon: ou par l'operation de la nature, qui est cõme celle qui met en execution la volonté de Dieu:ou par les mouuemens celestes des Astres, ou par la vertu des Anges, ou de la variable industrie des demons , ou d'aucunes de ces choses , ou de toutes ensemble : Il est certain & manifeste que la prouidẽce est vne forme simple & immobile des choses qui se doiuent faire. Et le destin vn ordre temporel,& vne liaison muable de ces mesmes choses là ,& que la diuine simplicité a disposées pour estre faictes. D'où vient que toutes choses qui sont suiettes au destin, sont aussi suiettes à la prouidence, à laquelle le destin mesmes est souz-mis : & aucunes des choses qui sont souz la prouidence surmontent & vainquent l'ordre du destin. Et sont celles là, qui sont plus proches de la Diuinité, fermement establies , qui surpassent l'ordre fatal des choses muables : comme de plusieurs cercles qui se tournent à l'entour d'vn mesme centre, celuy qui est le dernier au dedans de

tous les autres, est le plus proche du poinct, autour duquel il tourne. Et ce cercle là est aux autres qui sont hors de luy, comme vn certain centre, autour duquel ils tournent: & celuy qui est le dernier au dehors, qui fait le plus grand circuit; d'autant qu'il est esloigné de ce poinct indiuisible, c'est à dire de son centre, d'autant son tour est-il plus grand. Et si aucune chose se ioint & vnit à ce milieu, qui est le centre, il est necessaire qu'elle s'vnie à la simplicité du cercle prochain, sans se dilater d'auantage. Semblablement ce qui est plus esloigné & separé du premier intellect, est d'auantage lié & embrassé dans les liens du destin. Et d'autant plus est la chose libre & franche du destin, qu'elle est proche & voisine du souuerain centre de toutes choses: & si elle venoit à s'appuyer à la fermeté du souuerain intellect, venant à cesser son mouuemét, elle outrepasseroit aussi la necessité du destin. Et comme la ratiocination est à l'intellect, ce qui est engendré à ce qui est, le temps à l'eternité, & le cercle à son centre: tel est l'ordre muable du

destin à la ſimplicité ſtable de la prouidéce. Ceſt ordre fait mouuoir les Cieux & les Aſtres, accorde, & tempere les Elemens, & les trãsforme par mutations alternatiues. Et ce meſme ordre renouuelle toutes les choſes qui naiſſent, & qui meurent par ſemblable progrés de part, & de ſemence. Ceſt ordre contraint auſſi & attache auec liés & nœuds indiſſolubles les actions & fortunes des hommes. Leſquelles choſes d'autant qu'elles procedét des principes de la diuine prouidence, qui eſt immobile, il eſt force qu'elles demeurēt auſſi fermes & ſans ſe mouuoir. Et par ainſi toutes choſes ſont biē gouuernées, ſi la ſimplicité qui demeure ferme en l'intellect diuin produit, & met hors l'ordre des cauſes ineuitables. Et ſi ceſt ordre refrene & cõtraint par ſon immuable nature, meſme les choſes muables, qui autrement erreroient temerairement & à l'auenture : qui eſt cauſe qu'encor que toutes choſes vous ſemblent confuſes & meſlées, pour ce que vous ne pouuez pas bien comprendre ceſt ordre : toutesfois elles ſont par ſon moyen tellement diſ-

posées, qu'elles tendent à bien. Pource que rien ne se fait iamais pour mal, ie dis encor par les meschans mesmes, qui comme ie vous ay bien amplemẽt faict voir, cherchans le bien, sont par erreur destournez : mais non pas que l'ordre qui fait son mouuement autour du souuerain bien, qui est son centre, les destourne, & les face desuoyer de leur principale intention. Mais, me direz-vous, quelle confusion plus inique peult estre, que de voir arriuer aux bons, tantost des aduersitez, & tantost des prosperitez: & aux mauuais tout de mesmes, tantost leur succeder toutes choses prosperes, & tantost aduerses? Dites-moy ie vous prie, les hommes viũent ils auec telle integrité d'esprit, que ceux que l'on croit ou bõs, ou mauuais, qu'il soit necessaire qu'ils soient tels qu'on les estime? Ne sçauez vous pas qu'en telles choses les iugemens des hommes sont du tout differens? Pource que ceux là qu'aucuns estiment dignes de loyer, les autres les reputent dignes de supplice. Mais posé que quelqu'vn se trouue qui puisse bien discerner le

bon & le mauuais ; pourra-il pourtant veoir ceste intime & intrinseque temperature des esprits, comme l'on fait facilement des corps ? car il n'est moins estrange à vn qui est du tout ignorant de la medecine, de voir qu'à aucuns corps biens sains cõuiennẽt mieux les choses doulces, & aux autres les ameres : Et entre les malades aucuns estre gueris par plus legers remedes, & autres par plus rudes & plus forts estre soulagez. dequoy le medecin toutesfois ne s'esbahyt point, pource qu'il cognoist & sçait la temperature des corps, & le moyen qu'il faut tenir pour leur dõner santé. Et à dire vray, en quoy iugerons nous estre & consister la santé des esprits, sinon en la bonté ? & quelle est leur maladie, sinon le vice ? qui est celuy qui les entretient, & conserue en bonté, & qui chasse le vice d'eux, sinon Dieu qui regit, & est le vray medecin des esprits, lequel par le regard de sa diuine prouidence, void ce qui fait besoing à vn chacun, & donne ce qu'il cognoist luy estre necessaire? Et est-ce dõc

chose si estrange, & vn si grand miracle q̃ l'ordre fatal, si en faisant quelque chose on sçait bien ce que l'on fait, pource seulement que ceux qui en sont ignorās s'en estonnent? Et afin qu'en peu de paroles ie comprẽne ce que peut l'humaine raison en la diuine profondité: celuy que vous tenez pour tresiuste, & grand obseruateur du droict, est reputé tout autre par la prouidence qui sçait & cognoist toutes choses. C'est pourquoy Lucain, qui estoit de noz familiers, disoit que la cause de Cesar auoit pleu aux Dieux, à raison de la victoire qu'ils luy auoient donnée: & celle de Pompée qui auoit esté deffait, auoit pleu à Caton, cõme la iugeant la meilleure. Ce donc que vous voyez qui se fait icy outre vostre esperance, eu esgard aux choses, est faict auec raison & selon l'ordre. Mais à vostre opinion, il est faict confusement & iniquement: de sorte que s'il se trouue aucun si bien conditionné, & de si bonnes mœurs, que son iugement soit vn, & de mesme auec le diuin; il est si foible & debile d'esprit, que s'il luy arriue quelque infortune, à l'aduẽture cessera-

il d'aimer la vertu d'autant qu'il n'aura peu par le moyen d'icelle retenir ny garder sa fortune. C'est pourquoy Dieu, qui est le sage dispensateur de toutes choses, espargne cestuy là, que l'aduersité pourroit faire moins bon, & ne veut pas que cestuy là souffre & patisse, qui ne l'a pas merité. La prouidence diuine ne trouuera pas licite, ny raisonnable qu'vn autre qui sera parfaict & accomply en toutes vertus, sainct, & approchant de Dieu soit touché d'aucune aduersité, ny mesme ne permettra pas qu'il soit molesté, ny affligé d'aucune maladie corporelle. Pource que comme a dit vn tres-excellent personnage en langage Grec, mais de telle substance: Les vertus ont composé le corps de l'hõme de bien, & pourtant l'homme du tout adonné à Dieu n'endure & ne souffre aucunement: il arriue encore souuent que le gouuernemẽt & l'administration des choses est donnée aux bons: pource que la malice des meschans est faicte si grande, & tellement accreuë, qu'il est besoing de la reprimer & cõtraindre. A aucuns les choses suc-

cedent diuersement, en partie heureuses, & en partie aduerses, selon la qualité de leurs esprits. Les autres sont pincez & molestez des infortunes: à fin qu'ils ne deuiennent plus insolens pour leur longue felicité, & qu'ils ne s'en orgueillissent. Quelques vns encore sont affligez de grandes infortunes: à fin que par l'vsage & exercitation d'vne longue patience, les vertus de l'ame soient plus fermes & asseurées. Il y en a qui se font cognoistre & esprouuer tels qu'ils sont, lors que quelque infortune leur suruient, les vns en craignant plus qu'ils ne deuroient, ce qu'ils pourroient bien supporter: les autres mesprisant trop, & desdaignant plus qu'il ne seroit raisonnable, ce qui leur est impossible de souffrir & porter patiemment. Il s'en trouue encore d'autres, qui s'achetent nom & reputation entre les hommes par le prix d'vne mort honnorable: & quelques vns, qui ont resisté aux tourmens, & ne se sont laissez vaincre par les supplices, ont donné par ce moyen à vn chacun tesmoignage que la

vertu n'est iamais surmontée du mal. & ne peut-on doubter que telles choses n'arriuent à ceux à qui elles succedent pour le mieux, & auec vn merueilleux ordre & disposition. Et si aux mauuais les choses viennent tantost à souhait, & tantost au rebours, ce ne peut estre que pour ces mesmes raisons que nous auons dictes. Mais on ne peut pas trouuer estrange qu'il leur arriue du mal, pource que l'on les en repute dignes, & que l'on croit qu'ils ont bien merité le supplice & chastiment, lequel destourne les autres de mal faire, & est cause de leur amandement. Les choses prosperes donnent aux bons vn grand argument de penser quelle peut estre ceste felicité, qu'ils voyent estre serue & esclaue des meschans. Et croy encore qu'ẽ telles choses il y a du respect & de la consideration de celuy qui les dispẽse, pource que quelqu'vn à l'aduẽture sera de si foible & tresbuchãte nature, & tant importune, que la pauureté, plustost que toute autre chose, le pourroit inciter à faire quelque meschanceté: & le moyen que tient la prouidẽce à

medeciner cestuy-cy, est de luy donner des richesses. Vn autre cognoissant sa conscience souillée & contaminée des pechez, & faisant en luy-mesme iugemét de sa fortune aura peut estre crainte de receuoir desplaisir, pour la perte de quelques choses dont l'vsage luy sera fort agreable. Il changera soudain de mœurs, & pendant qu'il craindra de perdre ses richesses, il cessera d'estre vicieux. Aucuns sont par leur mesme felicité de laquelle ils auront mal vsé, precipitez au danger qu'ils ont merité. Autres ont bien la puissance de chastier cõtre droict: à fin qu'ils soient aux bons occasion d'exercice & d'amendement aux meschans. Car comme entre les bons & mauuais il n'y a aucun pact, ou concorde, ainsi les mauuais entre-eux ne se peuuent accorder: Et ne faut pas s'estonner s'ils ne sont d'accord entre-eux, puis que chacun meschant est repugnant le plus souuent à luy-mesme, & par vn remors de conscience, iuge que les choses qu'il a auparauant faictes ne sont point faisables. En quoy ceste souueraine prouidence a souuentesfois

produict des effects dignes d'admiration, faisant que les meschans des meschans soient deuenus bons. Car comme aucuns meschans ont veu qu'ils supportoient & enduroient choses iniques & iniustes de plus meschans qu'eux, ils ont souuent conceu vne haine mortelle contre tels, qui leur faisoient nuysance: de sorte que pour se rendre du tout contraires & dissemblables à ceux qu'ils ont eu en haine, se sont redressez & retournez à faire fruict en la vertu. Pource que telle est la force de la seule vertu diuine, que le mal-mesme est bié, d'autant que quand on en sçait bien vser, il en resulte & reüssit quelque bon effect. Car vn certain ordre embrasse toutes choses, tellement que ce qui desuoye de l'ordre qui luy est assigné de la raison, il se retourne & raddresse encor en vn ordre, bien qu'il soit tout autre : à fin que la temerité ne puisse rien, où regne la prouidence. Et Dieu qui est trespuissant, a faict & cognoist tout ce qui est au monde, preuoid tous les siecles & les gouuerne. Et n'est pas permis à l'homme de pou-

uoir comprendre en ſon eſprit ny expliquer de paroles toutes les cauſes & diſpoſitions des œuures diuines. Et ſuffiſe ſeulement cognoiſtre que Dieu producteur de toutes les natures, ordonne & diſpoſe toutes choſes, les addreſſant à bien: & lors qu'il veut retenir les choſes faictes de luy, & à ſon image, il reiette & bannyt hors les fins de ſa republique tout le mal, par le moyen de l'ordre de la fatale neceſſité. D'où vient que les maux que vous penſez eſtre au monde en ſi grande abondance, ſi vous conſiderez la prouidence qui diſpoſe tout, vous ne trouuerez qu'il y ait mal en quelque lieu que ce ſoit. Mais ie vous vois deſia ſuccomber au faix de ceſte queſtion, & que las pour la longueur de mon diſcours, vous attendez quelque refraiſchiſſement de mes vers. Prenez donc ce breuuage, à fin qu'eſtant refaict par le moyen d'iceluy, vous ſoyez mieux diſpoſé à ce qui reſte.

POEME VI.

SI du haut tonant
L'Empire cognoistre,
Et quel maintenant
Son regne peult estre,
Iuger sainctement tu veux,
Esleue l'esprit aux cieux.
Là d'vn sainct lien
Aux cieux establie
A l'ordre ancien
Chasque estoille vnie,
Tu verras se contenir,
Et d'ordre se maintenir.
De ses brillans feux
Phœbus n'importune
Le rond froidureux
Iamais de la Lune,
Qui fait & poursuit son cours,
Sans empeschement tousiours.
Et l'Ourse sans fin
Au pole seiourne,
Et de son chemin
Point ne se destourne,
Qui void aux autres changer,
Pour dans la mer se plonger.

De l'obscure nuit
Venus est portiere:
Diane conduit
La belle lumiere,
Faisant chacune à son tour,
Or la nuit, & or le iour.
L'amour mutuel
Ces choses tempere,
Et d'ordre eternel
Leurs cours leur fait faire,
Chassant la dissension
Loing de l'astrée maison.
Et ceste vnion
Les Elemens lie,
Par proportion
Les tient & manie,
Si qu'en eternel accord
Se tient tousiours leur discord.
Le sec & l'humeur
Par poids se conioignent,
Le froid & l'ardeur
La foy se maintiennent,
Et fait haut le feu voller,
Et la terre deualler.
Le printemps de fleurs
La terre couronne,
L'Esté d'espics meurs

Les champs, & l'Automne
Peint les fruicts sur les rameaux,
Et l'hyuer verse les eaux.
Cest ordre pouruoit,
Nourrit & donne estre
A tout ce qu'on void
Respirer & estre,
Puis lasse de les nourrir,
Les rauit & fait mourir.
Et le souuerain
Qui tient toute chose
Soubs le ferme frain,
D'ordre les dispose,
Pere, Seigneur, source, Roy,
Origine, Iuge, & Loy.
Et ce qu'il produit
Vn temps le fait estre,
Puis il le rauit
En le changeant d'estre,
Et son mouuement leger
Rend coy sans plus se bouger.
S'il ne l'arrestoit,
Et si de sa course
En rond ne courboit,
Trop loing de sa source
En desordre flotteroit,
Et soudain se desferoit.

Vn commun desir
Naist en toute chose
De se reünir
En sa propre cause,
Et là comme à bonne fin,
Va addressant son chemin.

SOM. DE LA VII. PROSE.

C'est la conclusion du discours precedent, Que tout euenement (qu'on appelle fortune) est en diuerses manieres bon, encores que ce soit contre l'opinion commune. attendu que toute fortune tend ou bien à remunerer ceux qui possedent la vertu : ou bien à exercer ceux qui trauaillent à l'acquisition de la vertu, & proufitent en icelle : ou derechef à corriger ceux qui se detracquent d'elle. Dont s'ensuit que le Sage ne se doibt point affliger si quelquefois l'aduersité lui liure quelque assault, laquelle au moyen d'vne ferme & constante resistence luy fournit de matiere pour se confirmer en sagesse & vertu.

PROSE VII.

VOus pouuez de ceste heure voir ce qu'il s'ensuit de tout ce que nous auons dict. Et quoy? dis-ie. Que tout euenement, dict-elle, est bon sans

doubte. Et comme est-il possible? dis-ie. Escoutez comment, dict-elle. Puis que toute fortune est ou bonne, ou mauuaise, elle est ou pour recompenser & exerciter les bons, ou pour punir & corriger les mauuais: & ceste là est tousiours bonne que l'on sçait, ou estre iuste, ou estre vtile. Ceste raison est bien vraye, dis-ie, & telle opinion est bien ferme & asseurée, si on considere & la prouidence, & l'ordre fatal que vous venez de designer. Mais, si vous le trouuez bon, contons la entre celles que nous auons vn peu auparauant dites, qui sont paradoxicques, & cõtre l'opinion d'vn chacun. Pourquoy? dict-elle. Pource, dis-ie, que communément les hommes ont coustume de dire assez souuent, la fortune de quelqu'vn estre mauuaise, & inique. Voulez vous dõc, dict-elle, qu'en cela nous suyuions l'opinion du vulgaire: afin aumoins que nous ne soyons point veuz trop nous eslongner de l'humanité? Come il vous plaira, dis-ie. Ne vous semble-il pas, dict elle, que cela soit bõ qui aide & profite? Il est ainsi, dis-ie. Et

la fortune, dit-elle, ou qui excite, ou qui corrige, ne proffite-elle pas beaucoup? Ie le cõfesse, dis-ie. Elle est donc bõne, dict-elle. Pourquoy non, dis-ie? Celle qui exerce, dict-elle, est de ceux qui attachez à la vertu font tousiours guerre contre les choses rudes & fascheuses, & s'esloignans du vice, suyuent le chemin de la vertu. Ie ne le puis nier, dis-ie. Et quoy? dict-elle, la bonne fortune que les bons reçoiuent pour guerdon, le vulgaire la iugera-il mauuaise? Non vrayement, dis-ie, mais il la reputera bonne, comme elle est à la verité. Et l'autre qui sera aspre & fascheuse & qui corrige les mauuais par vn iuste supplice, dict-elle, les hommes croiront ils qu'elle soit bonne? Au contraire, dis-ie, ils la iugeront la plus miserable de toutes. Prenez donc garde, dict-elle, que nous n'ayons selon l'opinion du vulgaire cõclud quelque chose qui ne soit pas croiable. Cõment, dis-ie? Par les choses qui ont esté accordées, dit-elle, il ensuit q̃ la fortune telle qu'elle puisse estre, de ceux là qui sont ou vertueux, ou qui sõt au chemin de la vertu,

& qui y peuuent paruenir & l'acquerir, est tousiours bonne: & celle de ceux qui sont meschans & malicieux, est tresmiserable. Cela est bie͂ vray, dis-ie, & si on ne l'oseroit confesser. Et partant, dict-elle, l'homme sage ne doit point trouuer mauuais, ny se courroußer toutes les fois que il doit resister à la fortune, & qu'il la doit combattre: & n'est pas bien seant à l'hõme fort & magnanime de se despiter toutes les fois qu'il oyt vn bruit de guerre: Pource qu'à l'vn & à l'autre la difficulté de l'affaire est, à sçauoir à cestuy cy moyen d'acquerir de la reputation, & de croistre sa renommee, & à l'autre, d'asseurer & renforcer sa sageße. Or puis que cela est appellé vertu, qui appuyé & asseuré en ses propres forces ne se laiße point vaincre par les choses aduerses & contraires: Vous ne vous estes point mis à suyure la vertu pour vous abandonner aux delices, & vous laißer corrompre aux voluptez. Vous ne trouuerez donc point trop dur, ny fascheux de resister, & auoir tousiours à combattre contre toute fortune, & afin que la mauuaise ne vous abbate trop, & que la bonne ne vous de-

çoiue, prenez vn moyen & vous efforcez de le garder, de tout vostre pouuoir. Car tout ce qui ne peut arriuer à vn moyen, & qui l'outre-passe, desdaigne & mesprise la vertu, & ne peut obtenir le loyer, ny le guerdon de son trauail, ny de sa peine. Il est donc en vostre puissance de rendre vostre fortune, telle que vous l'aymerez mieux. Car toute celle qui est reputée contraire, si elle n'exercite, ou corrige, elle chastie & punit.

POEME VII.

PAr cinq & cinq ans la guerre
Sur la Phrygienne terre
Le vengeur Atride a faict,
Pour expier le forfaict,
Et pour punir l'adultere
Et le tort faict à son frere:
Mais afin que sans seiour
Feist en ses pays retour,
Ayant ruiné la ville,
Feit mourir sa propre fille,
Reiettant toute pitié,
Et paternelle amitié,
Feit ce piteux sacrifice,

Pour auoir le vent propice,
Que gracieux se rendist,
Par le sang qu'il espandist.
Vlysse au retour de Troye,
Errant par l'humide voye,
Ietta quantité de larmes,
Pour la mort de ses gensdarmes,
Et de ses feaux amis,
Que Polypheme auoit mis
A mort, & dedans son antre
En auoit remply son ventre.
Mais en ris changea son dueil,
Luy ayant creué son œil.
Les trauaux ont embellie
Du fort Hercule la vie,
Les Centaures mis à mort,
Maulgré leur cruel effort.
La despouille renommée,
Du fier lyon de Nemée:
Les pommes qu'il fut pillant,
Au dragon tousiours veillant:
Et les Harpyes outrées,
De ses flesches acerées,
Et dehors d'enfer trainé,
Le chien Cerbere enchaisné,
Puis feit du corps de leur maistre
Les cruels cheuaux se paistre,

A l'Hydre, & à son venin
Par le feu fit prendre fin.
Sur les sables de Lybie,
A Anthe rauit la vie,
Et le dieu fleuue escorné,
Feit plonger tout estonné
Cacus, à plein satisfaire,
Pult d'Euander la colere.
L'espaule qui quelquefois
Du ciel porteroit le faiz,
Fut de l'escume honnie
Du sanglier d'Arcadie.
Puis pour son dernier labeur,
Du ciel merita l'honneur.
Suiuez donc de pas habilles
Ce sentier, ames gentilles.
Pourquoy, ô lasches de cœur,
Fuyés vous tant le labeur
De la terre? ayant victoire
Aux cieux en aurez la gloire.

Fin du quatriesme Liure.



LA CONSOLATION DE PHILOSOPHIE, PAR SEVERIN BOECE.

LIVRE CINQVIESME.

Sommaire de la I. Prose.

De la doctrine cy-dessus exposée touchant la prouidence & le destin, resulte vne question, sçauoir-mon si quelque chose se fait par cas fortuit. Suyuant cette question la Philosophie determine à quelles choses le mot de cas fortuit sainement entendu peut conuenir. redarguant par mesme moyen les anciens estimans le cas ou accident estre vn euenement temeraire, escheu à l'auenture & non suiet à l'ordre auquel Dieu a par sa prouidence astreint toutes choses.

PROSE I.

ELLE auoit acheué de parler, & son discours se tournoit à vouloir traitter d'autre chose, & alors ie luy dis: Ceste exhortation est tres-belle & bien digne de vostre authorité: & cognois certainement que ceste question de la prouidence, de laquelle vous parliez n'agueres, est meslée & confuse parmy beaucoup d'autres. & pourtant ie vous demande si vous croyez que l'euenement fortuit soit quelque chose, & ce que vous pensez que ce soit. Ie m'aduance, dict elle, pour m'acquiter de ma promesse, & de vous aplanir le chemin, par lequel vous puissiez estre remené & conduit chez vous. Or bien que la cognoissance de ces choses que vous me demãdez soit tres vtile, elle est toutesfois vn peu eslongnée du fil de nostre discours: & doute que las & trauaillé de ces destournemens, vous ne vous trouuiez bien dispost pour acheuer nostre droit chemin. Il ne faut point, dis-ie, que vous doutiez de cela: car la cognoissance de ces choses

ausquelles ie prends si grand plaisir, me sera cõme vn repos, & d'auantage estant de tous costez vostre dispute asseurée de raisons indubitables, on n'aura point occasion de douter des choses suyuantes. Ie vous satisferay en cela, dict elle. Puis elle commença en ceste sorte: Si aucũ dif finit le cas fortuit vn euenement temeraire, non produit de la concatenatiõ & liaison des causes, i'afferme que vraymẽt le cas fortuit n'est riẽ, & ne cognois point que ce soit autre chose qu'vne voix vaine & inutile, qui ne respond en aucune sorte à la chose qu'elle signifie. Car quel lieu peut demeurer à la temerité, si Dieu contraint toutes choses à vn ordre? Car il est tout certain que de rien ne se fait aucune chose, & iamais aucun des anciens n'y a contredict, & bien qu'ils ayent ietté ceste opiniõ, comme vn certain & asseuré fondemẽt de toutes choses, si n'ont ils pas entendu du principe agent, mais biẽ de la matiere suiette: c'est à dire de la nature des causes, qui est le suiet des formes naturelles. Et si quelque chose n'a aucune cause de son estre, il semble qu'elle soit formée de rien, & si cela ne peut estre

le cas fortuit, il ne peut aussi estre tel que nous l'auons n'agueres diffini. Et quoy donc? dis-ie, ce qui se peut auec raison nommer cas fortuit, ou aduenture, n'est-ce rien? Encore y a-il quelque chose, bié que le vulgaire ne la cognoisse, à laquelle tels noms conuiennét. Aristote, dict-elle, qui est de ceux de ma suitte, l'a fort bien diffini auec raison, & assez proche de la verité. En quelle sorte? dis-ie. Toutes les fois, dict-elle, que quelque chose se fait pour quelque chose, & que de celle-là pour quelques autres causes en naissent d'autres que celles que l'on esperoit qui en deussent naistre, tel euenemét qui aduient outre l'intention de l'agent, s'appelle cas fortuit. Cóme si quelqu'vn beschant la terre pour la labourer, trouuoit vn tresor, on croit bien que cela soit arriué fortuitement, mais cela n'est pas forme de rien. car il a ses propres causes, lesquelles pource qu'elles sont inopinémét ensemble concurrentes, on le repute fortuit : pource que si le laboureur n'eust point besché la terre, & si le depositaire n'eust là enfouy son argent, le tresor n'y eust pas esté trouué. Voila donc qui est

cause du gain fortuit, lequel prouient des causes qui s'entrerencontrét, & sont ensemble occurrentes, & non pas de l'intention de celuy qui œuure. Car ny celuy qui cacha l'argent, ny celuy qui laboura le champ, n'auoient point intention que ces deniers là se deussent trouuer: Mais il aduint & escheut qu'où cestuy-là enfouit son tresor, l'autre y bescha. & par là pouuons nous diffinir que le cas fortuit, est vn euenement non preueu, qui procede de plusieurs causes, qui s'entrerencontrét ensemble és choses qui se font pour quelque effect. Et cest ordre fait que toutes ces causes se coulent & arriuent ensemble par vne ineuitable liaison, lequel procedát de la fontaine de la diuine prouidence, dispose & ordonne toutes choses en lieux & temps, qui leur sont deubz.

Poeme I.

Des Armeniens rochers
Où en fuyant les archers,
Courbans leur arc par derriere
Laschent la flesche meurtriere

Dedans l'estomac de ceux
Qui vont courans apres eux:
Tigre & Eufrate leur course
Commencent de mesme source
Et puis partageans leurs eaux,
Se fendent en deux ruisseaux
Baignans diuerses contrées,
De leurs ondes separées.
Mais si leurs eaux se mesloient
Derechef & s'assembloient
Faisans la source commune,
Que faisoit à part chacune,
Qui sur l'vn s'embarqueroit,
En l'autre se trouueroit.
Se rencontrans sur les ondes
Les nauires vagabondes,
Qui croit tel euenement
Escheoir fortuitement?
Si cest' onde ainsi meslée,
Par ses canaux escoulée,
Naturellement produit,
Tel accident fortuit:
Ainsi le sort que l'on cuide
Errer & floter sans guide,
A quelque cause de soy
Qui le retient soubz sa loy.

Som. de la II. Prose.

C'est vne question touchant le liberal arbitre, sçauoir-mon s'il peut consister auec la prouidence de Dieu. à laquelle la Philosophie respond que toutes creatures raisonnables ont leur volonté & iugement libre pour au moyen de la raison discerner le bien & le mal. lequel iugement & liberté croist és creatures humaines & diminue selon leurs diuerses functions. lesquelles s'addõnans aux vices decheent de la possession de leur propre raison, & de franches deuiennent esclaues de leur propre liberté.

Prose II.

Ie considere bien & auouë que tout ce que vous auez dict, est vray. Mais en cest ordre des causes lesquelles dependãtes l'vne de l'autre, sont bien vnies & attachées ensemble, se trouue il quelque libre & franche volonté? où si la fatale necessité contraint & tient liez les mouuemens de l'esprit humain? Ouy, dict-elle. Car il n'y a aucune nature participante de raison qui n'ait encor sa volonté libre pource que ce qui a naturellement vsa-

ge de raiſon, a encor le iugement, par lequel il peut de luy-meſme diſcerner chacune choſe. Doncques il cognoiſt quelles choſes l'on doit fuir, & quelles choſes l'on doit deſirer. Mais chacun deſire ce qu'il iuge eſtre deſirable, & fuit ce qu'il repute deuoir eſtre fuy. Et pourtãt to⁹ ceux là qui ont de la raiſon, ont liberté de vouloir, ou de ne vouloir pas: mais ie ne veux pas dire que tous ayent ceſte liberté egalement: d'autant que les ſouueraines & diuines puiſſances ont vn iugement qui void tout, vn vouloir qui ne ſe corrompt iamais, & vn pouuoir de promptement obtenir tout ce qu'ils deſirent. Mais il eſt bien beſoing que les ames humaines ſoyent plus libres, lors qu'elles ſe contiennent en la contemplation de l'intellect diuin, & qu'elles le ſoient moins quãd elles ſont infuſes & ſe mouuent dans les corps, & moins encores quand elles ſont attachées auec les membres terreſtres. Et l'extreme ſeruitude eſt quand elles s'addonnent à vice, pource qu'elles decheent de la poſſeſſion de leur propre raiſon. Car quand ils deſtournẽt leurs yeux de la lumiere de la ſouueraine

verité,

verité, & qu'ils les abbaissent aux choses basses & tenebreuses, ils sont soudain offusquez d'vne nuee d'ignorance, & troublez de passions tres-dangereuses. Et s'accostans à icelles, & leur applaudissās, ils aident & fauorisent la seruitude, à laquelle ils se sont eux-mesmes souz-mis, & sont comme esclaues de leur propre liberté. Lesquelles choses la diuine prouidence, qui void tout de toute eternité, regarde & contemple, dispose & predestine chacune selon son merite.

POEME II.

D'Vne resonante voix
Et d'vn doux accent Homere
A rechanté tant de fois
Phœbus autheur de lumiere,
Qui de ses foibles rayons
La terre au dedans ne sonde,
Et ne peut voir les sablons
A trauers la mer profonde.
Mais à celuy qui se tient
Aux voultes d'or de son temple,
Rien opposer ne se vient,
Car toute chose il contemple:

Ny la nuict de son bandeau
Empoisse d'vn gros nuage,
La terre espaisse ny l'eau
Ne luy celent son ouurage.
Tout ce que nous voyons or,
Et tout ce qui a eu estre
Tout ce qui sera encor,
En vn moment peut cognoistre.
Si donc d'vn seul clin de l'œil
Il void tout & tout modere,
N'est-il pas le vray Soleil
Et seul autheur de lumiere?

SOM. DE LA III. PROSE.

Boëce fait vne obiection contre ce que dessus, Que la prouidence & le liberal arbitre sont choses incompatibles. ce qu'il prouue par trois raisons. Car si Dieu preuoid toutes choses, voire les plus internes, il s'ensuit que noz volontez & pensées ne peuuent estre autres que sa prouidence aura determiné. & si la prouidence preuoid tellement les choses, que leur euenement soit ineuitable, cette liberté n'a plus de lieu, attendu que les deliberations & actions de l'homme sont diuinement astreintes à vn seul euenement. dont s'ensuyuroyent des inconueniens qui ne

peuuent ſans impieté eſtre receuz, comme il le monſtre au fil & ſuite de ſon diſcours.

PROSE III.

ALors, dis-ie, ie ſuis encor troublé d'vn doute plus mal-aiſé. Et quel eſt ce doubte? dict-elle. Ie iuge bien à mon aduis quel il peut eſtre. Il me ſemble que cela eſt trop contraire & repugnant, dis-ie, que Dieu preuoye toutes choſes, & qu'il y ait neantmoins aucune franche volonté, pource que ſi Dieu void toutes choſes, & qu'il ne puiſſe eſtre trompé en aucune ſorte, il eſt neceſſaire que cela aduienne, que la prouidence aura preueu deuoir aduenir. Car ſi de toute eternité il preuoid & cognoiſt non ſeulement les actions & operations des hommes, mais encor' leurs penſées & volõtez: Nous n'aurons aucune liberté de volonté, & ſi ne ſe fera aucune choſe, ny ne pourra on auoir aucune volonté, ſinon celle que la prouidence qui ne peut eſtre trompée, aura preueuë: & ſi les choſes qui ſont preueues ſe peuuent deſtourner en autre

part qu'où elles sont preueuës, il n'y aura plus aucune certaine preuoyance de l'aduenir: mais pluftost vne opinion & creance incertaine. Et ie repute chose meschante & malheureuse, de croire ainsi de Dieu & n'approuue pas ceste raison par le moyẽ de laquelle aucuns croyent qu'ils pourront resoudre le nœud de ceste question, quãd ils disent que les choses n'arriuent pas, pource que la prouidence les a preueuës deuoir estre: mais au contraire pource que ce qui doit estre ne peut estre caché à la diuine prouidẽce. Et en ceste sorte ceste question tourne tout au rebours: car il ne seroit pas necessaire que les choses qui sont preueuës arriuassent, mais il seroit necessaire de preuoir les choses futures. Cõme si nous nous trauaillions de sçauoir, si la presciẽce est cause de la necessité des choses futures, ou si la necessité des choses futures est occasion de la prescience: & que nous ne voulussions point monstrer, que en quelque sorte que l'ordre des causes puisse estre, l'euenement des choses preueuës est necessaire: & encore qu'il ne semble point que la prescience infere e-

uenement necessaire aux choses. Comme si quelqu'vn s'assied, il est necessaire que l'opinion de ceux-là soit bonne qui croyent qu'il soit assis, & au contraire si l'opinion estvraye que quelqu'vn soit assis, il est necessaire qu'il s'assee: la necessité est donc en l'vn & en l'autre: en l'vn d'estre assis, & en l'autre d'opiniō vraye. Mais cestuy-là ne s'assied pas, pource que l'opinion est vraye qu'il est assis: ains plustost est l'opinion vraye, pource qu'il estoit assis premierement. Et bien que la verité procede d'vn seul costé, si est-elle vne commune necessité en tous les deux. Or est-il manifeste que l'ō peut discourir de la prouidence, & des choses aduenir en vne mesme sorte. Car combien que les choses, pour deuoir aduenir soient preueuës, elles n'aduiennent pas pourtant pour auoir esté preueuës. Et est necessaire que Dieu preuoye les choses futures, ou que leschoses qu'il a preueuës arriuent. Et cela seul suffit pour oster & destruire la liberté de la volonté. Et pour n'en dire point d'auantage, il seroit fort hors de propos, & tout au rebours de ce qui doit estre, si l'on disoit, que l'eue-

nement des choses temporelles fust cause de l'eternelle prescience. Et qu'est-ce autre chose de penser, que Dieu preuoid les choses aduenir, pource qu'elles doiuent aduenir : sinon penser que les choses qui sont des-ia de long temps aduenues soyent cause de ceste souueraine prouidence ? D'auantage quand ie sçay quelque chose estre, il est necessaire qu'elle soit. Et quand ie cognois bien que quelque chose sera, elle deura estre de necessité. Et ainsi l'euenement des choses preueues ne se peut fuir, ny euiter en façon du monde. Et si l'on se veut persuader quelque chose autremét qu'elle n'est, cela seulement n'est pas science, mais vné opinion faulse fort eslongnée & contraire à la verité. Et pourtant si quelque chose doit aduenir, mais non pas que l'euenement en soit necessaire ny certain, comment pourra l'on preuoir qu'il deura aduenir ? Car comme la science ne peut estre meslée auec la faulseté: aussi ce qui se conçoit d'icelle science, ne peut estre autre que l'on l'a conceu. Et pour ceste raison dit-on qu'il n'y a point de mensonge en la science.

pource qu'il faut que chacune chose soit telle, que la science comprend qu'elle soit. Quoy donc? en quelle sorte Dieu preuoid-il que ces choses incertaines doiuent aduenir? Car s'il pense qu'ineuitablement elles doiuent aduenir, & toutesfois qu'il soit possible seulement qu'elles aduiennent, il est trompé. ce que il n'est pas licite de penser, tant s'en faut que l'on le doiue dire. Mais si comme elles sont, il iuge qu'elles doiuent estre, de maniere qu'il iuge qu'elles puissent estre, ou n'estre point, quelle prescience peut estre ceste-là, qui ne cõprend rië de ferme ny d'asseuré? Elle ne differeroit en rien des propheties ridicules de Tiresias, qui prophetisoit que tout ce qu'il diroit, seroit ou ne seroit pas. Enquoy surpassera ceste diuine prouidence, l'opinion des hommes, si comme eux elle iuge les choses incertaines desquelles l'euenement n'est pas asseuré? Que si à luy, qui est la source tres-certaine de toutes choses, rien ne peut estre incertain ny caché: l'euenement sera tres-certain des chosesqu'il aura preueuesdeuoir asseurémét aduenir. Et pourtãt ie ne voy

point qu'il y ait aucune liberté aux deliberations,& humaines operations : puis que l'intellect diuin,qui void touteschoses sans erreur,ny faute aucune, les lie & contrainct à vn seul euenement. Et si cela est vne fois receu, il est assez euident quelle ruine & quel dommage s'en ensuyt aux choses humaines. Et en vain le loyer est proposé aux bons,& le supplice aux mauuais. Puis qu'aucun mouuemét de l'esprit libre, & volontaire, ne peut meriter ny l'vn ny l'autre. Et ce qui sembloit tantost iuste & equitable, c'est à sçauoir punir les mauuais, & sallarier les bons,est la chose la plus iniuste de toutes,d'autant que de leur libre volonté,ils ne sont pas poussez,ou au bié,ou au mal: mais ils y sont contraincts par la necessité infallible des choses futures. Les vices donc, & les vertus n'auront pouuoir de faire aucune chose, mais plustost la confusion meslée & non distinguée de tous merites.Et ce qui est encore pis,c'est que l'ordre de toutes choses procedant de la diuine prouidence, & ne pouuant rien estre faict de la libre deliberation des hômes,il faut que tous nos vices & toutes

nos faultes se referent à l'autheur & source de tout bien. Doncques il n'y a raison du monde ny d'esperer ny de prier. Car que pourra l'on esperer, ou requerir par prieres, quand vn ordre necessaire & ineuitable lie & contraint toutes les choses que l'on sçauroit desirer? Il faut donc abolir & reietter ce seul commerce entre Dieu & les hommes, d'esperer ou de prier. Car si pour guerdon de nostre iuste humilité, nous acquerons l'inestimable retribution de la grace diuine: & que ce soit le seul moyen par lequel les hommes semblent parler à Dieu, & se ioindre par les prieres à ceste lumiere inaccessible, pour obtenir ce qu'ils demandent: & si nous admettons la necessité des choses futures, & que nous croyons que nous n'ayons aucun pouuoir, par quel moyen pourrons nous estre ioincts & vnis à ce Prince & autheur souuerain de toutes choses? Et pourtant il sera necessaire que le genre humain, comme vous chantiez n'agueres, separé de son principe & de sa source, deuienne à rien & se resolue,

POEME III.

QVi est cause du discord
Qui rompt, separe & delie
Le lien qui tient d'accord
Vne chose à l'autre vnie?
Quel dieu met dissension;
Et fait que deux choses vrayes
Se maintiennent separées,
Ioinctes soyent en question?
Il n'y a iamais pourtant
Debat entre choses vrayes,
Ains l'vne l'autre portant,
Se maintiennent asseurées.
Mais vn si subtil lien
Ensemble les couple & lie;
Qu'au corps l'ame enseuelie,
Ne le peut comprendre bien.
Qui fait qu'vn ardent desir
La rend si fort empeschée:
Et soigneuse à s'enquerir
D'vne verité cachée?
Qu'est-ce qu'elle veut sçauoir?
Ce dont elle a cognoissance.
Peut-on ayant la science
Se trauailler pour l'auoir?

S'elle ne le ſçait außi,
Que telle ignorance eſt grande
De ſe tourmenter ainſi,
Sans ſçauoir ce qu'on demande!
Quelqu'vn peut-il ſouhaitter
Choſe du tout incognuë,
Ou d'vne iamais non veuë
La forme repreſenter?
Lors qu'elle eſtoit remirant
L'intellect diuin peut eſtre,
Le total conſiderant,
Peuſt ſes parties cognoiſtre.
Dont elle ſe ſouuient or',
Qu'elle eſt au corps priſonniere,
Non de chaſque ſinguliere,
Mais ſommairement encor.
Qui donc du bien s'enquerant,
Veut en auoir la ſcience,
Il n'eſt du tout ignorant,
Et du tout n'a cognoiſſance.
Il a des choſes touſiours
Cognoiſſance vniuerſelle,
Mais non de chaſque parcelle,
Qu'aprés vn profond diſcours.

SOMMAIRE DE LA IIII. PROSE.

La Philosophie commence à dissouldre la question precedente. & premierement fault sçauoir que Boëce a esté principalement induit à ce doute par deux motifs. le premier, que si Dieu preuoid les choses à venir, il semble qu'il s'ensuiue qu'elles doiuent necessairement aduenir. le second, que les choses futures, desquelles l'euenement est incertain, ne peuuent estre certainemẽt preueuës par la prouidence diuine. Premierement elle monstre, que la prescience de Dieu n'impose point de necessité au liberal arbitre. Secondement, que ladite prescience n'est pas signe de la necessité des choses à venir. Et d'autant qu'il sembleroit qu'aucunes choses peussent estre preueües, dont l'euenement neantmoins n'est pas necessaire : & que si elles n'auiennent pas necessairement, aussi peuuent elles n'auenir pas, d'où s'ensuyuroit qu'aucune chose preceuë de Dieu n'auient pas: elle releue Boëce de ce doute, & erreur, dont la faute vient de ce qu'on estime que la faculté de la cognoissance soit selon la faculté de la chose conuë, non de celuy qui la conoist.

PROSE IIII.

ALors elle me dit: ceste dispute de la prouidence est fort vieille & ancienne, qui a esté fort debatuë par Ciceron en ses liures de la diuination, & de vous mesmes, il y a long temps, recherchée. Mais iusques à ceste heure aucun de vous autres n'y a peu paruenir, quelque diligente recherche qu'il en ait sceu faire. & ce qui est cause de si grande obscurité, est que la ratiocination & discours humain, ne peut approcher de la simplicité de la diuine prescience: que si vous la pouuiez en quelque sorte imaginer, & la comprendre, il n'y auroit plus rien dequoy vous peussiez doubter. Mais à la fin i'essayeray de le vous descouurir & explicquer, quand ie vous auray premierement resolu ce poinct qui vous fait esmouuoir. Ie vous demande, pourquoy pensez vous que la raison de ceux qui veulent souldre ceste question, soit de peu d'efficace, lesquels pource qu'ils croyent que la prescience n'est point occasion de necessité aux choses futures, croyent que la liberté de la volonté n'est en façon du monde empeschée de la prescience:

& vous mesme ne prenez d'ailleurs l'argument de la necessité des choses futures, sinon que d'autant que les choses sont preueuës, elles ne peuuent n'aduenir point. Si donc preuoir les choses auant qu'elles aduiennent ne peut adiouster necessité aux choses futures, ce que vous m'auez n'agueres confessé; pourquoy les effects volõtaires des choses seront ils contraincts à vn certain euenement? car posons pour exemple, afin que vous voyez ce qui s'ensuit, qu'il n'y ait point de prescience; dites moy pour le regard de ce qui touche à ce faict, les choses qui procedent de la libre & franche volonté, sont elles contrainctes & soubs-mises à vne necessité? Non, dis-ie. Or posons encore, dict-elle, qu'il y ait prescience, & toutesfois qu'elle ne mette aucune necessité aux choses: il est certain que la mesme libre & franche volonté demeurera entiere & absoluë. Mais vous me direz, encores que la prescience ne soit point cause necessaire des choses à venir, toutesfois c'est vn signe que les choses doiuent aduenir necessaire-

ment. Or en ceste sorte, encores qu'il n'y eust de prescience ; il seroit manifeste que les effects des choses futures seroient necessaires. Car tout signe monstre seulement ce qui est, mais il ne fait pas estre ce qu'il demonstre, & pour prouuer que la prescience est vn signe de necessité: il faut premierement monstrer qu'aucune chose ne peut aduenir, qu'il ne soit necessaire qu'elle aduienne: Autrement si ceste necessité n'estoit point, la prescience & aduantveuë ne pourra estre signe de telle chose, qui n'est point. Il est donc manifeste, que les raisons qui sont appuyées de preuues bien asseurées, ne se tirent pas des signes, ny des arguments, prins d'ailleurs, mais des causes necessaires & qui conuiennent. Mais me direz vous, comme est-il possible que ces choses là n'auiennent point que l'on a preueuës deuoir aduenir ? comme si nous ne croyoions pas ces choses là deuoir aduenir que la prescience a preueuës deuoir aduenir : & que nous n'ayons pas plustost opinion que encores qu'elles aduiennent comme elles ont

esté preueuës, toutefois elles n'ont de leur nature aucune necessité, qui les contraigne de deuoir aduenir: ce que vous pourrez facilement entendre, par ce que ie vous diray. Il y a beaucoup de choses, que lors qu'elles se font, nous les voyons deuant noz yeux, comme nous regardõs ce que font les chartiers, pour conduire leurs cheuaux, & chariots, & ainsi des choses semblables. A sçauoir si aucune necessité cõtraint que l'on face ainsi ces choses? vous me direz que non. Car veritablement l'effect de l'art, seroit vain & inutil, si toutes choses se mouuoient par force. Si donc ces choses quand elles se font, n'ont pas leur estre par necessité, auant qu'elles se facent elles doiuent estre, mais non pas par necessité: & pourtant il y a de certaines choses qui doiuent estre, mais leur euenement est libre de toute necessité. Et ne pense pas qu'aucun vueille dire que ce qui se fait à ceste heure, n'eust deu estre faict auãt qu'il se feist. Les choses donc encore qu'elles soient preueuës, ont leurs euenements libres. Car comme la science des choses

presentes, n'apporte aucune necessité aux choses qui se font: ainsi la prescience des choses futures n'admet aucune necessité aux choses qui doiuent estre. Mais (direz vous) cela dequoy l'on doubte, est si l'on peut auoir quelque preuoyance , & auant-conoissance des choses, desquelles les euenements ne sont necessaires. Pource qu'il vous semble que telles choses ne s'accordent point, & croyez que si les choses sont preueuës, il est necessaire qu'elles aduiénent ; & si aussi leur euenement n'est pas necessaire, elles ne se peuuent preuoir, & croyez encore que l'on ne peut sçauoir aucune chose qu'elle ne soit biẽ certaine. Mais si cela dont l'euenement est incertain , se preuoid comme s'il estoit bien certain, il est tout manifeste que c'est vn erreur d'opinion & de iugement, & non pas science veritable : car faire iugement d'vne chose autrement qu'elle n'est pas, vous croyez bien que cela est fort esloigné de l'integrité de la science ; & ce qui est cause de cest erreur, est que l'on pése auoir parfaite cognoissance des choses, les cognoissant

ſelon leur nature, & ſelon leur force, mais c'eſt tout le contraire : car tout ce que l'on cognoiſt, ſe comprend facilement, non ſelon ſa force, mais ſelon la faculté & puiſſance du cognoiſſant. Et à fin que cela vous ſoit manifeſte par ceſt exemple, la meſme rotondité d'vn corps eſt cogneuë, & comprinſe autrement de la veuë, & autrement de l'attouchement : la veuë iettant de loing ſes rayons la void tout d'vn coup, mais l'attouchemẽt ioinct & attaché à la rotondité, comprend les parties d'icelle vne à vne, par les mouuemens qu'il fait autour de ſa circonference. L'homme eſt auſſi cogneu par le ſens d'vne ſorte, & d'vne autre par l'imagination: autrement encore par la raiſon, & tout autrement encore par l'intellect. Le ſens cognoiſt la figure ſuiette à la matiere,& l'imagination iuge ſeulement la figure, ſans la matiere:la raiſon paſſe outre, & comprend genoralement les eſpeces,ou formes des Indiuidus & choſes particulieres: & l'intellect qui eſt l'œil qui void plus outre ſe guindant par deſſus le circuit de l'vniuers, void & contemple

par les yeux d'vn net & pur entendemẽt, ceste ſimple forme & idée de l'hõme. Et en cecy il faut bien conſiderer que la force & vertu qui embraſſe les plus grandes choſes, comprend auſſi les moindres, & au contraire les inferieures ne peuuent attaindre ny arriuer aux ſuperieuers: car le ſens ne s'eſtend point outre la matiere, ny l'imaginatiõ ne conoiſt point les eſpeces vniuerſelles ny la raiſon ne cõprẽd pas la forme ſimple, mais l'intellect regardãt cõme d'vn lieu hault & eminent, ayant comprins & conceu quelle eſt la forme, fait iugement & cognoiſt toutes les choſes qui luy ſont ſoubſmiſes, en la meſme ſorte qu'il comprend la forme, qui ne peut eſtre comprinſe d'aucun autre. Car il cognoiſt l'vniuerſel comme la raiſon, la figure cõme l'imaginatiõ, & la matiere cõme le ſens. Non pas vſant de raiſõ, ny de l'imaginatiõ, ny du ſens, mais voyant toutes choſes tout en vn coup & formellement, cõme lon dit, & ſans aucun diſcours. La raiſon meſmes quand elle regarde quelque vniuerſel, elle cõprend

les choſes qui ſont imaginables, & ſenſibles, ſans vſer d'aucune imaginatiõ ou d'aucun ſens : pource que c'eſt celle qui donne la diffinition des choſes vniuerſelles qu'elle comprend. En ceſte ſorte, l'homme eſt vn animal raiſonnable ayãt pieds. Bien que la notion en ſoit vniuerſelle : toutefois aucun ne peut ignorer, que cela ne ſoit imaginable & ſenſible: ce qu'elle cõſidere nõ par imagination ou par ſens, mais en ſon diſcours rationel. L'imagination auſſi encore qu'elle prenne ſon principe des ſens de voir & de former figures ; ſi eſt-ce que ſans la preſence du ſens, elle void toutes choſes ſenſibles, non pas qu'elle le iuge par le ſens, mais par vne raiſon imaginatiue. Vous voyez donc qu'en la cognoiſſance de toutes choſes, on vſe pluſtoſt de ſa faculté de cognoiſtre, que de la nature des choſes dont on recherche la cognoiſſance: & non ſans raiſon. Car puis que le iugement eſt vne action & operation de celuy qui iuge, il eſt neceſſaire que chacun accompliſſe & parface ſon ouurage propre, non à l'appetit d'autruy, mais ſelon ſa volonté.

POEME IIII.

DEa que ces vieux Stoiques
De l'ancienne ſaiſon
Auecques peu de raiſon
Diſputoient par les Portiques,
Que l'ame auoit par le corps
Des choſes intelligence,
Et que leur forme & ſemblance
Ell' receuoit de dehors,
En ceſte ſorte & maniere,
Que deſſus le blanc tableau,
Le peintre de ſon pinceau,
Figure le caractere!
Mais ſi noſtre ame ne peult
De ſoy quelque choſe faire,
Ains qu'il luy faille parfaire
Tout cela que le corps veult,
Qu'elle ayt ſeulement puiſſance
De monſtrer & faire veoir
Tout ainſi qu'en vn miroir
La figure & la ſemblance:
D'où vient qu'elle peult ainſi
Generalement comprendre
Toute choſe & raiſon rendre
De chacune à part auſsi?

D'où cela qu'en ses parties
Vn tout separément met,
Et qu'en vn tout ell' remet
Celles là qui sont partyes?
Qu'elle faict comparaison,
Des premieres aux dernieres,
Et les dernieres premieres
Fait par contraire raison?
Qu'en soy toutes amassées,
Ensemble les conferant,
Va les faulses separant,
Par leurs contraires poulsées?
Dites, cela n'est ce pas
Raison claire & apparente,
Qu'elle est cause plus puissante,
Que la matiere n'est pas,
Et qu'ell' a plus de pouuoir,
Et de produire & de faire,
Que non pas d'estre matiere
Pour les formes receuoir?
Vray est qu'elle est agitée
Premierement de dehors
Par les paßions du corps,
Qui sa force ont excitée.
Si aux yeux quelques obiects,
Ou le son frappe aux oreilles,

Aussy tost l'ame s'esueille,
S'appareillant aux effects.
Les especes recellées,
Qu'elle gardoit au dedans,
Pour s'accommoder aux sens.
Aussy tost sont appellées.
Et appropriant alors
Les formes qu'elle a encloses,
Les esgalle & mesle aux choses
Qui se monstrent au dehors.

SOMMAIRE DE LA V. PROSE.

C'est vne preuue speciale que la cognoissance diuine est selon la maniere de celuy qui conoist les choses, non-pas selon la maniere de la chose cogneuë. Puis la Philosophie vient à monstrer l'insuffisance de ceux qui s'arrestans à la faculté que nous auons de conoistre les choses, improuuent la prouidence de Dieu : & en suite nous exhorte à nous éleuer à la conoissance de la diuine intelligence, laquelle en conoissance excede la raison humaine, & conoist certainement ce que nostre raison ne peult qu'auec incertitude descouurir.

PROSE V.

OR ſi en la cognoiſſance & ſentimẽt des choſes corporelles, les qualitez du dehors immuent & alterent aucunement les inſtruments des ſens, & ſi les paſſions du corps precedent les forces de l'eſprit agent, tellement qu'elles prouocquent l'operation de l'eſprit en elles, & excitent les formes qui ſe repoſent au dedans ; ſi, dis-ie, noſtre eſprit au ſentiment des choſes corporelles, ne reçoit aucune paſſion, & que neantmoins par ſa propre vertu, il cognoiſſe quelle paſſion eſt ſuiette au corps: Combien mieux à plus forte raiſon, auront cognoiſſance les choſes qui ſont libres de toutes affections, & qualitez corporelles? car en faiſant iugement, & diſcernant, ils n'y procedẽt pas ſelon les choſes qui ſe preſentent au dehors, mais ils agiſſent ſelon leur propre nature. Et pour ceſte occaſion à diuerſes & differentes ſubſtances, il conuient diuerſes cognoiſſances, & differentes auſſi. Car le ſeul ſens corporel a eſté donné comme en

me en partage aux animaux, les-
point de mouuement, comme ementes
conques de la mer, & autres espe... on
sont attacheés aux rochers, & s'y nou-
rissent: mais elles sont destituées de tou-
te autre cognoissance. A celles qui ont
mouuement, & qui semblent auoir vn
desir de fuir les choses qui leur sont nui-
sibles, & de rechercher celles qui leur
peuuent proffiter, a esté donné l'ima-
gination. Mais la raison appartient
aux hommes seulement, comme l'intel-
ligence à la diuinité, qui est cause que
ceste cognoissance est plus excellente
que toutes les autres, qui de sa propre
nature ne cognoist pas seulement ce
qu'elle a de propre, mais encore les su-
jets de toutes les autres cognoissances.
Si donc le sens, & l'imagination, s'op-
posoient au discours, & disoient que
cest vniuersel que la raison pense co-
gnoistre, n'est rien, pource qui se peut
comprendre auec le sens, ou par l'ima-
gination, ne peut estre vniuersel: Et que
partant il est necessaire, ou que le iuge-
ment de la raison soit vray, & qu'il n'y
ait aucune chose sensible; ou bien puis

ſelon leur nature, & ſelon leur force, mais c'eſt tout le contraire : car tout ce que l'on cognoiſt, ſe comprend facilement, non ſelon ſa force, mais ſelon la faculté & puiſſance du cognoiſſant. Et à fin que cela vous ſoit manifeſte par ceſt exemple, la meſme rotondité d'vn corps eſt cogneuë, & comprinſe autrement de la veuë, & autrement de l'attouchement : la veuë iettant de loing ſes rayons la void tout d'vn coup, mais l'attouchemẽt ioinct & attaché à la rotondité, comprend les parties d'icelle vne à vne, par les mouuemens qu'il fait autour de ſa circonference. L'homme eſt auſſi cogneu par le ſens d'vne ſorte, & d'vne autre par l'imagination: autrement encore par la raiſon, & tout autrement encore par l'intellect. Le ſens cognoiſt la figure ſuiette à la matiere, & l'imagination iuge ſeulement la figure, ſans la matiere: la raiſon paſſe outre, & comprend genoralement les eſpeces, ou formes des Indiuidus & choſes particulieres: & l'intellect qui eſt l'œil qui void plus outre ſe guindant par deſſus le circuit de l'vniuers, void & contemple

par les yeux d'vn net & pur entendemēt, ceste simple forme & idée de l'hōme. Et en cecy il faut bien considerer que la force & vertu qui embrasse les plus grandes choses, comprend aussi les moindres, & au contraire les inferieures ne peuuent attaindre ny arriuer aux superieuers: car le sens ne s'estend point outre la matiere, ny l'imaginatiō ne conoist point les especes vniuerselles ny la raison ne cōprēd pas la forme simple, mais l'intellect regardāt cōme d'vn lieu hault & eminent, ayant comprins & conceu quelle est la forme, fait iugement & cognoist toutes les choses qui luy sont soubsmises, en la mesme sorte qu'il comprend la forme, qui ne peut estre comprinse d'aucun autre. Car il cognoist l'vniuersel comme la raison, la figure cōme l'imaginatiō, & la matiere cōme le sens. Non pas vsant de raisō, ny de l'imaginatiō, ny du sens, mais voyant toutes choses tout en vn coup & formellement, cōme lon dit, & sans aucun discours. La raison mesmes quand elle regarde quelque vniuersel, elle cōprend

les choses qui sont imaginables, & sensibles, sans vser d'aucune imaginatiõ ou d'aucun sens : pource que c'est celle qui donne la diffinition des choses vniuerselles qu'elle comprend. En ceste sorte, l'homme est vn animal raisonnable ayãt pieds. Bien que la notion en soit vniuerselle : toutefois aucun ne peut ignorer, que cela ne soit imaginable & sensible: ce qu'elle cõsidere nõ par imagination ou par sens, mais en son discours rationel. L'imagination aussi encore qu'elle prenne son principe des sens de voir & de former figures ; si est-ce que sans la presence du sens, elle void toutes choses sensibles, non pas qu'elle le iuge par le sens, mais par vne raison imaginatiue. Vous voyez donc qu'en la cognoissance de toutes choses, on vse plustost de sa faculté de cognoistre, que de la nature des choses dont on recherche la cognoissance: & non sans raison. Car puis que le iugement est vne action & operation de celuy qui iuge, il est necessaire que chacun accomplisse & parface son ouurage propre, non à l'appetit d'autruy, mais selon sa volonté.

POEME IIII.

DEa que ces vieux Stoiques
De l'ancienne saison
Auecques peu de raison
Disputoient par les Portiques,
Que l'ame auoit par le corps
Des choses intelligence,
Et que leur forme & semblance
Ell' receuoit de dehors,
En ceste sorte & maniere,
Que dessus le blanc tableau,
Le peintre de son pinceau,
Figure le caractere!
Mais si nostre ame ne peult
De soy quelque chose faire,
Ains qu'il luy faille parfaire
Tout cela que le corps veult,
Qu'elle ayt seulement puissance
De monstrer & faire veoir
Tout ainsi qu'en vn miroir
La figure & la semblance:
D'où vient qu'elle peult ainsi
Generalement comprendre
Toute chose & raison rendre
De chacune à part aussi?

D'où cela qu'en ses parties
Vn tout separément met,
Et qu'en vn tout ell' remet
Celles là qui sont partyes?
Qu'elle faict comparaison,
Des premieres aux dernieres,
Et les dernieres premieres
Fait par contraire raison?
Qu'en soy toutes amassées,
Ensemble les conferant,
Va les faulses separant,
Par leurs contraires poulsées?
Dites, cela n'est ce pas
Raison claire & apparente,
Qu'elle est cause plus puissante,
Que la matiere n'est pas,
Et qu'ell' a plus de pouuoir,
Et de produire & de faire,
Que non pas d'estre matiere
Pour les formes receuoir?
Vray est qu'elle est agitée
Premierement de dehors
Par les passions du corps,
Qui sa force ont excitée.
Si aux yeux quelques obiects,
Ou le son frappe aux oreilles,

Aussy tost l'ame s'esueille,
S'appareillant aux effects.
Les especes recellées,
Qu'elle gardoit au dedans,
Pour s'accommoder aux sens.
Aussy tost sont appellées.
Et appropriant alors
Les formes qu'elle a encloses,
Les esgalle & mesle aux choses
Qui se monstrent au dehors.

SOMMAIRE DE LA V. PROSE.

C'est vne preuue speciale que la cognoissance diuine est selon la maniere de celuy qui conoist les choses, non-pas selon la maniere de la chose cogneuë. Puis la Philosophie vient à monstrer l'insuffisance de ceux qui s'arrestans à la faculté que nous auons de conoistre les choses, improuuent la prouidence de Dieu : & en suite nous exhorte à nous éleuer à la conoissance de la diuine intelligence, laquelle en conoissance excede la raison humaine, & conoist certainement ce que nostre raison ne peult qu'auec incertitude descouurir.

PROSE V.

OR si en la cognoissance & sentimēt des choses corporelles, les qualitez du dehors immuent & alterent aucunement les instruments des sens, & si les passions du corps precedent les forces de l'esprit agent, tellement qu'elles prouocquent l'operation de l'esprit en elles, & excitent les formes qui se reposent au dedans ; si, dis-ie, nostre esprit au sentiment des choses corporelles, ne reçoit aucune passion, & que neantmoins par sa propre vertu, il cognoisse quelle passion est suiette au corps: Combien mieux à plus forte raison, auront cognoissance les choses qui sont libres de toutes affections, & qualitez corporelles? car en faisant iugement, & discernant, ils n'y procedēt pas selon les choses qui se presentent au dehors, mais ils agissent selon leur propre nature. Et pour ceste occasion à diuerses & differentes substances, il conuient diuerses cognoissances, & differentes aussi. Car le seul sens corporel a esté donné comme en

me en

me en partage aux animau… point de mouuement, comm… conques de la mer, & autres espe… sont attacheés aux rochers, & s'y n… rissent: mais elles sont destituées de to… te autre cognoissance. A celles qui ont mouuement, & qui semblent auoir vn desir de fuir les choses qui leur sont nuisibles, & de rechercher celles qui leur peuuent proffiter, a esté donné l'imagination. Mais la raison appartient aux hommes seulement, comme l'intelligence à la diuinité, qui est cause que ceste cognoissance est plus excellente que toutes les autres, qui de sa propre nature ne cognoist pas seulement ce qu'elle a de propre, mais encore les sujets de toutes les autres cognoissances. Si donc le sens, & l'imagination, s'opposoient au discours, & disoient que cest vniuersel que la raison pense cognoistre, n'est rien, pource qui se peut comprendre auec le sens, ou par l'imagination, ne peut estre vniuersel: Et que partant il est necessaire, ou que le iugement de la raison soit vray, & qu'il n'y ait aucune chose sensible; ou bien puis

anifeste, que plusieurs cho-
oubs-mises & suiettes au sens
imagination, que la conception
la raison soit vaine, d'autant qu'elle
considere ce qui est sensible & particulier, comme vne chose vniuerselle.
Mais si la raison contrerespondoit, & voulust dire qu'elle cognoist bien ce qui est sensible, & ce qui est imaginable, comprenant tout ce que l'vn & l'autre peuuent cõprendre, mais que c'est vniuersellement. Et que telles choses ne peuuent paruenir à la cognoissance de l'vniuersel, pource que leur cognoissance ne peut exceder ny passer outre les figures corporelles: & que traittant de la cognoissance des choses, on s'en doibt arrester au plus parfaict & asseuré iugemẽt. En ce debat nous qui auons la faculté aussi bien de discourir, comme d'imagination, & du sentimẽt, ne tiendrions nous pas le party de la raison? & n'approuueriõs nous pas son opiniõ? Ainsi l'humaine raisõ ne pense pas, que la diuine intelligẽce voye les choses futures, autrement qu'elle mesme les peut voir. Car vous argumẽ-

tez ainsi, s'il y a quelques choses, lesquelles n'ayent point leurs euenements certains ny necessaires, certainement on ne peut auparauant sçauoir qu'elles doiuent aduenir: il n'y aura donc aucune prescience de telles choses: & si encore nous voulons croire qu'il y en ait, il n'y aura rien qui n'aduienne par necessité. Mais si comme nous sommes participans de la raison, nous pouuons aussi participer au iugement diuin, comme nous auons iugé le sens & l'imagination deuoir ceder à la raison, aussi deuons nous iuger que la raison humaine se doit soubsmettre à l'intellect diuin. Et pourtant, esleuons nous s'il est possible au sommet de ceste souueraine intelligence, pource que la raison verra là, ce qu'elle ne peut voir en elle mesme: c'est à sçauoir en quelle sorte, ces choses qui n'ont pas leurs euenemens certains, sont cognuës de la certaine & asseurée prescience de Dieu, & que cela ne soit point vne opinion, mais plustost vne simplicité de ceste souueraine science, qui n'est bornée ny reserrée en aucuns limites.

POEME V.

Maints & maints animaulx porte
De forme tous differens,
La terre & en mainte sorte
Deçà delà sont errans,
Et ne s'en trouue entre tant,
Qui se ressemblent pourtant.
  Les vns estendus se traynent
D'vn glissement ondoyant,
Et lentement se pourmeynent,
La terre autour baloyant,
Laissans les chemins tracez,
Par où ilz seront passez:
  Les autres d'aisle legere,
Contre les vents combatans,
Amont dressent leur carriere,
Dedans les nues flotans,
Et trauersent à voler,
Le grand espace de l'air:
  Les autres par les campagnes,
Ou par les bois escartez,
Ou sur les haultes montagnes
Ont leurs seiours arrestez,
S'esgayans l'herbe fouller,
N'ont soing que de se saouller:

Mais de tant & tant de ſorte,
Aucun d'eux deuers les cieux,
La teſte droicte ne porte,
Ny hault n'eſleue ſes yeux:
Ains vers la terre panchez,
Ont là leurs ſens attachez.
L'homme ſeul a de nature
Le front eſleué en hault,
Et droicte eſtant ſa figure,
De la terre ne luy chault:
Fol ſa figure dement,
Celuy qui fait autrement:
Ayant vers les cieux la teſte
Et hault eſleué le front.
Ceſte figure admonneſte
D'eſleuer l'eſprit à mont,
De peur qu'au corps reſerré
Il ne demeure atterré.

SOMM. DE LA VI. PROSE.

Icy la Philoſophie monſtre la maniere de la conoiſſance diuine & premierement conſidere l'eſtat de Dieu, qui eſt eternité. Et d'autant que la conoiſſance ſuit l'eſtat de la choſe qui conoiſt, c'eſt pourquoy la conoiſſance & ſcience de Dieu ſuit l'eſtat & diſpoſition de Dieu. Or l'eſtat de Dieu eſt eternel & preſent,

attendu que l'estre d'iceluy se mesure par eternité. Parquoy la science de Dieu est eternelle & presente. de façon qu'il conoist les choses & passées & à venir, cõme presentes. En suite ladite Philosophie resoult les obiections faictes cy-dessus contre la prouidence. Puis conclud de son discours, qu'il y a certaines choses qui sont selon elles contingentes & incertaines, lesquelles neantmoins auiennent par certitude, entant que Dieu les a preueues. & qu'encore qu'il soit en nostre puissance de changer de dessein, toutefois cette mutation ne fuit point la prescience diuine, attendu que Dieu preconoist ce changement, laquelle prescience en Dieu demeure nonobstant immuable & ferme. Pour la fin elle donne vne exhortation vtile, à ce que, puisque nos volontez sont libres, non adstreintes à necessité, nous suiuions la vertu, fuyons le vice, esperions la felicité eternelle, & facions à Dieu prieres, n'ayans en ce siecle autre moyen de discourir auec lui, ni de nous presenter deuant sa face pour demander & obtenir nos necessitez.

PROSE VI.

PVis donc que comme nous auons vn peu auparauant monstré, tout ce qui se sçait, se cognoist non pas par sa nature propre, mais de celuy qui en com-

prend la ſcience : Voyons entant qu'il nous eſt permis quel eſt l'eſtat de la diuine ſubſtance, à fin auſſi que nous puiſſions cognoiſtre quelle eſt ſa ſcience. C'eſt le commun iugemẽt de tous ceux qui viuent auec raiſon, que Dieu eſt eternel. Conſiderons donc que c'eſt que l'eternité : car elle nous fera conoiſtre, par meſme moyen, & la nature diuine, & ſa ſcience. L'eternité eſt poſſeſſion parfaicte, d'vne vie indeterminée, & infinie, & qui ne doit iamais diminuer : ce qui ſera plus manifeſte, par la comparaiſon des choſes temporelles. Car quiconque vit à certain temps, eſtant à preſent, procede du paſſé à l'aduenir, & n'y a aucune choſe temporelle, qui puiſſe comprendre tout enſemble, & embraſſer entierement tout le temps qu'elle a à viure : car elle ne peut encores embraſſer le iour de demain, & celuy d'hyer eſt deſia perdu, & l'heure preſente n'eſt autre choſe qu'vn petit moment que vous viuez, & s'eſcoule ſi legerement, qui ſe nomme preſent. Ce donc qui eſt ſoubs-mis à la conditiõ du temps, encore qu'il n'ait iamais

commecé à estre, & ne cesse iamais d'estre, tellement que sa vie soit (comme Aristote a estimé du monde) il n'est pas pourtant tel, que l'on le puisse à bon droict croire eternel. Car encore qu'il comprenne l'aspace d'vne infinie, il ne comprend & embrasse pas tout d'vn coup, pource qu'il n'a plus le passé, & n'a pas encore l'aduenir. Ce donc qui comprend & possede tout à la fois, & en vn moment toute la plenitude & espace d'vne vie indeterminée: auquel le futur n'est point caché, & le passé ne l'a point abandonné; cela à bon droict se peult nommer eternel. Qui estant bien composé de soy il est necessaire qu'il soit tousiours present à luy-mesme, & qu'il ait tousiours presenté l'infirmité du temps mobile, d'où vient qu'aucuns, ayans ouy que l'opinion de Platon, estoit que ce monde n'auoit iamais eu commencement de temps, & ne deuoit iamais auoit fin; se fout croire, qu'estant le monde tel, il est faict coëternel auec son facteur. Mais c'est vne autre chose, estre mené par vne vie interminée, & infinie, ce que Pla-

ton attribue au monde : & autre chose que la presence d'vne vie interminée, qui est comprise & embrassée en vne vnité de temps. Et il est tout manifeste que cela est propre à l'intellect diuin, & Dieu ne doit pas sembler plus ancien que les choses par luy faictes, eu esgard à la quantité du temps, mais bien selon la proprieté de sa simple nature, pource que le mouuement infini des choses temporelles, imite l'estat de la vie immobile, & eternelle, qui a tousiours tout present, & ne pouuant ny en approcher ny l'esgaller, il quitte l'immobilité, & vient à estre muable, & d'vne simplicité de presence, croist en vne infinie quantité de futur & du passé : & ne pouuant posseder tout l'espace de sa vie tout ensemble, il semble d'autant qu'il ne cesse iamais d'estre, qu'il vueille contrefaire & s'esgaller à ce qu'il ne peut accomplir, ny parfaitement exprimer en sorte que ce soit, s'attachant à la presence telle, quelle peut estre ce petit & leger moment : Laquelle pource qu'elle a ie ne sçay quoy, qui ressemble à ceste prescience immuable, elle fait que ce à

quoy elle s'approche, tel semble elle estre. Mais d'autant qu'elle ne peut demeurer ferme & immobile, elle a prins vn chemin de temps infini, & ainsi continuë sa vie, allant tousiours outre, l'espace de laquelle elle n'a peu comprendre, en demeurant ferme & immobile. Et si nous voulons en imitant Platon donner noms propres & conuenables aux choses, Dieu est veritablement eternel, & le monde perpetuel. Puis donc que tout iugement comprẽd de sa propre nature, les choses qui luy sont souzmises, Dieu a sa condition tousiours eternelle, & luy est tousiours ensemble presente, & la science de luy outrepassant tout mouuement de temps, demeure ferme & arrestée en la simplicité de sa presence: comprenant infiniz espaces du passé & de l'aduenir, & void toutes choses en sa simple cognoissance, comme si elles se faisoient à l'heure mesme. Si vous voulez donc penser, quelle est la prescience, par laquelle Dieu cognoist toutes choses, ce sera mieux faict de croire que ce soit vne science des choses presentes, qui ne defaut iamais, que de penser que ce

ſoit vne preſcience des choſes futures. Et pourtant on la doibt nommer prouidence, & non preuoyance. Pource qu'eſlongnée des choſes baſſes & infimes, elle void comme d'vn hault lieu toutes choſes. Pourquoy voulez vous donc que ces choſes ſe facent neceſſairement, qui ſont veuës de l'œil diuin, puis que les hommes ne font pas neceſſairement les choſes qu'ils voyent? Voſtre veuë admet-elle neceſſité aux choſes que vous voyez preſentement? Non: mais s'il eſt raiſonnable de parangonner ce qui eſt diuinement preſent auec l'humain, comme vous voyez les choſes en preſence temporelle, ainſi les void l'œil diuin en vne eternelle preſence. Et pource que ceſte preſcience diuine, ne change la nature, ny la proprieté des choſes, & ſont à preſent telles deuant elle, qu'elles eſtoient le paſſé, & qu'elles ſeront à l'aduenir, & ne confond point le iugement des choſes: mais auec vn ſeul regard de ſa prouidence void toutes choſes, comme celles qui neceſſairement doiuent eſtre, cõme les autres qui

n'ont point leur euenement necessaire: Tout ainsi qu'en vn mesme temps, vous voyez vn homme marcher sur la terre, & le soleil s'esleuer au ciel. Car encore que vous voyez & l'vn & l'autre ensemble, vous congnoissez bien que l'vn est volontaire, & l'autre necessaire. Ainsi l'œil diuin, voyant tout, ne trouble point la qualité des choses qui luy sont tousiours presentes, mais futures au regard de la condition du temps. D'où vient que quand il cognoist quelque chose deuoir aduenir, de laquelle toutesfois l'euenement n'est pas necessaire, ce n'est pas vne opinion cela: mais plustost certaine cognoissance qui est fõdée & appuyée de la vertu. Et si vous me dites que ce que Dieu void, qui doit aduenir, ne peut n'aduenir point: & que ce qui ne peult aduenir point, il est bien force qu'il n'aduiẽne, me cõtraignãt à ce nom de necessité: ie vous confesseray bien vne chose, qui est bien certainemẽt vraye, mais telle qu'à peine aucun y pourra-il consentir, si ce n'est vn qui soit rauy à la contemplation des choses diuines. Car ie vous respondray,

que ce qui est futur, quand il se refere à la cognoissance de Dieu, est necessaire, & quand il considere selon sa propre nature, il semble libre du tout, & non contrainct. Car il y a deux sortes de necessitez, l'vne simple, comme quand nous disons, qu'il est necessaire que tous les hommes soient mortels : l'autre conditionnelle, cõme si vous sçauez que quelqu'vn voyage, il est necessaire qu'il voyage. Pource que qui est cogneu de quelqu'vn ne peut estre autre, que l'on le cognoist. Mais ceste necessité cõditionnée, ne tire pas apres elle la simple necessité: car sa nature ne la fait pas necessité, mais bien sa conditiõ qui y est adioustée. Pource qu'aucune necessité ne peut contraindre à voyager vn qui voyage de sa propre & libre volonté, bien que tandis que il chemine, il soit necéssaire qu'il marche: & en ceste mesme sorte, si la prouidence void quelque chose de present, il est bien necessaire qu'il soit, bien qu'il n'ait de sa nature aucune necessité. Mais, me pourrez vous dire, Dieu void toutes les choses futures qui procedent de la liberté du vouloir, comme si elles estoient

presentes? Ces choses donc, au regard de Dieu, sont necessaires par le moyen de la cognoissance diuine : mais si on les cõsidere en elles mesmes, elles ne sont point hors de la pleine liberté deüe à leur nature. Sans doubte donc toutes choses se font, lesquelles Dieu preuoid deuoir estre faictes : mais aucunes procedent de la libre volonté, lesquelles encore qu'elles aduiennent pource qu'elles sont, ne perdent pas pourtant leur propre nature, pource qu'auant qu'elles aduinssent, elles pouuoient bien n'aduenir point. Qu'importe, direz-vous, & quelle difference faites vous entre celles qui ne sont point necessaires, si eu esgard à la condition de la cognoissance de Dieu, elles aduiennent en quelque sorte que ce soit, ne plus ne moins que si elles estoient necessaires? En cela vous respondray-ie, que ils sont differents comme les choses que ie vous ay n'agueres alleguées. Le Soleil quand il s'esleue, & l'homme quand il marche, cependãt que ces choses se font, il est necessaire qu'elles soient, & ne se peut faire autrement, qu'elles ne se facẽt: & toutesfois il estoit necessaire que l'v-

ne des deux aduint auant qu'elle se fist, mais non pas l'autre: semblablement les choses que Dieu a presentes sont sans aucun doute: mais l'vn des deux prouiét de la necessité des choses, l'autre, du pouuoir de ceux qui le font. Ce n'est point donc hors de propos, que nous disons, que si ces choses se referent à la diuine cognoissance, qu'elles sont necessaires, & si par soy on les considere, elles sont hors les liens de la necessité: ainsi comme ce qui est certain & manifeste au sens, si vous le referez à la raison, est vniuersel: mais si vous prenez garde à ce que c'est, ce sera vne particularité. Mais, me direz vous, s'il est en ma puissance de changer ma deliberation, ie rendray vaine & nulle la prouidence, pource qu'à l'aduenture changeray-ie les choses qu'elle a auparauant preueuës. Ie vous respondray à cela, que vous pouuez bien changer vostre deliberation, mais pource que la verité presente de la diuine prouidence, void, & que cela est en vostre puissance, & si vous le deuez faire, & à quoy vous vous resouldrez, ie vous dis que vous ne pou-

uez eſchapper la diuine prouidēce: Ainſi que vous ne pouuez empeſcher que l'œil qui vous aura preſent pour ſon obiect, ne vous voye: combien que vous ayez la volonté libre de vous appliquer à pluſieurs choſes. Comment donc, la diuine prouidence ſe changera elle, ſelon ma diſpoſition, qu'il ſemble que quand ie voudray tantoſt vne choſe & tantoſt vne autre, elle chāge de cognoiſſance, & tantoſt ſçache vne choſe, & tantoſt ſçache l'autre alternatiuement? Non certes, pource que Dieu void tout ce qui eſt de futur, & doit eſtre, & le reuocque & retire à la preſence de ſa propre ſcience, & ne chāge ny ne mue point la cognoiſſance d'vne choſe, & puis d'vne autre, cōme vous penſez. Mais tout en vn coup ferme & aſſeuré, il preuient & comprend toutes vos mutations & changemens. Et n'a point ceſte vertu de comprendre toutes les choſes futures, & les veoir preſentes, de l'euenement d'icelles, mais de ſa propre & ſimple nature: & par là ſe reſoult ce que vous auez n'agueres dict, qu'il eſtoit indigne que les choſes futures fuſſent cauſe de la preſcience de Dieu:

pour ce que ceste force & vertu de sçauoir toutes choses, qui comprend tout auecq' vne cognoissance presente, a mis vn moyen & vn ordre à toutes les autres choses, mais elle ne leur est point pour cela redeuable ny obligée. Et estant ces choses ainsi, la liberté & franchise de volonté demeure aux mortels entiere, ny les loix ne proposent point iniustement loyer & peine, estans nos volontez libres & desliées de toute necessité: Et Dieu demeure là hault immobile spectateur, & preuoyant toutes choses de son throsne & siege Royal, & son eternelle vision se rencontre tousiours en present, auec la future qualité de nos operations, distribuant aux bons guerdon & loyer de leur bonté, & peine & supplice aux mauuais pour chastiment de leur meschanceté. Ce n'est donc point en vain ny pour neant que l'on met en Dieu son esperance, & que l'on luy fait prieres: lesquelles si elles sont iustes, elles ne sont point inutiles, & sans efficace. Fuyez & contrariez donc le vice, & exercez vous à vertu, esleuez vostre esprit à esperances iustes, & faites prieres au souuerain de

toutes choses: efforcez vous d'estre bōs, & ne vous y feignez point. car vous en auez grand besoin: estans toutes vos œuures & vos actions deuant vn iuge qui void & cognoist toutes choses.

Fin de la Consolation de la Philosophie, par SEVERIN BOECE.

